



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

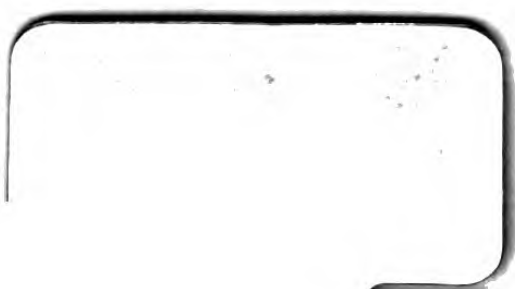


Le pignon maudit



~~1/M 281 A. 1~~

REF 15 614 (1).



LE PIGNON MAUDIT



I

LIBRAIRIE E. DENTU, ÉDITEUR

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

La Vieillesse de M. Lecoq , 4 ^e édit. 2 vol. . .	6 fr.
Les Mystères du nouveau Paris , 3 ^e éd. 3 vol.	9 »
Les Gredins , 2 ^e édit. 2 vol.	6 »
Le Chevalier Casse-Cou , 2 ^e édit. 2 vol. . . .	6 »
L'As de cœur , 2 ^e édit. 2 vol.	6 »
La Tresse blonde , 4 ^e édit. 1 vol.	3 »
Le Coup de ponce , 3 ^e édit. 1 vol.	3 »
Les Deux Merles de M. de Saint-Mars , 2 ^e édit. 2 vol.	6 »
L'Épingle rose , 2 ^e édit. 3 vol.	9 »
Où est Zénobie? 2 ^e édit. 2 vol.	6 »
L'Équipage du Diable , 2 ^e édit. 2 vol.	6 »
L'Affaire Matapan , 2 ^e édit. 2 vol.	6 »
La Peau d'un autre , 4 ^e édit. 2 vol.	2 »
Une Affaire mystérieuse , 3 ^e édit. 1 vol. . . .	1 »
L'Auberge de la Noble-Rose , 3 ^e édit. 1 vol. .	1 »

Romans sur la Révolution :

Les Cachettes de Marie-Rose (1793), 2 ^e édit. 2 vol.	6 »
Le Demi-Monde sous la Terreur (1794). 2 ^e édit. 2 vol.	6 »
Les Collets noirs (1797), 2 ^e édit. 2 vol.	6 »
La Jambe noire (1803-1804), 2 ^e édit. 2 vol. .	6 »

4
LE

PIGNON MAUDIT

PAR

Fortuné DU BOISGOBEY

—

TOME PREMIER



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1882

Tous droits réservés.



LE

PIGNON-MAUDIT

I

Comment le *Goëland* porta malheur à son capitaine.

— Hingant !

— Mon ami ?

— Pensez-vous qu'un homme puisse toujours disposer de son bien comme il l'entend ?

— Diable ! voilà une question un peu bien difficile à résoudre au pied levé... D'abord la loi distingue entre les héritiers *à réserve* et...

— Oui... oui... je connais vos grimoires du code, et je sais que vous êtes de première force

sur toutes ces belles inventions-là ; mais ce n'est pas ce que je vous demande.

— Alors, mon cher Léridan, expliquez-vous plus clairement, si vous voulez que je vous réponde d'une façon pertinente... *ad rem*, comme nous disions au Palais.

— Bon ! encore du latin et des grands mots ! Vous ne jetterez donc jamais cette cargaison-là à la mer, vieil homme de loi que vous êtes !... Mais virons de bord, et abordons la difficulté vent arrière. Je veux savoir si, à votre estime, la... comment dites-vous ça ? la morale... l'équité... enfin si, en bonne conscience, chacun a le droit de laisser son avoir à qui lui plaît.

— Très-bien ! c'est une consultation philosophique qu'il vous faut. Je vous la donnerais bien volontiers, mon ami ; mais, hélas ! je dois vous avouer que sur ce point le moraliste est aussi embarrassé que le légiste...

— En vérité ? Eh bien ! allez au diable, avec votre morale et votre législation, et parlons d'autre chose.

Après avoir formulé cette brusque conclusion, le questionneur se mit à siffler en marquant la mesure avec ses doigts sur son genou.

L'interrogé haussa légèrement les épaules et commença à battre le briquet pour rallumer sa pipe qui venait de s'éteindre.

La conversation tomba tout à fait.

Il faut dire que le lieu prêtait à la rêverie.

Les deux interlocuteurs étaient assis sur un banc de bois placé tout au bord d'une étroite terrasse qui dominait toute la baie de Cancale.

A leurs pieds, au bas d'une falaise coupée à pic, la mer brisait contre des rochers couverts de varechs couleur d'or.

Devant eux, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, se creusait un golfe profond, au centre duquel le mont Saint-Michel se dressait comme une immense pyramide.

En face, la côte normande, toute chargée de verdure, fermait l'horizon.

A leur gauche s'allongeait, sourcilleux et dénudé, le *Groin*, ce cap sombre qui semble placé là comme une sentinelle avancée de la vieille et mélancolique Bretagne.

Ce merveilleux observatoire était adossé à une maison d'assez médiocre apparence et de construction bizarre.

Bâtie de la base au faite en granit noirâtre, elle

n'avait que trois fenêtres sur la façade qui regardait la terre et présentait vers la mer un pignon étroit, haut, pointu et revêtu d'un badigeonnage d'une éclatante blancheur.

Vu du large, ce pignon ressemblait à une colonne plantée sur le bord extrême du précipice, et les marins, qui le connaissaient de longue date, ne se faisaient faute de s'en servir pour s'orienter pendant le jour et même pendant la nuit, car ils avaient observé que, tous les soirs, aussitôt le soleil couché, une lumière brillait à l'unique lucarne de ce logis aérien et ne s'éteignait qu'au crépuscule du matin.

Mal en avait pris même à plus d'un capitaine, peu familiarisé avec les dangers de la côte, de faire route sur ce phare non autorisé, car les naufrages étaient fréquents entre le petit port de la Houlle et le Groin.

Aussi l'habitation avait-elle assez mauvaise renommée dans le pays.

On l'y appelait communément le *Pignon-Maudit*.

Du reste, à part la vue splendide dont on y jouissait, elle n'offrait pas le moindre agrément.

Isolée à l'extrémité d'une lande où croissaient

à peine quelques maigres ajoncs, elle ne s'entourait ni de fleurs, ni d'arbres, ni de clôtures, et les terribles vents du large pouvaient la secouer sans rencontrer d'obstacles.

De voisins, pas un seul. Il fallait faire une lieue pour rencontrer les premières maisons du bourg de Cancale, et, du côté du cap, c'était le désert.

De loin, on était tenté de prendre pour un monument druidique cette bâtisse granitique si étrangement plantée entre les bruyères solitaires et la mer sauvage.

A coup sûr, elle ne pouvait être habitée que par un misanthrope, ou, tout au moins, un original, un *excentric man*, comme disent les Anglais.

Mériadec Léridan, qui l'avait construite et qui l'habitait depuis l'an de grâce 1815, réunissait ces deux défauts ; mais il possédait aussi assez de biens au soleil pour se les faire pardonner par ses compatriotes.

Mériadec Léridan était tout bonnement le plus riche propriétaire foncier des paroisses de Cancale, Saint - Coulomb, Saint - Méloires - des - Ondes et autres lieux circonvoisins.

Il était vieux, très-vieux, et il y avait bien trente

ans et plus qu'il ne bougeait du *Pignon-Maudit* ; mais, en sa jeunesse, il avait couru toutes les mers du globe et fréquenté les quatre parties du monde, car il avait été corsaire.

C'était même à cet aventureux métier qu'il devait sa fortune, attendu qu'il était le cinquième enfant d'un pauvre matelot de Paramé et qu'il avait commencé sa carrière en naviguant comme mousse sur le vaisseau *les Droits de l'Homme*, en l'an II de la République, une et indivisible.

Avec le temps, le mousse était devenu gabier, puis maître, et finalement, sous le Consulat, ayant quitté la marine de l'État, il avait pu, grâce à ses parts de prise, s'intéresser dans l'armement d'un joli brick de dix canons, pour lequel un négociant de Saint-Malo venait d'obtenir des *lettres de marque*, c'est-à-dire l'autorisation de courir sus aux navires de commerce anglais.

En 1809, après cinq ou six campagnes heureuses, il acheta le brick et le commanda avec un bonheur inouï jusqu'en 1814.

Quand la paix se fit, il vendit son navire, réalisa les énormes profits de ses courses sur mer et partit pour Paris.

Qu'y allait-il faire ? Nul ne le sut jamais dans le

pays, pas même ses quatre sœurs, qui l'habitaient et vivaient assez misérablement ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que l'année suivante il revint à Cancale, acheta de beaux domaines aux environs, fit construire son nid d'aigle, s'y établit et y vécut sans autre compagnie que celle d'un vieux matelot connu à la ronde sous le nom de *Dos-de-Marsouin*, quoiqu'il s'appelât Mathurin Callec.

On peut croire que sa famille ne l'y oublia point, et que ses héritiers présomptifs n'épargnèrent rien pour gagner ses bonnes grâces et s'introduire dans le réduit où l'ancien corsaire s'était barricadé.

Ce fut un siège en règle, mais ils y perdirent leurs peines. Le vieux lascar tint bon, et pas un collatéral ne vint à bout de forcer l'entrée du *Pignon-Maudit*.

De guerre lasse, ils y renoncèrent, et, en 1848, — à l'époque où se passe cette histoire, — il y avait beau temps qu'ils laissaient le commandant tranquille.

Ils s'étaient résignés à attendre qu'il plût à Dieu de le rappeler à lui et de lui inspirer la pensée de ne pas les déshériter.

Dans le pays, une légende s'était formée peu à peu sur le solitaire de la falaise.

On disait que son voyage à Paris, en 1815, se rattachait à un projet de mariage qui avait échoué, et qu'un désespoir amoureux n'était point étranger à la résolution prise par Léridan, alors jeune, ardent et riche, de se condamner à cette existence de hibou.

On disait encore que l'avarice avait peu à peu remplacé l'amour dans le cœur de ce corsaire passionné, et qu'il avait entassé chez lui des tonnes d'or, sur lesquelles il passait sa vie à veiller, comme il aurait veillé sur une femme adorée.

Dos-de-Marsouin était le cerbère préposé à la garde du trésor enfoui, selon toute apparence, dans quelque cave creusée sous le rocher qui portait le logis mal famé.

D'autres affirmaient — que n'affirmait-on pas le soir autour des tables du *Café-Français*, le mieux fréquenté de la Houlle? — ils affirmaient que les barils pleins de guinées et de quadruples étaient au contraire cachés loin de l'habitation, sur quelque îlot désert de l'archipel de Chausey ou des Minquiers.

A en croire ces gens avisés, les fréquentes navigations de l'unique serviteur du commandant n'avaient pas d'autre cause, et le signal nocturne servait à indiquer au vieux matelot le point précis où il devait, par les nuits sans lune, venir amarrer sa barque.

Car M. Léridan possédait une barque, mieux qu'une barque, un joli *sloop* finement taillé, admirablement gréé, et très-solide à la mer, quoique excellent voilier; un charmant petit bateau mouillé dans une étroite crique, tout juste au-dessous de sa maison, au bas d'un sentier taillé dans la falaise.

Il l'avait baptisé le *Goëland* par reconnaissance, car c'était le nom du brick dont les dix canons l'avaient enrichi jadis.

Seulement, il ne le montait jamais, par l'excellente raison qu'il avait la goutte et qu'il eût été hors d'état de descendre jusqu'à l'embarcadère.

Qu'y avait-il de vrai dans ces bruits qui couraient dans tout l'arrondissement et même au-delà sur les richesses cachées du corsaire en retraite?

Les plus sages n'osaient pas se prononcer

sur ce point, car certaines apparences semblaient confirmer les conjectures des rêveurs de millions.

On a bonne mémoire en province, surtout quand il s'agit d'argent, et les anciens se rappelaient parfaitement le chiffre auquel on évaluait en 1814 les parts de prise de l'heureux capitaine du *Goëland*, alors déposées en belles espèces sonnantes chez les banquiers de Saint-Malo.

Or, ce chiffre était très-supérieur à celui du prix des terres achetées et de la maison bâtie par le possesseur de cette fortune gagnée à l'abordage.

Qu'était devenue la différence, sans parler des économies qu'avait dû faire depuis la paix M. Léridan, qui ne dépensait peut-être pas la dixième partie de son revenu ?

Un seul homme, dans le pays, savait peut-être à quoi s'en tenir, car, par faveur unique et absolument personnelle, il jouissait du privilège si fort envié de franchir librement le seuil du commandant, et d'avoir avec lui presque tous les jours de longs et familiers entretiens.

Cet homme n'était autre que le juge de paix du canton, M. Jean-Marie Hingant, qui, ce jour-

là, par une fraîche soirée de mars, causait avec son ami Mériadec sur la terrasse du *Pignon-Maudit*.

L'ami Hingant, plus familièrement appelé M. Jean-Marie par ses justiciables de la campagne, l'ami Hingant était un sage.

Fils de cultivateurs aisés qui avaient tenu à donner à leur unique enfant une belle éducation, il avait fait d'excellentes études au petit séminaire de Rennes, puis son cours de droit, cet inévitable cours de droit qui apparaît aux paysans riches comme une sorte d'émancipation pour l'héritier de leur race courbée sur la charrue.

On voulait dans sa famille un notaire, un avoué ou tout au moins un avocat ; il fut avoué.

On lui acheta une charge, qu'il exploita fructueusement et honorablement, qui mieux est.

Mais la chicane lui plaisait peu, et il était affligé d'une tendance à concilier les procès qui nuisait parfois à ses intérêts et lui attirait force brocards de ses confrères.

Aussi, dès qu'il eut amassé de quoi vivre modestement, il vendit son étude, et par la protection des magistrats de la cour, qui le tenaient en grande estime, il obtint d'être nommé juge de

paix dans le canton où était situé l'héritage paternel.

Cet héritage lui échut plus tôt qu'il ne l'aurait souhaité et le fit seigneur d'une dizaine de mille livres de rente en biens fonds.

C'était l'indépendance en tout pays ; à Cancale, c'était véritablement l'opulence.

Maître Hingant en usa bien et s'occupa de ses nouvelles fonctions d'une façon aussi méritoire que peu commune.

Non seulement il avait l'esprit droit et sage, mais il haïssait la lutte, et il était porté par un instinct naturel à chercher les accommodements.

On peut dire qu'il était né pacificateur.

Aussi parvenait-il presque toujours à arranger les différends les plus compliqués ; seulement, parfois, il lui en coûtait gros.

Quand il avait affaire à des plaideurs rebelles à toutes les exhortations, il lui arrivait assez souvent de désintéresser de ses propres deniers le demandeur, qui donnait en échange son désistement, sans que son adversaire sût jamais qu'il devait ce résultat au généreux procédé de ce bon M. Jean-Marie.

Ce fut même à une de ces conciliations extrajudiciaires qu'il dut de gagner la confiance du farouche commandant.

L'ancien corsaire s'amusait en ce temps-là à tirer, du haut de sa terrasse, les mouettes qui venaient se poser au-dessous de lui sur les rochers.

Quoiqu'il eût le coup d'œil fort juste, il arriva un jour qu'un pêcheur, occupé à lever ses filets au bas de la falaise, reçut quelques grains de plomb et lui demanda modestement trois mille francs de dommages-intérêts.

Il va sans dire que Mériadec Léridan refusa net.

Il fit mieux. Il mit à la porte le trop zélé juge de paix, qui avait cru devoir se présenter au *Pignon-Maudit* pour le décider à s'en tirer moyennant une légère indemnité.

Jean-Marie n'insista point; il fit venir le blessé, lui donna cinq cents francs de sa poche contre l'engagement de renoncer à toute poursuite, et se tint coi.

Par malheur, le pêcheur conta la chose à *Dos-de-Marsouin*, qui la redit à son maître.

Le lendemain, l'arrangeur de procès recevait un cartel en règle dans lequel l'enragé comman-

dant, se fondant sur sa goutte qui l'empêchait de marcher, le sommait de venir se battre avec lui au pistolet, sur sa terrasse, à cinq pas.

Le brave Hingant vint au rendez-vous, mais le sang ne coula point.

Ce pacificateur trouva le secret de pacifier jusqu'à l'âme belliqueuse du capitaine, et de s'en faire un ami séance tenante.

Seulement, il lui fallut accepter le remboursement de la somme, sous peine d'engager le duel à bout portant.

A dater de ce jour mémorable, la liaison si étrangement commencée ne fit que se resserrer, et il ne s'écoulait guère plus de vingt-quatre heures sans que le juge de paix allât passer quelques heures au *Pignon-Maudit*.

Dans les premiers temps, on s'occupa fort à Cancale et à la Houlle de cette intimité de fraîche date, et les habitués du *Café-Français* auraient payé cher pour savoir ce qui se disait dans ces entrevues quotidiennes.

Mais M. Jean-Marie était fort discret, et les plus fins durent bientôt renoncer à le faire parler.

Au surplus, ils auraient été bien étonnés s'ils avaient pu assister aux visites du juge de paix

chez le corsaire, attendu qu'elles se passaient en grande partie à jouer au trictrac ou à fumer la pipe en devisant de choses indifférentes.

La conversation ne sortait guère des généralités, car les deux interlocuteurs étaient aussi réservés l'un que l'autre.

Léridan ne se montrait point disposé aux confidences intimes, et, pour rien au monde, Hingant n'aurait voulu les provoquer.

Il en résultait que les deux amis causaient le plus souvent morale, politique ou religion, trois points sur lesquels ils se disputaient sans cesse, quoiqu'ils fussent peut-être d'accord au fond.

Chacun les envisageait d'après son caractère et son tempérament.

L'ex-corsaire tenait pour la morale naturelle, celle qui se fonde sur la conscience et s'embarasse peu des lois sociales.

En politique, il était autoritaire avant tout et n'admettait point que la France fût gouvernée autrement qu'il ne gouvernait jadis l'équipage du *Goëland*.

Sa religion était celle d'un marin, naïve, absolue, point raisonneuse. Il croyait ce que sa

mère lui avait appris à croire, et il affirmait qu'il s'en était toujours bien trouvé.

Le juge, lui, avait un culte, un idéal, — la vertu.

Il prétendait que si tout le monde la pratiquait sur terre, les codes et les gouvernements deviendraient inutiles.

Il n'allait pas cependant jusqu'à renier la foi de son enfance; mais il était enclin à y mêler certaines théories empruntées aux stoïciens, lesquels soutenaient jadis qu'on devait faire le bien pour le bien, sans espoir de récompense.

L'excellent Jean-Marie croyait que tous les hommes étaient foncièrement bons; Léridan affirmait le contraire, et c'était là un sujet perpétuel de discussion.

On finissait même quelquefois par se fâcher, mais les bouderies ne duraient pas longtemps.

Il est vrai que c'était presque toujours le doux magistrat qui revenait le premier; mais il faut ajouter que le commandant ne lui tenait pas longtemps rigueur.

Ce soir-là, qui était le 13 mars 1848, les choses se passèrent conformément au programme habituel.

Après la sortie finale à laquelle il venait de se laisser aller contre son ami, Léridan, qui était déjà aux regrets de sa vivacité, avait pris brusquement une longue-vue posée sur ses genoux, et, l'appliquant à son œil, peut-être pour cacher une velléité d'attendrissement, il la tenait obstinément braquée sur la haute mer, dans la direction du *Groin*.

Le juge, après avoir lâché silencieusement un certain nombre de bouffées de tabac, sortit tout à coup du nuage bleuâtre dont il s'enveloppait afin de sauvegarder sa dignité, et dit doucement :

— C'est Mathurin Callec que vous attendez avec tant d'impatience, n'est-ce pas, mon ami ?

— Et qui voulez-vous que ce soit ? grommela le corsaire d'un ton déjà fort radouci ; vous savez bien que Mathurin est le seul être vivant auquel je m'intéresse.

— Le seul ? demanda Jean-Marie en souriant.

— Et à vous aussi, parbleu ! c'est entendu, quoique vous soyez parfois insupportable avec vos accès de philanthropie. Mais vous, vous êtes ici bien tranquille sur le plancher des vaches, tandis que mon pauvre *Dos-de-Marsouin bourlingue*

dehors depuis trente-six heures par un coup de vent d'équinoxe.

— Aussi, est-ce folie de faire sortir le *Goëland* d'un temps pareil. Votre neveu Leplanchais me le disait encore hier...

— Mon neveu ! s'écria le commandant en se retournant furieux ; de quoi se mêle ce *failli chien* ? Il glose sur mes affaires, n'est-ce pas ? Il m'espionne ? Tenez , Hingant , ne prononcez jamais son nom devant moi, si vous voulez que nous continuions à naviguer de conserve.

— Mais, mon ami, ce n'est pas Leplanchais seulement qui glose sur les voyages du *Goëland* ; c'est la population tout entière de la côte, et je puis vous assurer...

— En vérité ! interrompit M. Léridan en feignant la surprise, ces bons pêcheurs d'huîtres prennent la peine de s'occuper de moi, de mon matelot et de mon *sloop* ? Et que disent-ils, s'il vous plaît ?

— Beaucoup de sottises que vous devinez sans doute et que je ne me chargerai pas de vous répéter. Je ne vous ai même parlé de ces bavardages que pour vous montrer, mon cher Méria-

dec, que vous êtes quelquefois injuste envers votre famille...

— Ma famille ! je n'en ai point... je n'en veux point avoir.

— Vous aurez beau ne pas vouloir ; vos sœurs vous ont laissé trois neveux et une nièce.

— Je les renie, comme j'ai renié leurs mères le jour où elles se sont avisées d'aller prendre des maris en Normandie au lieu d'épouser de braves Bretons comme vous et moi.

— Voilà, vous en conviendrez, un grief assez singulier, dans notre siècle de progrès...

— Que me chantez-vous là avec votre progrès?... Je m'en moque comme de ma première pipe, du progrès !

— Soit ! mais avouez que ce n'est pas la faute de vos héritiers si...

— Mes héritiers ! mes héritiers ! c'est votre sot de code civil qui dit cela ; mais il dit aussi qu'on peut tester à sa guise, et ma conscience ne s'oppose nullement à ce que je profite de la permission pour les déshériter, si bon me semble.

— En êtes-vous bien sûr ? Il me semble qu'il vous reste quelques scrupules, car tout à l'heure encore vous me consultiez...

— Je ne vous consulte plus.

— Et moi je ne tiens pas à vous conseiller malgré vous.

Le silence recommença, et le commandant reprit sa lunette.

Mais l'optimiste juge de paix ne se tint pas pour battu.

— En définitive, demanda-t-il tranquillement, que leur reprochez-vous à ces pauvres gens ? Ne gagnent-ils pas tous leur vie honnêtement ?

— Honnêtement ! rugit le vieux corsaire. Vous appelez des métiers honnêtes ceux qu'ont choisis ce mirliflor de Charles et cette pimbèche de Mathilde !

— Mais il me semble que l'administration et le commerce...

— Joli commerce ! jolie administration ! L'une tient le comptoir au *Café-Militaire* à Saint-Malo, au lieu d'épouser un brave marin ; l'autre gratte du papier toute la semaine chez un courtier et passe ses dimanches à faire le joli cœur à la promenade, au lieu de naviguer comme un homme.

— Que voulez-vous ? Charles n'est pas assez robuste pour supporter la mer, et Mathilde a été

élevée un peu trop dans du coton. Mais votre neveu, François, l'instituteur...

— Qui? le maître d'école? ce sournois qui passe sa vie le nez sur un pupitre, ce couard qui aime mieux donner des fêrules aux petits enfants que de servir sur un navire de l'État!

— Vous oubliez que le pauvre garçon est myope. Et Leplanchais, le fils de votre sœur aînée? J'espère que vous n'avez rien à dire contre celui-là, qui est matelot, inscrit au port de Cancale?

Si M. Hingant avait cru réserver son meilleur effet pour la fin, il s'était grandement trompé, car en entendant cet éloge de son quatrième héritier, le commandant fut saisi d'un tel transport de colère, qu'il se leva en s'appuyant d'une main sur le dossier du banc et en brandissant de l'autre sa longue-vue, comme un sabre d'abordage.

— Lui, matelot! cria-t-il d'une voix étranglée; vous le traitez de matelot, parce qu'il a son nom couché sur le registre du commissariat, et parce qu'il s'en va tous les soirs sur son mauvais bateau tendre des lignes de fond dans la baie! Il est matelot comme moi je suis soldat. Les autres ne sont que des fainéants et des imbéciles : lui est un chenapan, un gueux! Mathurin m'a conté

qu'il venait, la nuit, lui voler ses homards dans ses *casiers*. Un de ces jours, il assassinera quelqu'un, et je ne dis pas que ce ne serait pas moi, si je n'y mettais bon ordre, car on le voit souvent rôder en bas, sur les rochers, et je l'ai surpris, avant-hier, perché dans la falaise, à trois brasses au-dessous de la terrasse. Qu'il n'y revienne pas ou je lui envoie un coup de fusil. — Et, pardieu ! tenez, il y est peut-être encore, ajouta le capitaine en faisant mine de s'avancer jusqu'à une sorte de balcon en bois qui dépassait la terrasse.

— N'allez point sur ces planches, mon ami ; vous savez bien qu'elles ne sont pas solides, lui dit Jean-Marie en l'arrêtant par le bras.

— Soit ! je ne tiens pas à dénicher un si vilain oiseau ; mais, au nom du ciel, ne me parlez plus jamais de tous ces gens-là.

Le juge de paix se tut ; seulement il laissa échapper un gros soupir.

— Pourquoi soufflez-vous comme un cachalot ? lui demanda brusquement le vieux corsaire.

— Parce que je pense qu'il est triste de mourir sans avoir jamais eu une affection, et...

— Qui vous a dit que je n'ai jamais aimé ?

interrompt M. Léridan avec un vivacité singulière.

Jean-Marie, surpris de cette ouverture insolite, cherchait une phrase touchante pour décider son ami à lui ouvrir entièrement son cœur, quand il l'entendit s'écrier :

— Cette fois, je ne me trompe pas ; c'est le *Goëland* qui double la pointe... je reconnais sa voilure... mais nous le verrons mieux de là-bas.

Et, avant que le juge de paix eût le temps de le retenir, le maître du *Pignon-Maudit* courut en sautant sur une jambe jusqu'à la saillie qui surplombait la falaise.

Il n'y eut pas plus tôt posé le pied que les planches manquèrent sous lui et l'entraînèrent dans leur chute au fond du précipice.

II

Trois neveux et une nièce.

Huit jours s'étaient écoulés ; huit jours ! une éternité pour quatre héritiers que cette bienheureuse semaine avait fait passer subitement de la médiocrité la moins dorée à la plus enviable opulence.

Car le pauvre commandant était mort, bien mort.

Cent cinquante pieds de chute perpendiculaire sur des rochers aigus ! On mourrait à moins, et un vulgaire accident avait eu raison de cette solide existence qui avait résisté à vingt ans de guerre et à trente ans d'oisiveté.

Ce corps robuste, qu'on aurait cru doublé et chevillé en cuivre, ni plus ni moins que la coque du *Goëland*, s'était brisé comme verre sur les durs granits de la falaise.

Le corsaire n'eut pas même la consolation de finir dans la mer, car il resta broyé sur une pointe de roc qui faisait saillie au fond du précipice.

Ce fut là que le juge de paix, terrifié, releva ses restes mutilés. Leplanchais, qui se trouvait par hasard occupé à pêcher au bas de la falaise, l'aida dans cette triste tâche, et le cadavre, déposé dans le canot du quatrième neveu, fut rapporté au havre de la Houlle.

Dos-de-Marsouin, dont l'apparition sur le *Goëland* avait bien involontairement causé la mort de son maître, *Dos-de-Marsouin* arriva au *Pignon-Maudit* tout juste à temps pour apprendre la terrible nouvelle.

Le vieux matelot ne pleura point et se renferma dans un silence farouche qui contrastait avec la douleur bruyante de Jacques Leplanchais, lequel pourtant devait entrevoir déjà les consolations que pouvait lui apporter la succession de son oncle.

Quant à M. Hingant, il serait superflu de dire que son chagrin fut sincère et profond.

Il perdait un ami sûr et dévoué, un homme qu'il estimait entre tous, auquel il s'était solide-

ment attaché, et, ce qui est peut-être plus pénible encore quand on vit dans la solitude et quand on n'est plus jeune, il perdait une société, une habitude.

Pour ne pas se laisser aller au désespoir, il eut besoin de recourir à tout le stoïcisme dont il faisait profession.

Encore n'y réussit-il qu'à moitié et dut-il reconnaître qu'il puisait moins de consolation dans la lecture des plus belles pages de Marc-Aurèle que dans l'espoir tout chrétien de retrouver un jour au ciel son cher Mériadec Léridan.

Heureusement, les devoirs de sa charge de juge de paix vinrent le distraire un peu.

Il lui fallut tout d'abord procéder à l'apposition des scellés dans la maison du *Pignon-Maudit* ; avertir les héritiers absents, qui n'avaient guère besoin d'être avertis, car le bruit public y avait pourvu avec la rapidité du télégraphe électrique ; constater judiciairement les circonstances et les causes présumées de ce décès si étrangement imprévu.

Enfin, en sa qualité d'ami, il crut devoir veiller à ce que l'ex-capitaine du brick-corsaire le *Goëland* eût des obsèques convenables, et il y

convoqua de son chef les principales autorités d'alentour.

Tous ces soins l'occupèrent pendant les premiers jours, et aucun incident ne troubla les opérations légales.

Les scellés furent posés avec l'approbation et presque à la requête du neveu Leplanchais, le seul membre de la famille qui se trouvât présent.

Dos-de-Marsouin n'avait certes pas le droit de s'opposer à l'accomplissement de cette formalité légale ; mais le juge de paix, un peu impressionné malgré lui par toutes les histoires de trésors cachés au *Pignon-Maudit*, s'attendait presque à ce qu'il laissât percer du mécontentement en se voyant ainsi exclu de la maison du maître.

Dos-de-Marsouin ne sourcilla pas.

En revanche, il assista assidument à toutes les recherches entreprises dans le but de reconnaître comment cet affreux accident avait pu se produire, et il parut y prendre le plus vif intérêt.

Cependant les investigations n'apprirent rien de nouveau.

Le malencontreux balcon qui avait manqué sous les pieds du commandant était une sorte de

plate-forme en bois construite depuis plus de trente ans par ordre du maître de la maison, qui s'en servait autrefois pour jeter de là un hameçon attaché à une longue ficelle et prendre ainsi sans sortir de chez lui des bars, des mulets et des maquereaux.

C'était même son matelot Mathurin Callec qui avait établi de ses propres mains cet ingénieux appareil.

De fortes planches de chêne portant par un bout sur les pierres de la terrasse et appuyées à l'autre bout par de solides poutrelles qui allaient s'archouter contre la falaise et s'y encastrer profondément : il y avait tout d'abord dans cet échafaudage de quoi rassurer les plus timides.

Mais, avec le temps, le vent d'ouest avait ébranlé planches et madriers ; la pluie les avait pourris, si bien que peu à peu le balcon avait fini par menacer ruine.

M. Léridan, quoique peu porté par tempérament à la prudence, s'abstenait depuis quelques années d'y aller, et, comme il avait renoncé à la pêche, il négligeait de le faire réparer, quoique son ami Jean-Marie l'en eût sollicité plusieurs fois.

Au reste, Mathurin Callec, peut-être par amour-propre d'auteur, soutenait que la plate-forme était toujours de force à porter un homme et même deux.

Il le soutint encore pendant les constatations, et ce fut même à cette seule occasion qu'il desserra les dents.

L'événement avait par malheur prouvé le contraire, à moins d'admettre que les supports avaient été sciés méchamment depuis peu de jours.

C'est ce que le juge de paix lui fit observer. Mathurin, au lieu de répondre, hocha la tête et retomba dans son mutisme.

La vérification matérielle était d'ailleurs devenue impossible, car les poutres de soutien, entraînées avec le malheureux commandant, étaient tombées dans la mer, qui les avait emportées au large ou dispersées dans les rochers, et on ne les retrouva point.

M. Hingant rédigea donc sans le moindre scrupule un procès-verbal où il concluait à une mort accidentelle, et il ne s'occupa plus que des funérailles de son ami.

Elles eurent lieu le surlendemain et furent suivies par une foule immense, car, au fond, Mé-

riadec Léridan n'avait pas d'ennemis, et, en dépit de ses bizarreries, ses compatriotes honoraient en lui un enfant du pays arrivé à la fortune à force de courage et de persévérance.

Les héritiers conduisirent le deuil et pleurèrent avec une abondance qui surprit bien des gens et en toucha quelques-uns.

Au bord de la fosse, ils sanglotèrent si fort, qu'ils faillirent troubler l'éloquence du sous-commissaire de marine, qui avait bien voulu composer et prononcer un beau discours.

Mériadec Léridan y était loué comme il convenait, et même comparé au soldat-laboureur, rapprochement qui l'aurait fort irrité s'il avait pu l'entendre, car, en sa qualité d'homme de mer, il n'aimait pas les soldats, et de plus il n'avait jamais labouré que la Manche, l'Atlantique et l'océan Indien.

A la grande stupéfaction des habitants et du juge de paix, qui marchait immédiatement derrière les parents, Mathurin Callec n'assista point au convoi.

Le vieux matelot avait veillé trente-six heures auprès du corps de son maître. Quand on vint pour emporter le cercueil, il s'agenouilla, fit une

courte prière, puis se releva d'un air résolu et vit partir sans verser une larme le triste cortège qui s'acheminait vers le cimetière de Cancale.

Il le suivit quelque temps des yeux dans la lande et revint se coucher en travers de la porte du *Pignon-Maudit*, comme un chien qui garde le seuil du maître absent.

Le jour de la levée des scellés, il y était encore.

Ce jour-là fut un grand jour pour la postérité des sœurs du défunt.

Nièce et neveux arrivèrent dès l'aurore, le visage composé, le cœur agité par la crainte et par l'espérance.

Trois lignes sur un bout de papier pouvaient faire évanouir tous leurs rêves de fortune ; et ces trois lignes, il y avait bien des chances pour que l'ancien corsaire les eût écrites.

N'avait-il pas toute sa vie obstinément refusé de recevoir ses proches et même d'entendre parler d'eux ?

Il était difficile de supposer qu'il n'avait pas songé à assurer jusque par delà le tombeau les effets de cette antipathie persistante.

Il n'avait, il est vrai, pas d'autres parents sur

terre ; mais rien n'empêchait qu'il eût disposé de son bien en faveur de son ami Jean-Marie ou bien au profit de quelque œuvre de bienfaisance, pour les marins par exemple.

Le testament, s'il en existait un, devait se trouver dans la maison, car on savait qu'aucun notaire du pays ne l'avait reçu.

Les héritiers eurent donc de rudes moments à passer pendant l'inventaire, qui se fit en leur présence.

Plus d'une fois, le juge de paix ne put s'empêcher de sourire en les voyant pâlir tous les quatre avec ensemble à l'apparition du moindre papier qu'on découvrait dans un tiroir.

Ils en furent quittes pour la peur.

Non seulement on ne trouva pas de testament ; mais, ce qui parut plus extraordinaire encore, on ne trouva, en argent ou en or, qu'une somme insignifiante.

Pas de trésor, mais aussi pas de testament ; il y avait largement compensation, et les héritiers de par la loi se livrèrent tout d'abord à une joie sans mélange.

Il leur restait à se partager des terres qui valaient bien, au bas mot, huit cent mille francs,

et c'était un assez joli denier pour des gens qui n'avaient pas entre eux tous cinquante louis vaillant.

Il y avait aussi la maison du *Pignon-Maudit*, qui ne valait pas grand'chose, mais qui pouvait servir de lieu de réunion en attendant qu'on fît les lots.

Provisoirement donc, on s'y établit du matin au soir.

Ce rendez-vous convenait à tout le monde, même à M^{lle} Mathilde Pelchat, laquelle, dans ce quatuor d'héritiers, représentait seule le sexe faible.

Pour pouvoir causer plus à l'aise, on pria poliment le pauvre Mathurin Callec d'aller prendre gîte ailleurs, et le vieux matelot n'eut pas de peine à trouver un asile chez le bon juge de paix.

On était maître de la place et de la fortune; on se félicita réciproquement; on se fit des protestations d'éternelle amitié; on festoya même quelque peu.

Ce fut charmant pendant trois jours.

Le quatrième, il fut question pour la première fois des partages.

Chacun prit place autour d'une table ronde dans la salle du rez-de-chaussée, et François Dolley, le maître d'école, qui avait une écriture superbe, se prépara solennellement à rédiger un premier projet de partage.

Ce magister de village était un gars d'une trentaine d'années, dont la figure blême et encadrée de favoris roux respirait la douceur, et dont les yeux gris s'abritaient derrière des lunettes.

Il passait dans le pays pour avoir la langue fort déliée et, de plus, il était le plus âgé des assistants.

Ce fut donc lui qui prit la parole.

— Ma chère cousine et mes chers cousins, commença-t-il d'une voix insinuante, notre oncle regretté a laissé quatre terres à peu près d'égale valeur. Rien ne sera donc plus facile que de nous entendre. Quant à la bicoque où nous sommes, je suis à peu près le seul de nous tous auquel elle puisse convenir, puisque j'habite le pays, et je m'en arrangerai volontiers... en tenant compte de sa valeur à la successien, cela s'entend...

— Moi aussi j'habite le pays, interrompit Jacques Leplanchais d'un ton bourru ; la maison me va, et je la réclame.

— Moi, j'ai envie de la faire arranger pour servir de rendez-vous de chasse aux amis que j'amènerai de Paris, dit le joli commis Charles Dugenêt. Je m'inscris pour l'avoir dans mon lot.

— Et moi, reprit en minaudant la belle Mathilde, je compte y venir passer la prochaine saison des bains de mer, et je tiens beaucoup à la garder.

Il y eut un silence, et on échangea des regards qui n'étaient pas précisément amicaux.

Les héritiers avaient l'air de duellistes s'observant avant d'engager le fer.

Leplanchais, qui avait le tempérament sanguin, entama l'action.

— Voulez-vous que je vous dise ? cria-t-il en martelant la table d'un formidable coup de poing ; ce n'est pas à la *cassine* du vieux que vous tenez : c'est à son trésor.

Cet exorde *ex abrupto* fit sensation.

Le maître d'école tracassa ses lunettes ; le commis frisa sa moustache naissante, et la demoiselle de comptoir se mit à lisser les boucles blondes de sa coiffure.

Tous les trois cherchaient évidemment à dissimuler leur embarras.

— Voyons, reprit brutalement Leplanchais, convenez donc que chacun de vous veut garder le *magot* sans le partager. Croyez-vous me duper avec vos singeries? Pensez-vous me faire avaler des bourdes de la force de celles que vous venez d'inventer? Ton rendez-vous de chasse, mon petit Charles, et toi, la belle *Maltide*, ta saison de bains de mer, c'est bon à conter à une vieille *baderne* comme le père Hingant; et quant à tes convenances, à toi, François... je les connais... c'est le trésor de l'oncle Mériadec qui te convient!

— Et quand cela serait, après tout? dit le maître d'école en lançant à son cousin un regard froid.

Cette phrase fut le signal d'une révolte générale.

— Oui, quand cela serait? reprit le commis d'un air insolent.

— Qu'y trouverais-tu à redire? appuya la belle limonadière.

— Rien, sinon que je veux ma part des écus comme les autres, grommela Leplanchais avec une certaine hésitation.

— A la bonne heure! Sur ce terrain-là, nous pourrons nous entendre, dit tranquillement Dolley.

Mais d'abord, tu en parles bien à ton aise. Qui te prouve qu'il y a ici de l'argent caché?

— Ici ou ailleurs, il y en a. Le vieux avait près de deux millions en 1815; depuis ce temps-là, ils ont dû faire des petits, et les terres qu'il nous laisse n'en valent pas seulement un. Où est le reste?

— Quelque part, c'est sûr, répondit le maître d'école; le tout est de le découvrir.

— Moi, je propose une chose, dit le cousin Charles : c'est de faire des fouilles entre nous quatre.

— Bien imaginé; mais à quel endroit? Nous ne pouvons pourtant pas bouleverser toute la lande et démolir toute la falaise.

— C'est vrai, soupira Mathile; il nous faudrait au moins une indication.

— Et il n'y a qu'un homme qui pourrait peut-être nous la donner... ou nous la vendre, insinua le doux François.

— Lequel? demanda Leplanchais d'un ton bourru. Ce n'est toujours pas le juge de paix, car, du bois dont il a la conscience faite, s'il connaît la cachette, il se serait déjà cru obligé de l'indiquer aux héritiers légitimes.

— Admirablement raisonné ; mais ce n'est pas de lui que je veux parler.

— Et de qui donc ?

— D'un gars qui en sait plus long que tout le monde et que vous avez commencé par chasser d'ici comme un chien.

— *Dos-de-Marsouin !* s'écrièrent en chœur les deux autres cousins et la cousine.

— Oui, *Dos-de-Marsouin !* et je m'étonne que vous n'ayez pas déjà pensé à l'acheter.

— Et moi, je soupçonne que, si tu ne nous en as pas parlé plus tôt, c'est que tu voulais l'acheter pour toi tout seul, riposta le terrible Leplanchais.

— Tu vois bien que non, puisque je vous en parle maintenant.

— Ça, c'est vrai, murmurèrent Charles et Mathilde.

Fort de leur approbation, l'instituteur crut le moment venu de déployer toute son éloquence pour enlever la majorité.

— Mes amis, commença-t-il d'une voix posée, nous ne gagnerions rien à nous disputer. Au contraire, l'union fait la force ; c'est une devise qui commence à reparaître sur les pièces de cent

sous qu'on frappe depuis le 24 février, et nous ferons sagement de l'adopter.

— Au fait ! au fait ! cria Jacques qui n'aimait pas les préambules.

— J'y arrive. Mon avis est de rester tous quatre propriétaires indivis de la maison, et d'en laisser pour six mois la jouissance gratuite à Mathurin Callec.

— Es-tu fou ? Tu veux donc qu'il nous souffle le trésor ?

— Non. Je veux que nous puissions le surveiller sans qu'il s'en doute et arriver ainsi à découvrir le magot.

— Comprends pas, grommela Jacques.

— Tu vas comprendre, si tu suis bien mon raisonnement. De deux choses l'une : ou il y a de l'argent caché, ou il n'y en a pas. S'il y en a, mon Mathurin, qui sait où il est, ne manquera pas de le déterrer une belle nuit, et, comme nous monterons la garde à tour de rôle dans un petit réduit que je connais ici, nous le pincerons la main dans le sac. S'il n'y en a pas, nous en serons quittes pour congédier le bonhomme au bout des six mois et pour chercher nous-mêmes.

— Charmant ! charmant ! ricana le beau Char-

les. Nous nous servirons de lui comme en Périgord on se sert d'*habillés de soie* pour trouver des truffes.

— Pas si charmant que cela, dit la cousine en faisant la moue ; je n'ai pas envie de passer six mois dans ce pays perdu.

Le Planchais se taisait ; mais à la contraction de ses traits et au froncement de ses sourcils, on devinait qu'il était plongé dans une grande contention d'esprit.

— Pourquoi pas ? murmura-t-il après quelques instants de réflexion ; c'est peut-être le seul moyen... Seulement il faut que chacun joue franc jeu... D'abord, moi, je ne m'en cache pas, je suis très-capable de casser la tête à celui de nous qui tricherait.

— Et tu serais dans ton droit, mais la tricherie est impossible. On ne déménage pas une tonne d'or en une seule nuit, et d'ailleurs on peut suivre Mathurin et voir où il va. D'ailleurs, Cancale n'est pas Paris, et ici on sait ce que fait chacun heure par heure.

— Paris ! répéta machinalement M^{lle} Pelchat.

— Bon ! bon ! ma fille, dit François en souriant, nous savons bien que c'est Paris que tu rêves.

— Et moi donc ! murmura le joli commis en arrangeant le nœud de sa cravate.

— Eh bien ! un peu de patience, mes enfants ! vous irez dans six mois, à l'entrée de l'hiver ; c'est le bon moment, à ce qu'on dit, pour jouir des plaisirs de la *capitale*... Et... qui sait ? Je ferai peut-être comme vous, car vous pensez bien qu'une fois nos affaires liquidées, je ne m'amuserai point à rester ici pour apprendre à épeler aux poissons de la commune. Nous entrons dans une ère où un homme intelligent peut prétendre à faire son chemin là-bas, dans la grande Babylone.

— J'ai des poings solides pour y faire le mien, grommela Jacques.

— Allons ! je vois que nous nous y retrouvons tous l'année prochaine, conclut le maître d'école ; mais, en attendant, que décidons-nous ? Ma motion est-elle adoptée ?

— Ma foi ! je vote pour, s'écria Mathilde ! Ça me donnera le temps de faire venir des toilettes avant de partir.

— Et moi de me débarrasser de cette petite sotte d'Yvonne, la mercière, à qui j'avais promis le mariage, dit Charles entre ses dents. J'adopte.

— Moi j'adopte aussi, mais j'y mets une condition, dit à son tour Jacques.

— Quelle condition? demanda le maître d'école, déjà inquiet.

— C'est que nous ferons cadeau à Dos-de-Marsouin du *sloop* de mon oncle. Quand on se mêle d'être généreux, il ne faut pas l'être à moitié. Nous logerons Mathurin, c'est très-bien ; mais en lui donnant le *Goëland* nous lui fournirons le moyen de gagner sa vie. Ça nous posera bien dans le pays, et ça ne nuit jamais d'être considéré.

Charles fit claquer ses doigts, et la dame de comptoir haussa les épaules pour exprimer qu'ils ne tenaient pas plus à conserver chacun un quart dans la propriété du *Goëland* qu'à la considération de leurs compatriotes.

Autre fut la mine que fit François Dolley.

Ses yeux brillèrent sous ses lunettes ; ses lèvres se pincèrent, et il se mit à regarder fixement ce cousin devenu tout à coup si généreux.

Le Planchais soutint sans broncher ce coup d'œil aigu et froid comme une lame d'acier.

Il se sentait deviné ; mais il pensait que le maître d'école n'oserait pas dire le fond de sa pensée devant Charles et Mathilde.

Il ne se trompait pas.

François Dolley comprenait à merveille où tendait cette botte imprévue.

Si le trésor était caché sur quelque îlot désert, Mathurin, devenu maître du *Goëland*, ne pouvait manquer d'aller faire une visite nocturne à ce dépôt enfoui par ses mains.

Le Planchais, matelot de profession, méditait de le suivre, de le surprendre, peut-être même de l'assassiner, pour s'approprier l'or.

Plus d'une fois déjà, du vivant de son oncle, il avait essayé de mettre à exécution tout ou partie de ce beau projet.

Mais le mauvais canot dont il pouvait disposer alors n'était pas en état de suivre la marche supérieure du *Goëland*, et il avait toujours perdu la trace du vieux matelot.

Rien ne l'empêchait maintenant d'acheter à beaux deniers comptants quelque fin *yacht* construit à Saint-Servan, et de le gouverner de façon à surveiller et à surprendre Dos-de-Marsouin dès sa première sortie.

L'instituteur, lui, n'était pas marin; mais, comme tous les enfants de la côte, il savait tenir la barre d'une main et *filer l'écoute* de l'autre.

Rien ne l'empêchait donc de jouer la même partie que son cousin.

Mieux valait risquer cela que de mettre dans la confiance le commis et la limonadière, lesquels, habitant Saint-Malo, n'étaient point au courant de tous les bruits du pays et croyaient naïvement qu'il s'agissait de gratifier Mathurin d'un bateau auquel ils ne tenaient guère.

— Part à deux, c'est le pis qui me puisse arriver, pensait François Dolley ; j'aime encore mieux cela que part à quatre ou rien du tout. — Mon Dieu ! dit-il tout haut, je ne vois aucun inconvénient à laisser à ce brave homme un souvenir de son maître.

— Alors, c'est entendu ? demanda vivement Jacques.

— C'est entendu, puisqu'il n'y a pas d'opposition. Dès demain nous ferons venir Mathurin, et nous lui signerons une bonne cession sur papier timbré de la propriété du bateau et de la jouissance de six mois de loyer. Il pourra coucher ici, demain soir, s'il veut. Pour cette nuit, nous allons fermer la maison et déposer la clé chez M. Hingant. Comme ça, il n'y aura pas de jaloux.

— Bravo ! dit Charles, ça fait que je pourrai

passer ma soirée à jouer à la poule au *Café-Français*.

— Ça m'arrange aussi, s'écria Mathilde, car la dame du brigadier des douanes m'a invitée à venir prendre du punch et des gâteaux.

Le Planchais ne dit rien, mais il pensait à peu près ceci :

— Le notaire m'avancera bien sur ma part de quoi acheter le bateau jersiais qui est à vendre à Saint-Servan. A la première sortie du *Goëland*, je suis sûr de pincer Mathurin, comme je suis sûr que le million n'est pas au *Pignon-Maudit*.

— Toi, je sais ce que tu rumines, se disait Dolley ; mais je suis aussi fin que toi, et nous serons deux au partage.

Il se levait pour donner le signal du départ, quand on entrebailla doucement la porte.

— Bonjour, mes enfants, dit le juge de paix en montrant tout à coup sa bonne et sympathique figure. Puis-je entrer ?

Ce fut un cri général.

— Comment donc, monsieur Jean-Marie !

— Vous nous faites honneur, monsieur le juge de paix.

— J'espère bien que vous allez vous rafraîchir avec nous. Notre pauvre oncle avait du rhum excellent, et je vais...

— Merci, mes enfants, merci, je n'ai pas soif, mais...

— Pourtant, de Cancale ici, à pied, la course est bonne, et vous avez l'air d'avoir marché vite, dit Dolley avec une nuance d'inquiétude.

Il était encore si peu habitué à sa nouvelle fortune, qu'il avait toujours peur de la voir s'écrouler comme un château de cartes, et le moindre incident lui faisait l'effet d'annoncer une mauvaise nouvelle.

— Mon Dieu, oui, dit tranquillement M. Hingant, je me suis un peu pressé, parce que je voulais arriver avant la nuit. Depuis la triste fin de mon pauvre ami, je n'avais pas encore eu le courage de venir jusqu'ici, et pourtant il me semblait que cela me ferait du bien de revoir la maison où nous avons passé tant de bonnes heures ensemble.

— Elle est à votre service, et nous aussi, monsieur Jean-Marie, dit avec empressement le maître d'école.

— Je savais bien que je vous trouverais tous

réunis, et cela m'a décidé à me mettre en route.

— Est-ce que vous avez quelque chose à nous dire? demanda vivement François.

— Rien, mes amis, rien de nouveau du moins.

Il y eut quelques soupirs de soulagement.

— Seulement, je profite de l'occasion pour vous répéter combien je suis aise que votre oncle vous ait laissé son bien. Savez-vous qu'en vérité je n'étais pas tranquille? Léridan avait des idées si singulières!... Enfin le bon Dieu n'a pas permis qu'une si belle fortune sortît de la famille, et je prends bien sincèrement part à votre joie... Il n'y a qu'une chose que je regrette, ajouta M. Hingant : c'est que votre oncle ait oublié son vieux serviteur...

— Mathurin! s'écria Dolley. C'est vrai; mais nous y avons pensé, et nous venions justement de décider que nous lui donnerions le *Goëland* et la permission de loger ici pendant six mois.

— Oh! mes bons, mes chers enfants! s'écria le juge de paix avec attendrissement; j'aurais dû m'attendre à cela de la part de braves gens comme

vous ; mais il faut bien que je vous le dise tout de même : c'est bien, c'est très-bien, ce que vous faites là... Et, tenez, je puis vous l'avouer, je venais un peu pour vous demander de penser à ce pauvre matelot, qui se trouvait tout d'un coup sans ressources... Certes, je ne l'aurais pas abandonné ; mais il vaut mieux que ce soit à vous qu'il doive sa petite aisance.

— Soyez tranquille, monsieur Jean-Marie, on le soignera, dit brusquement Le Planchais.

— Et si vous voulez vous charger de lui apprendre dès ce soir ce que nous avons résolu de faire pour lui, ajouta Dolley, nous vous en serons bien reconnaissants ; il ne faut pas retarder le bonheur de cet excellent homme.

— Oh ! vous pouvez compter que je n'y manquerai pas. Maintenant, parlons un peu de vous, mes enfants. Je suppose que vous vous êtes entendus à l'amiable sur vos partages ?

— Nous sommes d'accord, monsieur Jean-Marie. Nous prenons chacun une terre, et nous gardons indivise la maison de mon oncle, par respect pour sa mémoire, qui nous est également chère à tous.

— Voilà encore une idée que j'approuve fort. Quand à vos autres projets, je les devine...

Un vif étonnement et une certaine inquiétude se peignirent sur les figures.

Les bons héritiers s'imaginaient que le juge de paix avait pénétré le plan qu'ils venaient d'arrêter pour la recherche du trésor.

— Vous, ma belle enfant, reprit le naïf juge de paix, vous allez pouvoir épouser un capitaine au long cours ou... qui sait?... le fils d'un armateur.

— Mais, monsieur, je ne suis pas pressée de me marier, dit vivement M^{lle} Pelchat, et d'ailleurs je ne pense point à m'établir à Saint-Malo. A Paris, les bons partis ne manquent pas, et j'ai l'intention...

— A Paris ! répéta M. Hingant stupéfait ; mais vous ne songez pas à vous y établir seule, j'espère... A votre âge, ce serait une grave imprudence.

— La dame du brigadier des douanes m'a promis de m'y accompagner, murmura Mathilde en rougissant.

L'ami de feu Léridan n'osa pas insister, et s'adressant au jeune commis :

— Vous, mon cher Charles, dit-il gaîment, votre avenir est tout tracé : vous achèterez la clientèle de votre patron, et, dans une dizaine d'années...

— Moi ! interrompit le jeune homme. Pas si bête de me confiner dans une boutique sur le port, quand je puis m'intéresser à Paris dans une charge d'agent de change.

— Ah ! soupira le juge de paix. Allons, je vois que nous ne conserverons dans le pays que Jacques et François.

— Peuh ! répondit le maître d'école ; il n'y a pas grand'chose à faire ici pour un homme d'une certaine valeur intellectuelle...

— Ni pour un homme d'énergie, ajouta Le Planchais.

— Tandis que là-bas, dans la grande ville, reprit Dolley, et surtout en un temps de réformes sociales...

— Bien ! bien ! mes amis, dit M. Hingant, visiblement désappointé ; je ne prétends point contrarier vos desseins. Peut-être, au surplus, avez-vous raison... A présent, on veut avant tout faire son chemin, et la vie des champs ne convient pas à tout le monde. Et puis, je suis bien sûr que, là

où vous vous fixerez, vous ferez toujours honneur à notre pays.

— Oh ! quant à ça, soyez sans inquiétude, monsieur Jean-Marie, protestèrent à la fois la nièce et les neveux.

— Mais il se fait tard ; vous alliez rentrer à Cancale ou à la Houlle, et je ne veux pas vous retenir. Je reviendrai un autre jour.

— Du tout ! du tout ! s'écria l'aimable instituteur. Nous avons justement l'intention d'aller vous remettre ce soir les clés de la maison en attendant que Mathurin s'y installe, et ça tombe à merveille. Nous vous les laissons, et nous partons en vous suppliant de croire que vous êtes ici chez vous et que vous pouvez y rester tant qu'il vous plaira.

— Eh bien ! mes enfants, j'accepte, dit M. Hingant. Je suis bien aise de passer ici une heure ou deux tout seul, pour penser à mon vieil ami. Il me semble que les murs vont me parler de lui, et...

Il s'arrêta, car les larmes lui venaient aux yeux, et l'émotion lui serrait la gorge.

Les héritiers, qui n'avaient nulle envie de pleurer, profitèrent de ce moment d'attendrissement pour gagner la porte.

Charles et Mathilde avaient une peur effroyable de manquer leurs plaisirs de la soirée ; Jacques et François n'avaient pas de temps à perdre pour préparer des projets plus sérieux.

Seulement, en passant le seuil, Jacques lança au juge de paix un coup d'œil soupçonneux.

— Imbécile ! lui dit à l'oreille le maître d'école, tu sais bien que si celui-là dénichait par hasard le trésor, il viendrait plutôt nous réveiller à minuit pour nous le dire que de garder jusqu'à demain la responsabilité de la trouvaille.

Le Planchais n'insista point, et son silence fut un tacite hommage rendu à l'indiscutable loyauté de M. Jean-Marie.

Celui-ci avait encore les yeux humides en les regardant s'éloigner.

— Braves cœurs ! murmurait-il. Avoir devancé mes désirs en assurant le sort de Mathurin, c'est touchant ! c'est admirable ! Voilà où on reconnaît le vieux sang breton qui coulait dans les veines de mon pauvre Léridan... et dans les leurs, à ces chers enfants, quoiqu'il prétendit le contraire... Comme c'est heureux qu'il n'ait pas eu le temps de les déshériter, car il y pensait... Je l'ai deviné aux questions qu'il m'adressait encore une heure

peut-être avant l'accident... Allons ! voilà que je me félicite de sa mort à présent ! s'écria M. Hingant en s'apercevant tout à coup que son enthousiasme pour la générosité des héritiers l'entraînait trop loin.

Pour y couper court, il alla s'asseoir sur le banc où il avait causé pour la dernière fois avec son vieux camarade.



III

Comment M. Hingant trouva ce qu'il ne cherchait pas.

Le jour baissait ; mais l'air était pur, et la mer était calme.

C'était une magnifique soirée de printemps, chose rare au mois de mars sur les côtes de la France.

Mais le merveilleux panorama que la vue embrassait du haut de la terrasse laissait le juge de paix indifférent.

Il s'absorbait tout entier dans le douloureux souvenir de la catastrophe qui s'était accomplie là, sous ses yeux. Il revoyait, par la pensée, l'ancien corsaire assis à côté de lui, ses traits accentués, ses gestes brusques, son regard clair et franc. Il entendait sa voix sonore et un peu rude. Il se rappelait jusqu'aux moindres paroles

de cette singulière conversation si lamentablement interrompue.

Peu à peu son esprit se reporta sur ce voyage de Mathurin Callec, sur ce retour du *Goëland* si impatiemment attendu, que son apparition avait eu pour conséquence un horrible événement.

Puis il en vint à songer aux bruits qui avaient couru si longtemps sur les expéditions nocturnes du vieux matelot et sur les tonnes d'or de son maître.

— Fadaises ! billevesées que tout cela ! murmura-t-il ; Mériadec n'était pas avare. Pourquoi aurait-il ainsi thésaurisé ? On prétend que ses terres ne représentent pas l'argent qu'il possédait quand il a cessé la course. Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'il a mené joyeuse vie pendant son voyage à Paris, en 1815. Il était, pardieu ! bien homme à dépenser quelques centaines de mille francs en peu de mois. Mon père m'a souvent conté que dans ce temps-là l'or lui glissait des doigts. Depuis, il a fait énormément d'aumônes en cachette. Non, décidément, il ne devait lui rester que ses biens au soleil.

Peut-être M. Hingant était-il moins convaincu de l'exactitude de cette dernière assertion qu'il ne

se l'avouait à lui-même, car un instant après il reprit :

— Il faudra pourtant que je questionne Dos-de-Marsouin sur ses caravanes nocturnes. J'aurai de la peine à en tirer quelque chose, car il est aussi peu bavard que le Grimaud des *Trois Mousquetaires*, mais j'essaierai toujours.

Et le bon Jean-Marie, qui aimait beaucoup les romans d'Alexandre Dumas, ajouta encore :

— Ce qui me plaît, c'est que ces chers neveux et cette chère nièce ne croient point à ces sottes histoires, puisqu'ils ne m'en ont point parlé. Cela fait honneur à leur jugement.

Sur cette conclusion un peu hasardée, le juge se leva.

La nuit venait, et il voulait, avant de regagner Cancale, parcourir encore une fois les trois étages du *Pignon-Maudit*.

Il revint dans la salle basse, où il trouva sur la table une lampe tout allumée.

C'était une délicate attention que François Dolley avait eue avant de partir.

Muni de ce luminaire, M. Hingant monta au premier et entra non sans émotion dans la chambre mortuaire.

La vue du lit où avait reposé le corps brisé de Mériadec lui fit mal, et il ne s'arrêta pas longtemps.

A l'étage supérieur, il y avait un grand cabinet où l'ancien corsaire se tenait assez souvent les jours de mauvais temps, et où il avait rassemblé ses lunettes marines, ses compas, ses sextants et autres ustensiles propres à son ancien métier.

Là, l'émotion gagnant de plus en plus le juge de paix, il sentit que les jambes lui manquaient, et il fut obligé de poser la lampe et de s'asseoir dans un fauteuil en bambou qui se trouva là tout à point.

Il était grand fumeur et, dans ces occasions-là, il ne manquait guère de recourir à son calmant favori, à sa vieille pipe, qui ne le quittait jamais.

Il la tira de sa poche et la bourra ; mais il ne trouva point son briquet, et il se rappela qu'il l'avait oublié chez lui.

Alors il chercha des yeux un morceau de papier pour l'allumer à la lampe.

Il n'en vit point sur la table, ni sur les meubles, car le vieux loup de mer n'écrivait guère ; mais il en aperçut dans les cendres du foyer un fragment froissé et jauni par le temps.

Il le ramassa et l'approchait déjà de la flamme, quand il crut voir deux ou trois lignes tracées sur ce chiffon et reconnaître l'écriture de Léridan.

Il regarda alors avec plus d'attention et pensa tomber de son haut.

Il venait de lire les mots sacramentels par lesquels commencent la plupart des testaments :

« Je donne et lègue... »

M. Hingant crut tout d'abord avoir mal vu. Quelle apparence, en effet, que le défunt eût écrit sur ce misérable bout de papier ses dernières volontés ? Tout au plus pouvait-il y avoir tracé quelque projet informe, abandonné presque aussitôt que conçu. Rien de plus aisé, du reste, que de s'en assurer, puisqu'il suffisait de déplier la feuille froissée et de lire jusqu'au bout.

Le juge de paix sentait vivement la nécessité de s'éclairer sur ce point, et pourtant, lorsqu'il voulut dérouler ce chiffon, il s'aperçut que sa main tremblait et que ses yeux se voilaient.

C'est qu'il comprenait à merveille toute la gravité de cette découverte due à un singulier hasard. Des plis de ce chiffon maculé, froissé, à demi-

détruit par le temps, pouvait sortir la ruine de ses chers protégés, de ces généreux héritiers qui venaient de débiter dans leur existence de nouveaux riches en faisant un si noble emploi de leur fortune, en assurant le bien-être du vieux serviteur de leur oncle.

Il avait aussi comme un pressentiment de la grave responsabilité qui allait peser sur lui, et il fut tenté un instant de s'en débarrasser en rejetant dans les cendres où il l'avait trouvée la malencontreuse paperasse. Le sentiment du devoir l'emporta.

Il ouvrit le feuillet avec précaution, l'approcha de la lumière de la lampe et lut :

« J'è donne et lègue la totalité de mes biens meubles et immeubles à mademoiselle Marie-Bréhal.

« Paris, le dix-neuf juillet mil huit cent quinze. »

Venait ensuite la signature, tracée, comme les lignes qui précédaient, d'une main ferme et d'une grosse écriture ronde et nette :

MÉRIADEC LÉRIDAN,

*Commandant le brick-corsaire le Goëland, en désarmement
à Saint-Malo.*

Il n'y avait plus à douter. C'était un testament, signé, daté, entièrement écrit de la main du testateur, aussi valable par conséquent que s'il eût été rédigé et déposé dans l'étude d'un notaire. La date du mois et de l'année y figurait même en toutes lettres, comme si le vieux loup de mer eût attaché à cette formalité une importance particulière.

M. Hingant, stupéfait, bouleversé, atterré, laissa tomber sur la table la terrible pièce qui condamnait à la misère à perpétuité l'intéressante famille du corsaire.

Quand il reprit un peu possession de lui-même, son premier mouvement fut un mouvement de dépit contre la sotte idée qu'il avait eue de ramasser ce papier tordu en forme de tire-bouchon et surtout de l'examiner.

En pensant que rien ne l'obligeait à venir ce soir-là se promener et s'enfermer au *Pignon-Maudit*, il maudissait son imprudence, et il se serait volontiers adressé à lui-même la phrase célèbre de Géronte à Scapin : *Qu'allait-il faire dans cette galère ?* Mais il passa bien vite à des réflexions plus sérieuses.

Les regrets et les récriminations personnelles

ne pouvaient rien changer à la situation, et quelque insolite que fût la façon dont il se produisait, le testament était là avec les impitoyables conséquences que la loi allait en tirer.

C'était à lui, Hingant, qu'allait échoir la pénible mission de précipiter tous ces pauvres gens du haut de leur prospérité récente, de les rejeter dans la vie misérable à laquelle les réduisait pour toujours l'inexplicable caprice d'un oncle millionnaire.

Le bon Jean-Marie se représentait la scène qui l'attendait. Il voyait les figures blémisantes, les lèvres contractées, les yeux pleins de larmes ; il entendait les sanglots, les imprécations, les reproches et cette phrase accusatrice murmurée par quatre déshérités : « Sans vous, nous serions riches ; sans vous, l'abominable injustice qui nous dépouille n'aurait pu s'accomplir. »

Il s'accouda sur la table, la tête dans ses deux mains, et dit tout bas :

— Non, je n'aurai jamais le courage de leur apprendre cette affreuse nouvelle !

Il resta longtemps ainsi absorbé dans ses réflexions, cherchant une solution, n'en trouvant

aucune, et se perdant de plus en plus dans des raisonnements sans issue.

La clarté de la lampe tombait en plein sur le funeste écrit étalé devant lui, et les lignes se détachant plus nettement lui faisaient l'effet d'un arrêt de mort qu'une terrible nécessité l'obligeait à lire aux condamnés.

Tout à coup, il lui vint une idée.

Cet arrêt, celui qui l'avait rendu, n'avait-il pas eu l'intention de le mettre à néant en jetant ainsi au rebut le papier où il l'avait tracé ?

M. Hingant se redressa et se mit à regarder la cheminée au fond de laquelle un déplorable hasard le lui avait fait découvrir.

Il se rappela que Léridan l'avait reçu récemment dans ce cabinet, et que ce soir-là il y avait fait allumer du feu.

Puisque le testament se trouvait intact dans le foyer, c'est qu'il y avait été jeté depuis fort peu de jours.

— Mériadec se sera souvenu qu'il avait écrit autrefois cette absurde disposition de son bien, s'écria Jean-Marie ; pris d'un remords, il aura été chercher le maudit papier au fond du tiroir où il

moisissait depuis plus de trente ans, et il l'aura lancé là, comptant bien qu'il brûlerait au premier fagot que Dos-de-Marsouin ferait flamber. Donc il avait changé d'idée ; donc il ne songeait plus à priver ses neveux d'un héritage qui leur appartenait ; donc ce griffonnage est sans valeur, et je puis...

Ici l'excellent homme s'arrêta court au plus fort des illusions qui l'emportaient.

Il venait de se rappeler sa dernière conversation avec le corsaire.

— Et pourtant, murmura-t-il d'un air déconfit, je dois avouer qu'il avait contre sa famille des préjugés que je n'ai jamais pu détruire... de l'antipathie même... Il l'exprimait encore en termes amers... violents, dans cette fatale soirée du 13 mars, quelques instants avant que...

Ému de ce douloureux souvenir, M. Hingant se tut et retomba dans ses premières incertitudes. Mais bientôt il se frappa le front, comme si un trait de lumière eût illuminé tout à coup son esprit tendu vers une pensée unique.

— Je me souviens, dit-il joyeusement, qu'avant de se plaindre de ses neveux, il m'avait demandé si je croyais qu'un homme eût le droit de dis-

poser de sa fortune... Il n'était donc pas encore décidé à les déshériter, puisqu'il me consultait.

La figure de l'excellent homme s'éclaircit. Il prit le testament, auquel il n'avait pas eu le courage de toucher depuis qu'il l'avait laissé tomber sur la table, et il se mit à le relire avec attention.

— Marie Bréhal, disait-il entre ses dents. Je ne connais personne de ce nom-là dans le pays... Qu'est-ce que cette légataire universelle dont le testateur n'indique même pas le domicile?... Un être imaginaire, peut-être... Mériadec aura voulu se graver dans la cervelle une formule valable pour tester, et il aura écrit le premier nom venu. Hum ! c'est bien invraisemblable, reprit-il après une courte pause ; mais voyons donc... L'écrit est daté de 1815 et de Paris... de Paris où, précisément à cette époque, il fit un séjour assez long, sans qu'on ait jamais su pourquoi... Parbleu ! j'y suis : cette demoiselle... car il y a mademoiselle... était une créature dont mon pauvre ami se sera amouraché... Il avait alors le cœur chaud et naïf... La donzelle n'aura pas eu de peine à lui tourner la tête, et dans un bel accès d'entraînement passionné, il aura voulu tout lui donner...

puis il se sera ravisé, et il sera revenu à Cancale... Il a, par malheur, négligé de brûler ce sot écrit... Mais je serais bien fou de prendre au sérieux une pareille lubie, et je vais en détruire la trace, quand ce ne serait que par respect pour la mémoire de Mériadec.

Sur cette conclusion, M. Hingant froissa l'écrit ; mais il se borna à ce geste, et, au lieu de déchirer le papier, il se leva et se mit à se promener par la chambre en reprenant son monologue.

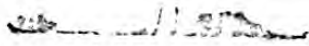
— Si je me trompais cependant, disait-il en se parlant à lui-même ; si cette Marie n'était pas ce que je crois !... Mais alors elle aurait donné signe d'existence... Mériadec m'en aurait parlé... Et puis, vit-elle seulement?... Depuis trente-trois ans, elle a eu le temps de disparaître de ce monde, et alors le testament est *caduc*... Ses héritiers, si elle en a, n'auraient aucun droit, puisque, aux termes de la loi, on ne peut transmettre que ce qu'on a possédé de son vivant... D'ailleurs, en admettant qu'elle existe, comment faire pour la découvrir?... Est-elle à Paris ? Est-elle même en France ?... Les recherches seraient difficiles, presque impossibles, probablement infructueuses, fort longues dans tous les cas, et alors quelle

situation pour mes pauvres amis !... la succession de leur oncle retirée de leurs mains pour être administrée par un curateur, jusqu'à ce qu'on ait retrouvé cette femme !... Ils retomberaient dans la misère, sans compter qu'il deviendraient la fable de tout le pays... Allons ! allons ! décidément, mes scrupules sont ridicules, et je suis sûr d'agir en honnête homme en brûlant ce vilain morceau de papier.

Et revenant brusquement auprès de la table, comme s'il eût voulu s'enlever le temps de la réflexion, il allongea la main pour mettre en contact avec la flamme de la lampe l'écrit déjà roulé en forme d'allumette.

Sa main retomba le long de son corps avant que l'écrit n'eût pris feu.

— J'agirais en honnête homme, peut-être, murmura-t-il avec découragement ; mais, à coup sûr, je n'agirais pas en magistrat, et je suis juge de paix... Comment ai-je pu l'oublier un instant ?... Ah ! si j'étais simplement l'ami de ce pauvre Léridan, je ne relèverais que de ma conscience, et je pourrais prendre sur moi de supprimer une pièce qu'il a certainement eu l'intention d'anéantir..... Quand on représente la justice, c'est bien différent... Brûler un testament ! diable ! diable ! ce



serait bien mal couronner ma carrière de trente ans, honorablement remplie, je m'en vante...

— Jean-Marie, mon garçon, ajouta-t-il en s'interpellant lui-même, tu es juge avant d'être homme, et tu ne peux pas te permettre d'éluder la loi, même quand la loi te paraît injuste.

Et peut-être pour se soustraire à une nouvelle tentation, il s'empressa de prendre son portefeuille, d'y placer la feuille fatale et de le remettre dans sa poche.

— Il était donc écrit que ces jeunes gens n'auraient qu'une bien courte joie ? soupira le brave M. Hingant. Mais comment leur apprendre cette désastreuse découverte ? Plutôt fuir à cent lieues d'ici que de la leur annoncer moi-même !

Le juge de paix en était à chercher dans sa tête sur qui il pourrait bien rejeter l'accomplissement de ce cruel devoir, quand un bruit violent le fit tressaillir.

Quelqu'un frappait rudement à la porte extérieure du *Pignon-Maudit*.

Le juge de paix n'attendait personne, et sa première idée fut qu'un des héritiers revenait sur ses pas pour lui faire quelque confidence en tête-à-tête.

D'ailleurs, il ne lui déplaisait pas d'être dé-

rangé de ses réflexions, et cet incident lui semblait arriver fort à propos pour faire diversion à de cruelles perplexités.

Il descendit donc en toute hâte, alla ouvrir la porte et se trouva, à son grand étonnement, en présence de Mathurin Callec.

— Comment! c'est toi! murmura-t-il en regardant le vieux matelot qui se tenait à trois pas du seuil sans faire mine de vouloir entrer.

Dos-de-Marsouin fit un signe de tête affirmatif, mais il ne desserra pas les dents.

— Qu'as-tu à me dire de si pressé, mon ami? reprit doucement M. Hingant.

Dos-de-Marsouin ne répondit pas davantage; mais il tira de la poche de sa veste une lettre contenue dans une large enveloppe carrée et la tendit au juge de paix.

Celui-ci la prit et n'eut besoin que d'y jeter un coup d'œil pour reconnaître le papier et le format administratifs, et il pensa qu'il s'agissait de quelque circulaire ministérielle, comme il en recevait souvent depuis un mois.

— Quoi! c'est pour m'apporter cela que tu es venu me chercher jusqu'ici? demanda-t-il en souriant.

— J'ai cru que ça pressait.

— Pourquoi?

— C'est un gendarme à cheval qui a remis le paquet à votre servante Brigitte, et la pauvre vieille n'est pas en état de faire une lieue et demie à pied ; alors, je m'en suis chargé.

— Oh ! il est probable que ce qu'il y a là-dedans ne valait pas la peine de te déranger ; mais je ne t'en remercie pas moins. Entre ! tu te reposeras un peu, et nous reviendrons ensemble à Cancale.

— Entrer !... non... plus jamais...

— Comment ! jamais !... qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que j'ai juré de ne plus passer la porte du *Pignon-Maudit*, tant que...

— Tant que... quoi ?

— Rien, monsieur Jean-Marie ; c'est une idée que j'ai comme ça.

— Ton idée n'a pas le sens commun, mon brave ami, et tu vas me faire le plaisir d'y renoncer dès ce soir. J'ai justement à te parler, et on est fort mal ici pour causer.

Le lieu était en effet peu favorable à la conversation, car le vent soufflait avec force, et M. Hingant, tenant à la main sa lampe, qui menaçait à chaque instant de s'éteindre, faisait assez sotte figure.

Mais Mathurin, au lieu de déférer à l'invitation de son protecteur, recula d'un pas en disant tout bas :

— Impossible, monsieur Jean-Marie. Nous causerons chez vous, si vous voulez, mais pas dans la maison de mon commandant.

— Mais, malheureux entêté que tu es, tu vas y demeurer, dans la maison de ton commandant, puisque je suis justement chargé de t'apprendre, de la part de ses excellents neveux, qu'ils te laissent la jouissance de l'habitation et du mobilier pendant six mois...

— A moi ?

— Oui, à toi, et, ce qui vaut encore mieux, ils te donnent le *Goëland* en toute propriété.

— Le *Goëland* !

— Oui, en souvenir de leur oncle que tu aimais tant. Vas-tu aussi faire des difficultés pour accepter ce cadeau-là ?

Mathurin ne dit mot ; mais sa figure exprima beaucoup mieux que tous les discours du monde la vive émotion qu'il éprouvait.

— Conviens que tu les avais mal jugés, ces chers enfants, reprit M. Hingant, qui crut avoir touché la corde sensible. Grâce à leur générosité, te voilà maintenant presque riche... Je n'ai pas

besoin de te dire que ma maison te sera toujours ouverte et ma bourse aussi... mais tu ne voudras pas faire de la peine à la famille de notre pauvre ami en refusant ses bienfaits...

— Merci, monsieur Jean-Marie, merci, dit Dos-de-Marsouin d'une voix étouffée; de vous j'accepterais tout; d'eux, rien.

— C'est mal, Mathurin, ce que tu dis là; c'est très-mal, et je ne te cacherai pas que, si tu t'obstines à rejeter sans motif les offres honorables de ces braves jeunes gens, tu m'affligeras tout autant que si tu dédaignais les miennes.

En parlant ainsi, le juge de paix dirigeait la lumière de la lampe sur le visage du matelot, et il y vit rouler deux grosses larmes.

— Allons! entre, mon ami, ou tu seras cause que j'attraperai un gros rhume, dit-il gaîment.

— Non, non, s'écria Dos-de-Marsouin, je ne peux pas... mais je ne veux pas non plus vous causer du chagrin... Dites-leur que j'accepte tout...

— A la bonne heure!

— Au vrai, je n'accepte que le *Goëland*, et encore c'est parce que, de son vivant, le commandant me l'avait donné; mais je n'ai pas besoin de logement à terre, puisque je coucherai à bord...

Laissez leur croire, si vous voulez, que je demeurerai dans leur maison... Je n'y entrerai jamais.

Et, sans attendre les nouvelles remontrances que M. Hingant n'aurait pas manqué de lui adresser, Mathurin Callec s'enfuit à toutes jambes.

— Il est fou ! archi-fou ! dit le juge de paix en refermant la porte ; la mort de son maître lui aura tourné la cervelle. Enfin, j'ai obtenu qu'il ne blessât point mes jeunes amis par un refus ; c'est là l'important.

Il revint dans la salle du rez-de-chaussée, se débarrassa de la lampe, s'assit et retomba dans les méditations que Dos-de-Marsouin avait interrompues.

— Mais c'est moi qui suis fou ! s'écria-t-il tout à coup ; je le presse de profiter des bontés que ces pauvres garçons ont pour lui, et j'oublie que j'ai là dans ma poche un testament qui les dépouille de leur héritage. Rien ici n'est à eux, et ils ne peuvent pas plus lui donner le *Goëland* que le logement gratuit... Jolie idée qui m'est venue de lui parler de cela !... Ce n'était pas assez d'avoir quatre malheureux déshérités à désoler demain... Maintenant, ma sottise va être cause que Mathurin aussi aura sa part de déception ! Maudit testament !... maudite pipe !... je

vous demande un peu quel besoin j'avais d'aller justement ramasser pour l'allumer ce chiffon de papier... Encore, si je ne l'avais pas lu... je l'aurais brûlé, et j'aurais l'esprit en repos...

Ce monologue n'était pas fait pour calmer M. Hingant.

Il se tut, jeta devant lui la lettre que Mathurin venait de lui remettre, s'accouda sur la table et se remit à réfléchir.

Il eut beau retourner encore le problème et l'examiner sous toutes ses faces ; il n'y trouva point de solution satisfaisante.

Sa qualité de magistrat le gênait par dessus tout, car, à force de rêver à cette étrange situation, il en était venu à se persuader que lui, simple particulier, il aurait pu, sans manquer à son devoir d'honnête homme, se renseigner sur la légataire universelle avant de produire le testament.

Il allait même jusqu'à croire qu'alors il lui serait permis, au cas où cette inconnue, si on la retrouvait, lui paraîtrait indigne de l'héritage du corsaire, qu'il lui serait permis, en toute conscience, de se substituer à la justice de Dieu en détruisant ce testament inique.

Au contraire, s'il venait à reconnaître que la

demoiselle Bréhal méritait vraiment les bontés de feu Léridan, et que cet étrange legs avait une cause avouable, rien ne l'empêcherait de produire l'écrit qui la faisait riche, sauf à l'exhorter à partager bénévolement avec les héritiers naturels.

Cette mission providentielle était bien faite pour tenter le bon, le juste, l'enthousiaste Jean-Marie, et il se sentait de force à la remplir.

Il n'avait qu'à garder le testament dans sa poche et à se mettre en quête de la légataire.

— Oui, dit-il lentement, ce serait une noble tâche que celle-là, et j'y consacrerai volontiers ma vie... J'ai de quoi vivre... mon vieil ami Mériadec est mort... ses neveux ne resteront point dans le pays... Rien ne m'y retient donc... rien que mes fonctions; mais c'est bien assez pour me clouer ici... surtout dans un pareil moment... au lendemain d'une révolution, quand je ne passe pas vingt-quatre heures sans recevoir des dépêches du nouveau ministre, du nouveau sous-préfet, du nouveau procureur général... Et la preuve, c'est qu'en voilà une, et que je suis obligé d'en prendre connaissance, quoique je ne me sente guère disposé à goûter en ce moment le style officiel. — Au fait, cela me distraira, ajouta-t-il avec résignation.

Et il fit sauter d'une main distraite le large cachet rouge qui scellait l'enveloppe.

Puis il se mit à lire ; mais à peine eut-il rapidement parcouru le contenu du pli ministériel, qu'il devint rouge comme une cerise et qu'il laissa tomber le papier.

— Destitué!... murmura-t-il. Ah! je ne m'attendais pas à ce coup... je ne pouvais pas m'y attendre... car, depuis que je suis magistrat, je n'ai jamais failli à mon devoir... et, depuis que je suis au monde, je crois n'avoir fait que du bien...

M. Hingant, quoiqu'il approchât de la soixantaine, n'avait encore rien perdu des illusions de la jeunesse, car il disait là ce qu'on pense à vingt ans.

— Eh bien, soit! s'écria-t-il en se redressant sous cette injustice, comme un bon cheval se cabre sous un coup d'éperon immérité ; on méconnaît mes services ; on me chasse comme si j'avais forfait à l'honneur ! Je ne réclamerai point, et je ne me plaindrai même pas, car maintenant je suis libre. — Libre ! reprit-il avec feu, libre de me consacrer tout entier à une œuvre qui suffira bien à remplir le temps qui me reste à vivre. Je m'appartiens maintenant ; je n'ai plus de compte

à rendre de mes actions qu'à moi-même, et je puis suivre les inspirations de mon cœur. Allons ! il ne sera pas dit que, faute d'un honnête homme qui veuille s'occuper de chercher la vérité, les intentions de Mériadec Léridan seront mécon-
nues... car il n'a pu avoir sérieusement l'intention de disposer de sa fortune au profit d'une étrangère... D'ailleurs, je le jure par l'amitié qui nous liait, si je reconnais qu'il voulait réellement tout donner à cette femme, j'exécuterai sa volonté, dussé-je abandonner mon propre bien à ses neveux pour les dédommager.

Et, sans plus s'attarder à des discours inutiles, le juge de paix destitué serra la lettre ministérielle à côté du testament de son ami, et sortit précipitamment de la maison.

— Trois semaines pour attendre mon successeur et arranger mes affaires, murmurait-il en arpentant la lande. Dans un mois, je puis être à Paris, et j'emmènerai Mathurin Callec. Qui sait si ce n'est pas lui qui me fera retrouver M^{lle} Marie Bréhal?

IV

Part à deux.

Les événements sont rares à Cancale, et la succession Léridan suffisait pour défrayer amplement les causeries des oisifs et des commères du pays.

On s'en occupa si bien, que la politique fut oubliée pour un temps, et que la destitution du juge de paix passa presque inaperçue.

L'excellent Jean-Marie s'était juré de ne se plaindre de rien, et il se tint parole. L'ingratitude de ses anciens justiciables ne lui arracha pas un seul mot amer, et il accueillit son successeur tout aussi cordialement que si cet étranger ne lui eût pas pris sa place.

Aux gens qui vinrent lui apporter des compliments de condoléances plus ou moins sincères, il dit simplement qu'il se faisait vieux, qu'il avait du bien et nul besoin de son traitement; qu'ainsi il ne regrettait rien et qu'il n'était même pas fâché de reprendre sa liberté pour s'en aller voyager un peu à Paris et ailleurs.

Personne ne crut à cette résignation surprenante, car, en province, chacun tient à ses fonctions presque autant qu'à son existence, et on y a vu mourir d'une révocation.

En revanche, tout le monde demeura persuadé que M. Hingant partait uniquement pour porter lui-même ses réclamations au ministre et tâcher de reconquérir son poste.

Jean-Marie laissa dire et fit sans bruit ses préparatifs de départ.

A la fin de mars, il avait déjà réglé ses affaires et tout disposé en vue d'une assez longue absence.

La vieille Brigitte, qui le servait fidèlement depuis trente ans, restait pour tenir la maison et recevoir les fermages.

L'argent ne manquait point au voyageur, car il ne dépensait point ses revenus, et il gardait toujours dans son secrétaire une somme assez ronde.

Rien ne l'empêchait donc de se mettre en route, rien.... si ce n'est que Mathurin Callec ne paraissait pas très-pressé de le suivre.

Le vieux matelot n'avait pas refusé la proposition d'accompagner à Paris l'ami de son maître; seulement, il avait demandé que M. Hingant lui laissât quelques jours pour conduire le *Goëland* à Granville, où il voulait le remettre en garde à

un sien camarade, le seul homme, disait-il, en qui il eût confiance.

Le juge de paix s'était prêté de bonne grâce à cette fantaisie, quoiqu'elle lui parût assez singulière. Il était trop content que Mathurin se fût décidé à accepter le cadeau des héritiers pour vouloir le contrarier.

Dos-de-Marsouin, enchanté, ne quittait presque plus son bateau, n'attendant qu'un bon vent pour traverser la baie et promettant de revenir sous trois jours.

Seulement, le bon vent ne soufflait pas.

Cependant, les neveux ne perdaient pas leur temps.

La grande affaire des partages avait été menée bon train ; on s'était entendu sur tous les points, même sur celui qui avait d'abord soulevé tant d'orages.

D'un commun accord, on laissa la maison du corsaire en dehors des lots, et, à défaut de Mathurin Callec, qui refusa de l'habiter, on y installa gratuitement un gendarme retraité et sa femme.

Ce brave couple était incapable d'abuser du trésor, s'il y en avait un, et fort en état de le protéger contre toute entreprise.

C'était une précaution que chacun des quatre

héritiers prenait à l'endroit des trois autres, une sorte d'assurance mutuelle entre co-intéressés un peu sujets à caution.

D'ailleurs, ils eurent la prudence de raconter que leur oncle n'avait rien enfoui nulle part, et François Dolley plaisanta même fort agréablement ceux qui croyaient encore ces contes à dormir debout.

Il n'y eut pas jusqu'à Mathilde qui ne sût tenir sa langue, bien que la discrétion ne fût pas son fort.

Il est vrai qu'elle n'avait pas grande foi dans l'existence d'un trésor quelconque, et de plus, elle avait, pour le moment, toute autre chose en tête.

Elle méditait de prendre son vol vers le Paris de ses rêves, quoique, depuis sa nouvelle fortune, elle eût déjà reçu trois demandes en mariage de ses anciens adorateurs du *Café-Militaire*. Du reste, elle s'était hâtée de retourner à Saint-Malo, afin d'y conférer sur les nouvelles modes avec les couturières du crû, en attendant mieux.

Charles y était rentré aussi et ne sortait pas de chez son tailleur, tant il était pressé de se faire confectionner une tenue complète d'élégant de haute volée.

Seuls, le maître d'école et Jacques Le Plan-

chais n'avaient pas bougé de chez eux et ne faisaient pas mine de vouloir quitter le pays.

Ils se voyaient fort peu, d'ailleurs, car Dolley passait son temps à régler ses comptes avec ses fermiers, tandis que le marin employait ses loisirs à se promener sur une jolie embarcation qu'il avait fait venir de Saint-Servan. Ils ne se rencontraient guère que sur le port ou au café, quand par hasard le grave instituteur daignait y entrer pour faire son cent de piquet.

Le Planchais, lui, était un vieil habitué, et il y arrivait régulièrement après son souper, pour n'en sortir qu'à dix heures.

Un certain soir pourtant, un soir que le cousin François n'avait point embelli la réunion de sa présence, Jacques déclara en bâillant qu'il se sentait fatigué d'avoir manié l'aviron toute la journée et qu'il allait se coucher, quoiqu'il n'en fût qu'à son troisième verre de rhum.

Les amis voulurent le retenir; mais il resta insensible à leurs prières et aux séductions d'une partie de billard avec le commis à pied des contributions. Il éteignit sa pipe, prit son caban et son chapeau ciré, paya sa dépense et sortit.

On se couche de bonne heure à La Houlle, et il ne rencontra sur le port qu'un douanier arpentant mélancoliquement le quai.

Le Planchais eut soin de l'éviter en rasant les maisons, et prit bientôt un sentier qui conduisait au haut de la falaise.

C'était une voie caillouteuse, abrupte et malaisée ; mais il n'y en avait pas d'autre, quand on voulait suivre à mer haute les sinuosités de la côte.

Or, la mer battait justement son plein depuis un quart d'heure.

Elle n'allait pas tarder à descendre ; mais, en attendant, la grève était impraticable, et Jacques, qui avait sans doute affaire du côté du *Groin*, choisissait le chemin le plus court.

Seulement, il fallait qu'il le connût à merveille pour s'y aventurer la nuit, car cette route, accessible tout au plus à des chèvres, côtoyait des précipices fort dangereux, et la lune, à son dernier quartier, n'étant pas encore levée, on voyait à peine où poser le pied.

Le hardi neveu ne mit pourtant pas plus d'une demi-heure pour grimper jusqu'au sommet d'un promontoire qui faisait saillie dans la mer en face des îles et du fort des Rimaïns, dont il n'était séparé que par un canal étroit.

Là, Jacques s'arrêta pour reprendre haleine et aussi pour regarder devant lui et au-dessous de lui.

En avant, à quelques centaines de mètres, au-

delà d'une anse profonde, la maison du *Pignon-Maudit* se détachait comme un gros bloc de pierre sur le ciel sombre.

Aucune lumière ne brillait aux fenêtres, car l'ancien gendarme et sa compagne avaient l'habitude de fermer l'œil en même temps que leurs poules.

Immédiatement sous les pieds de l'observateur nocturne, la mer miroitait par moments sous l'obscur clarté des étoiles.

On aurait dit une vaste plaque de plomb frangée d'argent.

Le Planchais s'occupait fort peu de ce merveilleux spectacle des nuages courant dans le ciel et des vagues déferlant sur les rochers.

Toute son attention était concentrée sur un seul point, un point noir, invisible pour tout autre que pour lui.

Ce point se balançait doucement sur l'eau, au bas et à l'extrémité du cap que couronnait l'habitation de feu Léridan.

— J'avais calculé juste, dit Le Planchais entre ses dents; le vieux requin a déjà déhalé le *Goëland* au large des cailloux de la pointe. Il est à bord, et il n'attend plus que la brise de terre et le flot descendant pour démarrer. Décidément, c'est pour ce soir, et je n'ai que le temps d'em-

barquer, si je ne veux pas le manquer cette fois-ci comme les autres.

Et, sans s'arrêter davantage à des réflexions inutiles, Jacques s'engagea résolument dans une espèce d'escalier taillé dans le roc de la falaise.

En moins de dix minutes, grâce à son adresse, il arriva au bas de cet effrayant escarpement.

Là se creusait une profonde anfractuosité, ou plutôt une fissure de la côte que la mer remplissait à chaque marée, merveilleusement propre, par conséquent, à abriter et même à cacher une embarcation d'un faible tonnage.

C'était là que, depuis plus d'une semaine, mons Le Planchais venait jeter le 'grappin tous les soirs, avec le fin bateau acheté à Saint-Servan.

Le mouillage était on ne peut mieux choisi pour surveiller les mouvements de Dos-de-Marsouin, qui avait conservé l'habitude de laisser le *Go  land*    l'ancre sous le *Pignon-Maudit*.

C'est à quoi le prudent héritier n'avait pas manqué une seule nuit; mais, soit que les calmes plats qui avaient suivi le coup de vent de l'équinoxe de mars l'eussent empêché de sortir, soit tout autre motif, Mathurin Callec n'avait pas encore jugé à propos de mettre en mer.

Heureusement pour Jacques, qui commençait

à s'impatienter, tout annonçait que cette nuit-là serait bonne.

Le vent avait fraîchi beaucoup dans l'après-midi, et il venait du sud.

Dos-de-Marsouin était allé le matin inspecter le grément et la coque de sa chère embarcation.

Il n'y avait plus une minute à perdre, et Le Planchais n'en perdit point.

Cependant, avant d'appareiller, il voulut observer encore une fois les manœuvres de son adversaire, et il monta sur le rocher qui protégeait la crique.

De là il voyait plus distinctement le bateau ennemi, parce qu'il se trouvait maintenant au même niveau, et il crut remarquer que le *Goëland* s'était déjà un peu éloigné de la côte.

— Mathurin est capable de s'en aller doucement avec le *jusant*, en s'aidant de ses avirons, jusqu'à ce qu'il ait pincé le vent, murmura Jacques assez inquiet. Voilà le moment de faire comme lui, pour ne pas lui laisser prendre trop d'avance.

En trois bonds, il franchit l'espèce de jetée naturelle qui protégeait la crique, sauta lestement sur l'avant de sa barque et se baissa pour lever le grappin.

Mais bientôt il se redressa comme s'il se fût senti piqué par un serpent.

Quelqu'un venait de lui frapper sur l'épaule, et une voix disait tout bas à son oreille :

— Bonne idée ! belle mer ! bonne brise ! Nous pincerons Dos-de-Marsouin cette nuit, c'est sûr !... Mais part à deux !

On prétend que la première inspiration est toujours la bonne.

Celle qui vint à Le Planchais faillit coûter cher à l'intrus.

L'impétueux Jacques saisit un croc en fer qui se trouva sous sa main et le leva pour assommer cet indiscret personnage.

Mais celui-ci sauta lestement de côté et présenta le canon d'un pistolet en disant :

— Méfie-toi, cousin ! Si tu me touches, je vais te brûler la cervelle, et alors, ce ne sera plus part à deux, ce sera part à un... et cet un-là, ce sera moi.

— François ! s'écria Le Planchais, qui venait de reconnaître la voix mielleuse du maître d'école ; j'aurais dû m'en douter...

— Je ne dis pas le contraire, cher ami, car si tu avais réfléchi tant soit peu, tu aurais bien pu deviner que je ne te laisserais pas suivre tout seul le *Goëland* et déterrer le trésor sans inviter ton plus proche parent à partager l'aubaine.

— Tu ne partageras rien du tout, car je suis

venu ici tout simplement pour lever mes lignes de fond et, dans une heure, je serai dans mon lit à La Houlle... Après ça, si tu veux me donner un coup de main, et si la pêche est bonne, tu auras ton lot de poisson.

— Jacques, mon garçon, dit Dolley en haussant les épaules, tu n'es qu'un sot, car tu perds un temps précieux à me débiter des mensonges auxquels un enfant ne se laisserait pas prendre. Dos-de-Marsouin, à cette heure, démarre de son mouillage ; tu le sais aussi bien et mieux que moi. Crois-tu que je ne t'aie pas vu tout à l'heure quand tu étais en vigie sur le haut de ce caillou, et quand tu es revenu ici pour appareiller plus vite ? Dans dix minutes le *Goëland* aura pris de l'air, et il courra la bordée du nord-est, pendant que nous serons encore ici à nous disputer.

— Que le tonnerre l'écrase, et toi aussi ! grommela Le Planchais, qui avait peine à contenir sa rage.

— Or, reprit tranquillement François, comme, selon toute apparence, ce voyage de Mathurin sera le dernier, attendu qu'il part pour Paris avec le père Hingant, si nous manquons ce soir l'occasion de pincer les écus de notre cher oncle, nous ne la retrouverons plus.

— C'est toi qui en seras cause, *failli chien*

que tu es, hurla Jacques sans chercher à dissimuler plus longtemps. Si tu ne m'avais pas joué ce tour-là, je serais déjà dehors ; maintenant, Dos-de-Marsouin a de l'avance, et le diable soufflerait dans ma voile que je ne le rattraperais pas.

— Il ne s'agit pas de le rattraper, cousin ; il s'agit de ne pas le perdre de vue, et même, si nous nous étions trop pressés, nous aurions gâté nos affaires, car le vieux a de bons yeux... Il nous aurait reconnus, et il se serait défié.

— Bon !... A présent, puisque tu en sais si long sur la manœuvre, qu'est-ce qu'il faut faire?... Apprends-moi un peu ça, monsieur le maître d'école !

— Il faut nous dépêcher de filer notre amarre ; ce sera plus vite fait que de lever le grappin, et puis *border* deux avirons et *nager* dur pour doubler l'île des Rimaux par le sud.

— Par le sud ! répéta ironiquement Le Planchais ; il se croit encore dans sa classe, ma parole d'honneur ; par le sud ! C'est donc pour aider le *Goëland* à gagner encore un mille ou deux sur nous ?

— Non, c'est pour qu'il nous prenne pour des Canalais sortant de la Houle, avec la marée de nuit. Si nous commencions à lui appuyer la chasse

dans le chenal, entre le fort et la côte, il saurait bien vite à qui il a affaire, et il s'amuserait à nous promener jusqu'à demain matin au large du Groin... et la partie serait à recommencer. Allons ! aide-moi, au lieu de bavarder, conclut François en prenant place pour ramer à tribord.

Subjugué par l'imperturbable aplomb de son cousin, peut-être aussi par les raisons nautiques qu'il venait de faire valoir, Le Planchais se mit en devoir de larguer l'amarre, non sans jurer entre ses dents d'une façon épouvantable.

Trois minutes après, il était assis à babord, et les deux héritiers tiraient sur les avirons avec un ensemble parfait.

— Tu vois que nous ne sommes pas encore trop en retard, dit Dolley au moment où le bateau dépassait les rochers qui protégeaient le mouillage.

En même temps, il désignait d'un mouvement de tête un point blanc qui ne pouvait être que le *Goëland* sous voiles.

— C'est bon ! c'est bon ! *Souque* toujours, magister ! grogna Le Planchais ; nous serons plus sûrs de ça tout à l'heure.

Il n'avait pas encore digéré les leçons que l'instituteur prétendait lui donner, car il ne lui reconnaissait aucune compétence comme marin, et son

amour-propre froissé lui faisait presque oublier un plus grave souci : celui du trésor dont il se voyait maintenant condamné à abandonner la moitié à un cousin détesté.

Cependant il ramait vigoureusement, et la barque eut bientôt doublé l'extrémité méridionale de l'îlot fortifié qui protège l'entrée du havre de Cancale.

— Maintenant, mon vieux Jacques, tu ne diras plus que mon calcul n'était pas juste, s'écria Dolley. Voilà le *Goëland* là-bas devant nous, avec deux nœuds d'avance au plus, juste ce qu'il faut pour le suivre à l'œil sans lui marcher sur les talons... d'autant que la lune commence à montrer ses cornes, et que le temps se lève... Trois chasse-marée de la Houlle par notre travers et deux autres plus loin, sous notre arrière... Il faudrait que Dos-de-Marsouin fût sorcier pour deviner que nous ne sortons pas pour pêcher à la drague comme les autres.

— Et après ? Commande, puisque tu t'es nommé capitaine ! Qu'est-ce qu'il nous reste à faire, monsieur l'amiral de l'école mutuelle ? demanda Jacques d'un air narquois.

— Il nous reste à rentrer les avirons et à hisser de la toile *en double*, car la brise commence à haler l'ouest, et il faut nous élever au vent pour

ne pas nous laisser *affaler* dans la baie. Tu tiendras la barre; moi je surveillerai la voilure, et ça ne m'empêchera pas d'avoir l'œil ouvert au *bossoir*.

Le Planchais obéit machinalement, car il subissait malgré lui l'ascendant du maître d'école; seulement, tout en aidant à la manœuvre, il disait entre ses dents :

— Pour sûr, c'est le diable qui lui a appris tout ça.

Il ne croyait pourtant guère au diable, car il se piquait d'être un esprit fort; mais la colère lui troublait un peu la tête, et d'ailleurs les habitués du *Café-Français* n'étaient pas là pour l'entendre.

Les ordres de Dolley furent exécutés de point en point, et l'embarcation commença à filer rapidement vers le nord-est.

— Sais-tu qu'il marche bien, ton bateau? dit le magister passé navigateur, et tu as eu une fameuse idée d'en faire l'acquisition. Croirais-tu que, moi aussi, j'étais allé le voir à Saint-Servan; mais quand j'ai su que tu le marchandais, j'ai compris tout de suite ce que tu voulais en faire, et je me suis dit : « Ce n'est vraiment pas la peine de contrarier ce cher cousin en lui coupant l'herbe sous le pied, car je suis sûr qu'il m'offrira une place à bord pour le petit voyage projeté. »

Le cher cousin laissa échapper une sorte de rugissement sourd et donna un faux coup de barre qui fit *arriver* un peu.

— Attention ! Jacques, attention ! lui cria François ; il s'agit de gouverner droit, si nous tenons à ne pas perdre nos avantages. Et, à propos, sais-tu que ça ne nuit pas d'être deux pour manier une embarcation comme celle-ci ? Sans moi, tu aurais pu te trouver embarrassé en route.

— Dos-de-Marsouin manœuvre le *Goëland* à lui tout seul. Je me serais bien passé de toi.

— Eh ! eh ! qui sait ? D'abord, Dos-de-Marsouin a ses raisons pour n'emmener personne, et puis, il a beau être vieux, c'est encore un matelot fini ; ensuite, ton bateau n'est pas le *Goëland*...

— Non... il vaut mieux.

— Par un gros temps peut-être, parce qu'il est plus solide ; mais aussi il doit virer moins facilement, et je gagerais qu'il tire au moins deux pieds d'eau de plus que la barque au père Léridan. Je la connais ; je l'ai vue échouée... C'est un vrai passe-partout... Le vieux l'avait fait construire exprès pour naviguer sur les bas-fonds et au milieu des cailloux.

— Tais-toi donc ; tu n'y entends rien, et tu ferais mieux de veiller devant.

— Sois tranquille ; je suis Mathurin de l'œil, comme si nous l'avions là, à trois encâblures. La preuve, c'est que je sais déjà où il va.

— Oui, comme je sais ce qui se brasse là-haut, dans la lune.

— Il est déjà bien au large du Groin, reprit imperturbablement le maître d'école. Avec le *suroît* qui fraîchit toujours, s'il voulait ranger la côte pour attraper le cap Fréhel, il serait déjà obligé de courir des bordées, et tu vois bien qu'il marche vent arrière, c'est-à-dire qu'il a le cap sur Chausey.

— Ou sur Jersey, ou sur l'Angleterre, ou sur l'étoile polaire...

— Pas de danger qu'il aille si loin. Feu notre oncle détestait trop les Anglais pour s'amuser à cacher son magot chez eux.

Le Planchais, à bout d'arguments, jugea à propos de se taire ; la conversation tomba, et la navigation se poursuivit sans incidents immédiats.

Le bateau des héritiers tenait fort bien la mer et conservait sa distance.

Le ciel s'était éclairci, et le *Goëland* devait, selon toute apparence, rester en vue toute la nuit.

De plus, le chasseur et le chassé, poussés par une brise carabinée, filaient d'une telle vitesse,

que le dénouement de ce drame à la course ne pouvait pas se faire attendre bien longtemps.

Tout allait donc à souhait ; seulement, plus on approchait du but, et plus l'irascible Le Planchais amassait de colère au fond de son cœur. Dolley, tout au contraire, ne se sentait pas d'aise d'avoir imaginé une si heureuse combinaison.

Après avoir songé d'abord à opérer séparément, il avait fini par reculer devant la difficulté de mener seul une embarcation.

Il ne possédait ni la vigueur musculaire de son cousin, ni son habitude de la manœuvre, quoiqu'il fût plus fort que lui sur les théories de toute espèce.

Il s'était donc rallié à l'idée de s'associer à Jacques, sans lui en demander la permission, et jusqu'à cette heure tout lui avait réussi à merveille.

Mais le moment décisif semblait approcher, car les innombrables îlots qui forment le petit archipel de Chausey commençaient à devenir très-visibles, et le *Goëland* ne changeait point sa route.

V

La chasse aux millions.

Certains points restaient à éclaircir entre les deux héritiers, et François pensa qu'il était temps de les aborder.

— Dis donc, Jacques, demanda-t-il d'un ton très-calme, comment allons-nous opérer, là-bas, à terre, quand nous serons sûrs de l'endroit où est le trésor ?

— Eh bien ! nous partagerons, c'est entendu, dit amèrement Le Planchais.

— C'est entendu, en effet ; mais il peut se présenter deux cas fort différents : ou Dos-de-Marsouin vient tout simplement voir si le magot est toujours à sa place, et alors nous n'avons qu'à le laisser se rembarquer et à enlever les écus quand il sera parti ; ou bien, au contraire, le bonhomme vient pour prendre son plein chargement d'or et filer avec le *Goëland* lesté comme un galion. Le diable sait où il irait débarquer ; c'est pourquoi, dans ce cas-là...

— Dans ce cas-là, nous le tuerons, interrompit Jacques.

— J'ai apporté ce qu'il faut pour cela, dit le doux François, sans que la moindre émotion perçât sur sa figure.

— En vérité! on voit bien que tu es un homme de précaution.

— Mon Dieu! oui; je me suis muni d'une paire de pistolets... à tout hasard.

— A tout hasard! répéta ironiquement Le Planchais. Ça veut dire sans doute que tu en aurais fait l'essai sur ma peau si, *par hasard*, je n'avais pas voulu te laisser venir avec moi.

— Comme tu prends mal les choses, cousin! Tu oublies que c'est toi qui as commencé par faire mine de m'assommer quand nous nous sommes rencontrés. Je me suis mis en garde, voilà tout. Mais il ne s'agit pas de nous disputer quand nous avons plus que jamais besoin de nous entendre. Convenons plutôt de ce que nous allons faire quand Dos-de-Marsouin aura pris terre.

— Oh! ça ne presse pas tant... J'ai dans l'idée qu'il va nous promener comme ça toute la nuit.

— Et moi, je suis sûr du contraire. Tiens! le vois-tu là-bas... devant... babord à nous?... Il est déjà par le travers de la *Grande-Ile*, et il ma-

nœuvre comme s'il voulait s'élever dans le nord-est, sans la perdre de vue. Gageons qu'il va aborder sur un des cailloux les moins fréquentés, sur le *Lézard*, sur la *Meule*, sur la *Foraine*, ou bien sur *Aneret*... Il y a là de fameux endroits pour enfouir une tonne d'or, sans avoir à craindre que personne vienne la dénicher.

— Possible, mais mettons que tu ne te trompes pas. Comment ferons-nous pour l'espionner sans qu'il s'en aperçoive? Le vieux est fin comme un renard, et, si nous le serrons de trop près, il se doutera que nous le suivons, et il poussera une bordée au large.

— Oui, mais je suis aussi fin que lui, et je te promets qu'il ne se méfiera pas, si nous gouvernons bien. Le tout est de deviner où il va, et ça, je m'en charge. Dès que nous serons sûrs de notre affaire, nous virerons de bord, et nous mettrons le cap sur Granville. Il ne s'occupera plus de nous, en supposant qu'il y ait déjà fait attention, et il s'en ira tranquillement à sa cachette. Nous lui laisserons tout le temps de mouiller le *Goëland*, de débarquer et de commencer à travailler, et puis nous reviendrons en douceur. En *rangeant* adroitement les cailloux, nous n'aurons pas trop de peine à nous cacher, et nous aurons soin d'accoster par l'autre bout l'île où il

sera descendu. Après, ça ira tout seul. Nous sautons à terre ; nous avançons à pas de loup, et, au moment où le père Mathurin s'y attendra le moins, nous venons mettre le nez dans ses petites affaires... qui sont un peu les nôtres. Au cas où les choses tourneraient mal, j'ai mes pistolets ; toi, tu prendras le croc que tu brandissais si bien sur ma tête avant de m'avoir reconnu...

— Pas besoin ; j'ai aussi sur moi ce qu'il faut, dit froidement Le Planchais.

— Ah !

Cette interjection fut toute la réponse du maître d'école ; mais son visage s'assombrit quelque peu. Peut-être aurait-il préféré que son associé n'eût pas été si prévoyant. Pour dissimuler ses impressions, il lui tourna le dos et, s'accoudant sur le devant du bateau, il se remit à observer la marche du *Goëland*.

L'archipel en miniature dans les eaux duquel manœuvraient alors les deux embarcations se compose de cinquante-deux îlots d'inégale grandeur, très-irrégulièrement dispersés sur une assez grande étendue.

C'est le commencement d'une chaîne de rochers, les uns visibles et formant les groupes de Chausey et des Minquiers, les autres cachés sous l'eau et infiniment dangereux.

Beaucoup émergent chaque jour à mer basse et disparaissent au retour du flot.

D'autres ne se montrent qu'aux grandes marées d'équinoxe.

Pour se diriger au milieu de ce labyrinthe de passes et d'écueils, il faut une connaissance parfaite de ces parages, fort redoutés des marins, et les grands navires les évitent avec soin.

Il s'ensuit qu'ils ne sont guère fréquentés par les pêcheurs bretons, normands ou jersiais, et les petits bateaux eux-mêmes n'y naviguent qu'avec précaution.

Tel chenal qu'une frégate cuirassée pourrait, à certaines heures, suivre en toute sûreté, n'est plus praticable pour un chasse-marée quand la profondeur a diminué avec le flot descendant.

Il en est un cependant qu'en tout temps une flotte de guerre pourrait sans péril traverser à pleines voiles.

C'est le chenal de *Beauchamp*, qui divise les îles Chausey en deux parties.

La moins importante, qui est la plus rapprochée de la côte de France, ne comprend que des rochers escarpés, à peine recouverts par places d'un maigre gazon et complètement inhabités.

On les nomme les *Huguenans*, et François Dolley, qui regardait de tous ses yeux et qui les

connaissait fort bien, les voyait grossir rapidement dans la demi-obscurité de la nuit.

Le *Goëland* faisait-il route pour les doubler et remonter au nord dans la direction des îles anglaises, ou bien voulait-il s'engager dans la passe de *Beauchamp*?

Du parti que Mathurin Callec allait prendre dépendait le succès de l'expédition entreprise par les deux cousins.

S'il dépassait les *Huguenans* sans virer, il n'y avait plus de raison pour qu'il ne filât point tout droit jusqu'en Angleterre, et un si lointain voyage n'entraîtrait pas dans les prévisions des associés. Au contraire, s'il entraît dans le chenal, c'est qu'il voulait pénétrer au cœur même de l'archipel, et alors il devenait très-probable que François Dolley avait deviné juste.

C'était le moment ou jamais de gouverner avec adresse, car une fausse manœuvre pouvait tout faire manquer.

Jusqu'alors toute l'habileté des chasseurs avait consisté à ne pas effaroucher le gibier en le poursuivant de trop près.

Maintenant, il s'agissait de le surprendre à la remise, sans se départir pour cela de la prudence la plus consommée.

Le maître d'école s'était chargé de la tâche la

plus difficile, en se plaçant en vigie ; mais les myopes y voient mieux la nuit que le jour, et, en dépit de ses lunettes, ses yeux perçaient les ténèbres, ni plus ni moins que ceux d'un chat.

Le Planchais, lui, n'était chargé que de tenir la barre, et il avait assez d'habitude de cet exercice pour s'en acquitter convenablement.

Après le court dialogue échangé entre les deux héritiers sous le vent de la *Grande-Ile*, le silence s'était fait dans le bateau.

Chacun comprenait que le dénouement n'allait pas se faire attendre, et chacun redoublait de vigilance et d'attention.

— Laisse un peu porter à tribord, dit bientôt le maître d'école. Voilà Dos-de-Marsouin par le travers de *Beauchamp*. Pour lui ôter l'idée de passer son chemin, de crainte d'être suivi, nous ferons bien de changer de route.

Jacques obéit sans répondre et même sans grogner, car il sentait à merveille la nécessité d'user de ruse.

On commença donc à courir une bordée pour s'éloigner de Chausey.

Mais il n'y avait pas dix minutes qu'on avait mis le cap au nord-est, que François s'écria avec une joie contenue :

— La barre au vent!... assez de bordée comme ça!... Mathurin ne s'occupe pas de nous, car il donne en plein dans *Beauchamp*.

Et il ajouta en se frottant les mains :

— A nous le million, mon vieux!

— Tu ne le tiens pas encore, dit Le Planchais entre ses dents.

Le maître d'école n'entendit pas. Il était bien trop occupé à suivre les mouvements de Dos-de-Marsouin, lequel, en effet, gouvernait sans aucune hésitation pour s'engager dans le chenal.

La question paraissait maintenant résolue, car ce chemin ne pouvait conduire le vieux matelot qu'à un des îlots pressentis par l'ingénieux magister.

Il ne s'agissait plus que de jouer serré.

La barque des héritiers eut tôt fait de reprendre la piste, et quand elle eut doublé la pointe qui lui masquait l'entrée de la passe, François eut l'indicible joie de revoir le *Goëland* courant sous toutes voiles.

— Serrons la côte, Jacques, dit-il vivement. L'ombre des rochers nous cachera.

— Bon! mais la mer a joliment baissé depuis que nous sommes partis... Gare à toucher!

— Bah! nous n'avons pas le choix. Si nous

prenions le milieu du chenal, Mathurin nous verrait.

— Il ne pense pas à nous. Sans cela, il ne serait pas entré.

— C'est égal. Trop de prudence ne nuit jamais. Serre toujours, mon vieux. Si je vois des brisants, je t'avertirai à temps.

Cette fois encore, Le Planchais céda.

Le *Goëland* cependant filait toujours, et bientôt Dolley s'aperçut qu'il se rapprochait aussi de la terre.

— Ça s'avance ! ça s'avance ! murmurait-il joyeusement. Tu es pincé, père Mathurin ! Je te vois venir ! En sortant de *Beauchamp*, tu vas mettre le cap à babord, et je connais là-bas, au bout, un petit coin où nous serons au mieux pour mettre en travers et regarder où tu vas descendre.

Et il se mit à crier à son associé :

— Même route, cousin, même route ! Il faut que nous rasions à la toucher la pointe que Mathurin va doubler tout à l'heure. Arrange-toi pour gouverner aussi droit que le postillon de la diligence de Rennes, quand il passe sous la porte du *Sillon* pour entrer à Saint-Malo.

Le maître d'école jubilait ; c'est pourquoi il devenait facétieux.

— Et moi je dis que nous allons accrocher, si nous manœuvrons comme ça, grommela Jacques.

— Accrocher ! allons donc !... Regarde plutôt.... le *Goëland* vient d'y passer comme une lettre à la poste.

— Le *Goëland* tire deux pieds d'eau de moins que nous... c'est toi qui l'as dit tout à l'heure.

— Bah ! nous en aurons encore trois sous notre quille.

— Tu n'en sais rien... la marée s'en va grand train... et je connais le chenal mieux que toi...

— Mais, sacrebleu ! cria Dolley, tu ne comprends donc pas que si tu laisses porter à tribord, tu vas nous faire perdre au moins cinq minutes, et qu'il n'en faut pas davantage pour que Mathurin ait le temps de nous échapper. Au plus près ! Jacques, au plus près !

Pour que l'instituteur lâchât un juron, il fallait qu'il fût bien surexcité, car il était d'un naturel paisible, et il aimait à s'exprimer toujours en termes choisis.

— C'est bon ! dit Le Planchais entre ses dents. Rapelle-toi seulement que, si nous nous échouons, c'est toi qui l'auras voulu.

La manœuvre prescrite par le capitaine improvisé s'exécuta comme il l'avait commandée, et tout alla d'abord à merveille.

Le bateau rasa de près la pointe de l'île et la rasa sans accident.

Le maître d'école eut même l'indicible satisfaction de revoir le *Goëland* naviguant toujours dans la direction qu'il avait si bien prévue.

Les intentions de Dos-de-Marsouin n'étaient plus douteuses.

Il se proposait évidemment d'accoster un des rochers que François avait désignés, un de ceux qui forment la partie nord-ouest de l'archipel.

— Nous... le... tenons... ! nous... le... tenons ! chantonna mons Dolley, qui avait vu jouer *Robert-le-Diable* au grand théâtre de Rennes.

Et il ajouta sur un ton plus sérieux :

— Seulement, c'est le moment d'ouvrir l'œil.

Par malheur, il ne l'ouvrit pas assez vite, car il parlait encore quand une violente secousse ébranla le bateau, qui s'arrêta court et se pencha sur le côté.

— Mille millions de tonnerres ! vociféra Le Planchais ; nous avons donné en plein sur un caillou.

— Non... non... c'est peut-être un fond de sable, balbutia François. Mets la barre dessous, et tachons de nous relever.

— Nous relever !... Notre avant est crevé comme une vieille marmite, et il y a déjà deux

pieds d'eau dans la soute... Ah ! gredin ! ah ! gueusard ! c'est toi qui nous as mis là !... Et quand je pense que j'ai été assez bête pour écouter une *baderne* de ton espèce...

— Pas de gros mots, Jacques... Pensons à sauver notre peau, murmura le maître d'école, qui avait subitement perdu toute son assurance.

— Eh ! tu la sauveras, ta peau, à moins que je n'y fasse un trou, comme j'en ai bonne envie... Tu ne vois donc pas, capon, que nous ne sommes pas à trois encâblures de terre, et que la mer baisse encore... Avant une heure d'ici, nous pourrions aborder l'île sans nous mouiller les pieds.

— C'est vrai ! je n'y pensais plus. Alors, rien n'est perdu.

— Non, rien, dit Jacques avec mépris, rien que le trésor.

— Pourquoi ?... il ne s'envolera pas cette nuit, et Dos-de-Marsouin y reviendra... C'est une affaire à recommencer... voilà tout !

Le Planchais, que les consolations de son associé ne faisaient qu'exaspérer, Le Planchais allait répondre par une nouvelle bordée d'injures, quand des sons lointains, mais distincts, arrivèrent aux oreilles des naufragés.

— Oh ! de la barque ! oh ! leur criait-on dans un porte-voix.

Un frisson les prit tous les deux.

Qui pouvait les héler ainsi dans ces solitudes ? L'idée ne leur vint point que cet appel pût venir de l'homme qu'ils poursuivaient, et ils se mirent à regarder autour d'eux avec des yeux effarés.

— C'est peut-être un Cancalais qui pêchait là-bas sous les *Huguenans* et qui nous aura vus nous échouer, murmura le maître d'école. Tant mieux ! ajouta-t-il en cherchant à se rassurer lui-même ; il nous aidera à nous remettre à flot.

— Oui, compte là-dessus, grommela Jacques en grimpant sur le bordage et en se cramponnant aux agrès.

Il commençait à perdre tout à fait la tête, et son cher cousin n'avait pas l'esprit beaucoup plus libre que lui.

C'était un curieux spectacle que ces deux coquins, oubliant l'or qu'ils convoitaient, oubliant même leur situation, assez critique sur ce bateau défoncé, pour chercher à découvrir d'où venait cette voix étrange.

Peu s'en fallait qu'ils ne crussent à quelque intervention surnaturelle.

Ils se demandaient par moments s'ils n'avaient pas rêvé.

Mais le rêve ne tarda pas à prendre un corps.

Une barque se montra courant droit sur eux, et François la reconnut le premier.

— C'est le *Goëland*, s'écria-t-il d'une voix étranglée ; Mathurin a viré de bord.

— Et il revient pour achever de nous couler, le vieux gueux ! Allons, François, *attrape* à sauter à son bord quand il nous accostera et à lui casser les reins... Nous perdons les écus, mais nous jetterons sa vieille carcasse à l'eau pour régaler les poissons. J'ai mon couteau... prends tes pistolets.

— L'amorce est mouillée, murmura piteusement Dolley.

— Ah ! décidément, cousin, tu n'es qu'un lâche, et quand j'aurai fini d'expédier Mathurin, je vais t'envoyer le retrouver, dit Le Planchais en grinçant des dents.

Le moment approchait de mettre ses menaces à exécution, car le *Goëland* arrivait à toute vitesse.

Si les héritiers avaient été un peu plus en état de réfléchir, ils auraient aisément compris que Dos-de-Marsouin ne pouvait pas avoir l'intention qu'ils lui prètaient de les couler en passant sur eux.

Son bateau n'était pas de taille à se prêter à ce coup de force, et, d'ailleurs, il se serait infaillible-

ment crevé aussi sur le rocher qui avait été si fatal à ses ennemis.

Le vieux matelot se garda bien de tenter l'aventure.

Il évita par un coup de barre donné à propos, et vint passer au large de la barque échouée, mais assez près pour que ceux qui la montaient ne perdissent pas une de ses paroles.

— Ohé ! les voleurs de succession, leur cria-t-il de toute la force de ses poumons.

— Il nous a reconnus, et il se moque de nous, dit tout bas Dolley.

— Tonnerre ! hurla Le Planchais, il va nous échapper. Ah ! s'il voulait venir seulement à longueur de gaffe !...

— Tu m'assassinerais, pas vrai, Jacques, comme tu as assassiné ton oncle, reprit la voix vengeresse.

— Tu mens, brigand !... Arrive donc, si tu as du cœur ! arrive donc, que je te *croche* !...

— Tiens ! tiens ! disait tout bas François ; voilà qui est bon à savoir.

— Mais tu ne tueras plus personne, continua Mathurin ; personne, entends-tu, Jacques ? pas même moi, car je pars pour... *pas revenir*.

— Il se sauve avec l'argent, le gueux !

— Non... il n'a pas eu le temps de l'enlever.

Le *Goëland* filait toujours, et les mots n'arrivaient plus aussi distinctement.

Les deux cousins entendirent pourtant cette phrase, qui les frappa comme un coup de foudre :

— Les oiseaux sont dénichés... pas la peine de les chercher, mes gars !

Et cet adieu railleur :

— Bonne chance, canailles !

Puis le silence se fit, et la voile du *Goëland* se perdit dans la nuit.

Le lendemain de cette scène nocturne, les deux cousins rentraient honteux et confus à Cancale.

Un bateau pêcheur les avait recueillis à l'aube sur l'îlot où ils avaient pris pied à marée basse, et les avait ramenés.

Ils n'eurent garde de se vanter de leur expédition, et ils racontèrent qu'étant sortis pour aller tendre des lignes sous Chausey, ils avaient eu la male chance de donner sur un caillou à fleur d'eau.

Personne n'en demanda davantage.

Mais, après cette aventure, ils perdirent tout espoir de remettre jamais la main sur le million de leur oncle, car ils étaient bien sûrs que Ma-

thurin n'avait pas menti et qu'on ne le verrait plus dans le pays.

Aussi tournèrent-ils leurs visées vers d'autres projets.

La fortune qui leur échappait, ils espéraient la retrouver à Paris.

François Dolley comptait y faire valoir ses capitaux quand il aurait vendu ses terres.

Jacques Le Planchais calculait qu'en temps de révolution les audacieux font vite leur chemin, et il avait bonne envie de se jeter *dans le mouvement*.

C'était un mot qu'il avait entendu dire au *Café-Français*, et dont il ne comprenait guère le vrai sens ; mais il l'entendait à sa façon, et il voulait aller voir à Paris si sa façon était la bonne.

Un mois après la mort de leur oncle, les quatre héritiers étaient partis chacun de leur côté pour la ville où ils comptaient réaliser leurs rêves.

M. Hingant les y avait devancés.

L'excellent homme ne put pas supporter le nouveau chagrin que lui causa la disparition du vieux serviteur de son ami Léridan.

Car Mathurin Callec ne revint pas.

L'ex-juge de paix eut beau écrire de tous les côtés pour s'informer du *Goëland* ; il n'en eut point de nouvelles, pas plus que de son propriétaire.

Et cependant, aucun naufrage n'avait été signalé sur la côte.

Blessé de ce qu'il regardait comme un acte d'ingratitude, le pauvre Jean-Marie s'efforça d'oublier Dos-de-Marsouin, et ne pensa plus qu'à quitter un pays où tous les liens qui le retenaient venaient de se briser à la fois.

Il s'en alla à Rennes, et il prit la diligence de Paris.

Il avait le cœur bien gros en y montant, et il se dit plus d'une fois pendant le voyage :

— Si du moins j'avais l'esprit en repos sur ce maudit testament !

VI

Où il est prouvé qu'on a quelquefois tort d'obliger
son semblable.

L'éclatant soleil de juin inondait de lumière les rues et les boulevards de ce Paris tant rêvé des héritiers du corsaire.

C'était une de ces splendides matinées d'été qui semblent inviter les promeneurs à venir respirer au grand air.

C'était l'heure aussi où les affaires courent par la ville, qui ressemble alors à une immense fourmilière.

Et pourtant les voies étaient désertes, les fenêtres closes, les maisons silencieuses.

On aurait dit une vieille cité espagnole qui fait sa sieste de midi.

Au lieu du gai fracas des légères voitures brûlant le pavé, au lieu du babillement de la foule, au lieu des cris modérés des industriels ambulants, on n'entendait que des bruits étranges et sinistres.

C'était un roulement de ferrailles, formant

comme une basse continue sur laquelle se détachaient par instants les sons clairs d'un tambour martelant la cadence monotone du rappel.

Parfois, un qui-vive sonore lancé par une sentinelle invisible.

Puis, plus rien qu'un silence : un silence lourd comme le calme qui précède l'orage.

Le vent du sud qui soulevait la poussière des rues abandonnées passait en semant des colères.

Il y avait dans l'air un souffle de bataille.

Les boulevards surtout avaient un aspect effrayant, avec leur large chaussée solitaire et leur bordure de boutiques fermées comme les portes d'une forteresse qui s'apprête à recevoir un assaut.

En avant de la porte Saint-Denis s'élevait une énorme barricade, faisant face à la Madeleine.

C'était comme l'ouvrage avancé d'un ensemble formidable de fortifications improvisées qui se dressaient déjà à chaque carrefour, coupant la ville en deux du nord au sud, par une longue ligne qui allait de la Villette au faubourg Saint-Jacques.

En deçà, Paris bourgeois, muet de stupeur, comptant ses forces et hésitant encore à s'en servir.

Au-delà, Paris insurgé, fiévreux, exalté, char-

geant ses armes, amoncelant ses pavés, secouant ses drapeaux rouges faits avec des châles de femmes, et se grisant de l'odeur de la poudre en mâchant des cartouches.

C'était le jeudi 22 juin 1848.

Devant cette muraille crénelée, le boulevard Bonne-Nouvelle s'étendait silencieux et désert.

Les maisons les plus rapprochées de la barricade semblaient inhabitées.

A peine, de temps à autre, voyait-on se lever timidement une persienne, une tête pâle se montrer et deux yeux inquiets, des yeux de mère peut-être, regarder au loin.

Puis tout disparaissait, et le soleil n'éclairait plus qu'une haute façade muette et inanimée comme l'escarpe d'un bastion.

Et pourtant, derrière ce mur protecteur, combien de cœurs battaient d'angoisse à la pensée que l'horrible lutte allait peut-être s'engager là, devant le paisible seuil, au pied de ces arbres dont les feuilles printanières ombrageaient encore la veille les jeux des petits enfants !

Peut-être aussi quelques-uns des toits qui dominaient la barricade abritaient-ils des défenseurs embusqués, car parfois brillaient furtivement à certaines lucarnes une baïonnette ou un canon de fusil.

C'était surtout du côté où s'avançaient comme un cap les vieilles constructions de la rue de la Lune qu'on aurait pu apercevoir ces lueurs suspectes.

Au contraire, dans les belles maisons neuves qui bordaient la contre-allée nord du boulevard, rien ne bougeait.

Évidemment, ceux qui les habitaient n'étaient point partisans de l'insurrection.

Les hommes avaient sans doute été rejoindre leur bataillon de la garde nationale, et les femmes n'avaient garde de s'aventurer aux fenêtres.

Au premier étage de la plus belle de ces bâtisses, dues au génie bourgeois de quelque architecte en vogue sous le dernier règne, au fond d'un vaste appartement assez richement meublé, une jeune fille vêtue de deuil pleurait et priait, agenouillée devant un christ.

Elle était grande, blonde et mince. Ses traits délicats et réguliers avaient une expression de douleur résignée qui se reflétait aussi dans ses grands yeux bleus tout inondés de larmes.

Sa taille fine et le contour un peu maigre de son buste disaient assez qu'elle n'avait pas vingt ans.

Elle priait avec ces élans de foi ardente et passionnée qu'inspire un péril prochain ou un amour profond.

Et cependant on devinait que sa pensée se reportait malgré elle sur les choses de la terre.

Par moments, ses lèvres cessaient de remuer, ses yeux se fermaient, et, tournant à demi sa tête charmante, elle écoutait avec une attention fiévreuse.

Une fois, elle crut sans doute entendre un de ces bruits précurseurs de la guerre qu'elle redoutait tant, car elle se leva brusquement, fit quelques pas dans la chambre, puis s'arrêta pâle et tremblante, et se remit à prêter l'oreille.

Elle était charmante ainsi, le corps penché en avant, les yeux baissés, le cou tendu, un cou blanc comme la neige, les mains ouvertes, des mains délicates et effilées comme celles de la duchesse de Ferrare, dans le tableau du Titien qui est au Louvre.

Un sculpteur grec n'aurait pas choisi un autre modèle pour une statue de l'inquiétude.

— Rien, murmura-t-elle en écartant les longues boucles blondes qui retombaient en désordre sur son front, rien encore... je m'étais trompée... j'avais cru...

Et le sang remonta à ses joues décolorées.

— Non, reprit la pauvre enfant, qui se cramponnait bien vite à la moindre espérance, non,

cette horrible bataille ne se livrera pas... Ils ne voudront pas s'entr'égorger sous les yeux de leurs femmes, de leurs enfants... de leurs fiancées. Hélas ! pensent-ils à elles seulement ? ajouta-t-elle en joignant les mains. Mon père, quand je l'ai supplié à genoux de ne pas se mêler de cette affreuse lutte, mon père m'a repoussée... il m'a parlé de devoir, de la société menacée... que sais-je, moi, de tout cela !... Ah ! je ne sais qu'une chose : c'est qu'il est parti et que Paul, lui aussi, va risquer sa vie...

Elle s'arrêta ; les sanglots l'étouffaient.

Ils l'empêchèrent aussi d'abord de percevoir des sons sourds et réguliers qui devenaient à chaque instant plus distincts.

Mais bientôt elle reprit son attitude attentive, et presque aussitôt elle poussa un cri :

— Le tambour ! c'est le tambour !... il se rapproche... ils viennent... ils avancent sur la barricade... et Paul m'a dit que c'était sa compagnie qui devait marcher la première...

Affolée de douleur, elle se précipita sur une porte qu'elle ouvrit, traversa en courant un grand salon et se jeta à une des fenêtres qui donnaient sur le boulevard.

Elle se pencha au dehors et embrassa toute la scène d'un seul regard.

A sa gauche, la barricade se levait menaçante, mais silencieuse.

On aurait dit qu'il n'y avait personne pour la défendre.

A droite, une troupe peu nombreuse s'avancait au pas ordinaire, précédée par un tambour battant une marche, comme s'il s'était agi de ramener tranquillement les hommes à la caserne.

A l'alignement assez irrégulier des rangs et à leur allure un peu flottante, on reconnaissait aisément des gardes nationaux.

Plus loin, s'avançaient deux compagnies de chasseurs à pied, envoyées en soutien pour le cas où l'affaire s'engagerait sur-le-champ.

Les fantassins étaient à peine à la hauteur du Gymnase, que déjà les miliciens arrivaient à cinquante pas tout au plus de la fenêtre où était placée la jeune fille.

— C'est lui!... c'est mon père! s'écria-t-elle éperdue.... il marche seul en avant...

En effet, un officier de la garde nationale, portant les épaulettes de capitaine, deux belles épaulettes d'argent toutes neuves qui brillaient au soleil, précédait bravement sa compagnie, la tête haute et le sabre à la main.

C'était pourtant un homme d'une cinquantaine

d'années, d'un embonpoint respectable et d'une apparence très-pacifique.

Peut-être n'avait-il pas conscience du danger, et s'imaginait-il que les insurgés ne tiendraient point.

Ce qui est sûr, c'est que ni lui, ni ses subordonnés n'avaient l'air d'avoir peur.

Sa fille n'était pas si rassurée, et cependant elle ne s'éloignait point de la fenêtre.

Ses yeux cherchaient maintenant à reconnaître quelqu'un dans les rangs beaucoup plus éloignés des chasseurs, et un nom s'échappait de ses lèvres :

— Paul !... il est là aussi... Je ne puis le voir... mais j'en suis sûre...

— Fermez les fenêtres ! crièrent quelques voix de gardes nationaux.

Machinalement, elle se rejeta en arrière pour obéir à un ordre qui venait des soldats de son père ; mais elle ne se retira pas si vite qu'elle n'eût le temps d'entrevoir au-dessous d'elle, à une fenêtre de l'entresol, un homme abrité derrière la persienne et tenant un fusil à la main.

Elle voulut revenir, appeler son père pour l'avertir du danger ; mais ses jambes se dérobaient sous elle, ses yeux se voilèrent, et elle s'affaissa sur le parquet du salon.

La volonté lui revint presque aussitôt.

Elle essaya de se relever et n'y put parvenir.

Alors elle se traîna sur les genoux, tendant les mains vers l'appui de la fenêtre.

Elle venait de la saisir, et elle tentait de se dresser tout à fait, quand le bruit sec d'un coup de fusil résonna au milieu du silence sinistre qui régnait depuis quelques secondes sur le boulevard.

La jeune fille se releva d'un bond, comme si elle eût été poussée par une secousse électrique, et se pencha au dehors.

A ce moment même éclata une effroyable décharge.

On eût dit que ce coup de fusil isolé était un signal, car de la barricade et des fenêtres des maisons qui faisaient l'angle de la rue de la Lune partirent tout à coup des salves bien nourries, suivies d'un feu roulant qui se prolongea plus d'une minute.

L'aigre sifflement des balles se mêlait aux cris des blessés, et la fumée de la poudre descendait en larges flocons blanchâtres, qui couvrirent bientôt cette scène sanglante.

Les malheureux gardes nationaux, surpris avant d'avoir pu se préparer à l'attaque, frappés par des ennemis invisibles, tourbillonnèrent un instant sous cette pluie meurtrière, et ceux qui n'étaient pas tombés foudroyés reculèrent en désordre.

La pauvre enfant ne fit qu'entrevoir le lamentable tableau du boulevard jonché de cadavres.

Elle chercha des yeux son père que tout à l'heure encore elle venait de voir debout, marchant fièrement à la tête de sa petite troupe.

Il avait disparu au milieu de l'indicible confusion qui avait suivi la fusillade.

— Ah ! murmura-t-elle en se renversant en arrière, il est mort ! Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée...

Et elle roula évanouie au pied de la fenêtre où elle avait eu la fatale idée de se montrer.

Ses cheveux blonds s'étaient déroulés dans sa chute et faisaient encore ressortir la pâleur mortelle qui s'était répandue sur son visage.

Ses mains crispées se serraient contre sa poitrine par un geste familier à ceux qu'étreint subitement une atroce souffrance.

On aurait juré qu'une balle égarée venait de la frapper au cœur.

Et pourtant, à son évanouissement succéda bientôt une sorte de torpeur lucide qui engourdisait son corps sans lui enlever la faculté de penser.

Elle percevait distinctement tous les bruits extérieurs.

Ce furent d'abord des cris confus, acclamations de triomphe et hurlements de douleur, puis

des voix lointaines jetant un commandement bref, puis un cliquetis d'armes froissées, puis les sons vibrants du clairon sonnant la charge.

La jeune fille comprit que les soldats arrivaient au pas de course sur la barricade, et l'image de l'officier qu'elle aimait traversa son cerveau halluciné par la terreur. Il lui sembla qu'elle le voyait tomber, lui aussi, tout sanglant sur les pavés rougis, et elle retrouva la force de pousser un cri d'angoisse.

Le cri se perdit dans le fracas d'une nouvelle décharge, à laquelle succéda le pétilllement des coups de fusil isolés.

Mais le feu cessa très-vite, et elle n'entendit plus qu'un grondement sourd qui allait s'affaiblissant peu à peu.

Elle devina que la troupe avait passé et que la position était enlevée.

Il y eut alors quelques instants de silence lugubre, bientôt troublé par le piétinement tumultueux d'une masse d'hommes accourant en désordre. Des exclamations de colère partaient de cette foule irritée, qui semblait s'arrêter et s'agiter immédiatement au-dessous de la fenêtre.

Les insurgés embusqués dans les maisons étaient-ils descendus dans la rue pour recom-

mencer le combat ? L'enfant se le demandait avec effroi, quand elle crut entendre monter précipitamment l'escalier.

La porte qui communiquait avec l'antichambre était ouverte, et, du salon où elle gisait, elle reconnut facilement le pas d'un homme.

— Mon père, peut-être ! s'écria-t-elle en se soulevant avec effort pour s'appuyer sur ses coudes.

Le pas se rapprochait. On montait les marches quatre à quatre.

— Oui... c'est lui... Il m'aura entrevue à la fenêtre, et il aura pensé à venir me rassurer... m'apprendre qu'il n'est pas blessé... que Paul...

Un violent coup de sonnette résonna dans l'appartement.

La joie rendit des forces à la jeune fille. Elle se remit sur pied, courut à la porte et l'ouvrit.

Elle étendait déjà les bras pour sauter au cou de son père ; mais à peine la clé eut-elle joué dans la serrure que le battant céda sous le poids d'un corps qui s'y appuyait extérieurement, la repoussa et faillit la renverser.

Avant qu'elle eût le temps de revenir de son émotion, un homme s'était jeté dans l'appartement et avait refermé la porte.

Cet homme, elle ne l'avait jamais vu. Il avait

la tête nue, les yeux hagards, la face livide, les vêtements en désordre, et il soufflait bruyamment, comme s'il eût fait une longue course ou échappé à un grand danger.

Il était là accoté au mur, cherchant à reprendre haleine pour parler, et ne parvenant qu'à émettre des sons rauques et inintelligibles.

Elle, bouleversée par la surprise et par la frayeur, le regardait fixement et se sentait de nouveau défaillir.

— Cachez-moi, articula enfin l'homme avec effort.

— Qui êtes-vous ? balbutia la jeune fille.

— Peu importe... on me poursuit... on veut me tuer...

— Vous tuer !...

— Oui... ils sont entrés dans la maison... ils ont commencé à fouiller l'entresol... Je n'ai eu que le temps de grimper jusqu'ici... ils vont venir...

— Qui donc, mon Dieu ?

— Il vont venir, vous dis-je... Ils vont entrer ici... Montrez-moi un cabinet... un placard... où je puisse m'enfermer... la cheminée, faute de mieux... j'y grimperai... mais faites vite...

— Pourquoi vous poursuit-on ?... Que s'est-il donc passé ?...

— Il s'est passé qu'on vient de se battre, mille tonnerres !... Vous avez bien dû entendre les coups de fusil... mais je n'ai pas le temps de vous donner des explications... Voulez-vous me cacher, oui ou non ?... et je vous préviens que si vous ne m'aidez pas, je resterai ici tout de même, et alors, tant pis pour vous s'il vous arrive malheur...

Tout en parlant, l'inconnu se remettait peu à peu de la terreur qui avait d'abord paralysé ses mouvements, et ses yeux devenaient menaçants.

C'était un homme de taille moyenne, mais d'apparence très-robuste. Ses traits durs semblaient taillés à coup de hache, et sa figure, encadrée par de gros favoris noirs, avait une expression peu rassurante. Cependant la jeune fille n'eut pas peur.

— Monsieur, dit-elle d'un ton ferme, vous pouvez me tuer ; mais, avant de faire ce que vous me demandez, je veux savoir de quel crime vous êtes accusé...

— Il s'agit bien de crime !... Vous ne voyez donc pas que Paris est en révolution, et que pour le quart d'heure la vie d'un homme ne compte pas plus que celle d'un poulet... les insurgés n'y regardent pas de près, allez !...

— Alors... vous n'étiez pas avec eux ?

— Non, sacrebleu ! puisque je suis de ce côté-ci de la barricade.

Elle hésita encore un instant.

Cet homme mentait peut-être, quoiqu'il eût plutôt l'air et le costume d'un bourgeois endimanché que d'un remueur de pavés.

Mais il se pouvait aussi que, mêlé malgré lui à la bagarre, il fût véritablement innocent du sang versé.

L'enfant ignorait ce qui se passait sur le boulevard depuis qu'elle s'était retirée de la fenêtre.

Elle ne savait même pas avec certitude auquel des deux partis était restée la victoire, et l'inconnu paraissait peu disposé à lui fournir des explications.

— Venez, monsieur, dit-elle en prenant tout à coup sa résolution.

Et elle se dirigea rapidement vers le salon.

L'homme ne se fit pas prier pour la suivre.

— Où allez-vous me mettre ? demanda-t-il brusquement.

— Je vais vous ouvrir la porte d'un escalier qui vous conduira dans une cour où vous trouverez une sortie sur la petite rue de l'Échiquier.

— C'est ce qu'il me faut... je suis bien sûr de ne pas les rencontrer de ce côté-là... mais dépêchons-

nous, car ils n'en ont pas pour longtemps à l'entresol, et ils seront bientôt sur nos talons...

Il parlait encore qu'un bruit de voix et de pas s'éleva sur le palier.

— Entendez-vous ? reprit le fugitif.

La jeune fille, au lieu de lui répondre, courut à la chambre où elle priait quand la bataille avait commencé.

A ce moment, la sonnette résonna de nouveau, et, en même temps, des coups de crosse ébranlèrent la porte de l'appartement.

— Ouvrez ! ouvrez, ou nous entrons de force ! crièrent des voix furieuses.

— Vite !... vite... la sortie, balbutiait l'homme en se pressant à côté de la jeune fille qui promenait déjà ses mains sur un des panneaux du lambris.

Elle tremblait tellement, qu'elle eut peine à trouver un bouton de cuivre caché dans un des plis de l'étoffe de Perse qui tapissait la chambre.

Enfin ses doigts le rencontrèrent ; mais elle eut beau le presser, la boiserie ne céda pas.

Un cri lui échappa :

— Le secret !... J'avais oublié qu'il y a un secret !

— Un secret ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Oui... mon père seul le connaît...

L'homme poussa un véritable rugissement, la repoussa d'un revers de main, et se jeta sur la porte secrète pour essayer de l'enfoncer.

Le bruit des coups de crosse redoublait, et il était évident que les assaillants allaient bientôt venir à bout de la faible clôture qui protégeait l'appartement.

— Perdu ! hurla l'inconnu en reconnaissant que ses efforts étaient inutiles ; perdu !... Pris comme un rat dans une souricière... Car ils vont me fusiller sur place...

On entendit le déchirement des planches qui commençaient à s'éventrer sous les chocs répétés qu'elles recevaient du dehors.

— C'est toi, malheureuse, qui es cause que je vais y passer... Si tu m'avais dit ça au lieu de bavarder, j'aurais peut-être pu encore me sauver par les toits...

Et il se retourna le poing levé.

La jeune fille comprit qu'elle était perdue, car, en ce moment même, la porte extérieure s'abattait avec un fracas épouvantable.

Elle se jeta sur un portrait de femme fixé au lambris — le portrait de sa mère — et y colla ses lèvres en joignant ses mains sur son front.

Il se passa alors une chose étrange, si étrange même que la jeune fille ne s'en rendit compte que très-imparfaitement.

Elle sentit tout à coup céder la cloison, puis elle vit l'homme bondir et disparaître, puis la porte, un instant entrebâillée, se referma brusquement sous une violente poussée extérieure.

Sans le savoir, l'enfant, en baisant le portrait de sa mère, avait pressé un ressort caché dans le cadre et fait jouer la serrure à secret ; l'inconnu s'était hâté de profiter pour s'enfuir de cette chance inespérée.

Il était temps.

A peine le panneau mobile fut-il remis en place, que les assaillants se ruèrent dans le salon, et, n'y trouvant personne, envahirent la chambre qui y faisait suite.

La protectrice improvisée du fugitif était restée debout, adossée au lambris, la tête renversée en arrière et les bras écartés, comme pour protéger encore celui qu'elle avait si généreusement sauvé.

Le vacarme et les cris la rappelèrent à elle-même, et elle se hâta de quitter une attitude qui pouvait la trahir.

Elle eut même le courage de faire quelques pas en avant.

Elle se heurta presque à une douzaine d'hommes armés qui portaient l'uniforme de la garde nationale.

Ils paraissaient exaspérés et avançaient la baïonnette en avant et la menace à la bouche.

Cependant, ceux qui marchaient les premiers s'arrêtèrent en se trouvant en face d'une femme jeune et belle.

Évidemment, ils ne s'attendaient pas à pareille rencontre, et tout d'abord l'étonnement modéra un peu leur colère.

Les baïonnettes se relevèrent, pour ainsi dire, toutes seules, et les vociférations cessèrent comme par enchantement.

— Que voulez-vous, messieurs? demanda la jeune fille d'une voix qui tremblait malgré elle.

— Nous voulons l'homme qui s'est réfugié ici, crièrent en chœur les plus éloignés en faisant sonner sur le parquet les crosses de leurs fusils.

Ceux des premiers rangs restèrent tout interdits.

Ils étaient sous le charme de cette incomparable beauté, de ces yeux étincelants et doux.

Ce fut bien autre chose encore quand elle parla.

— Il n'y a personne ici, messieurs, personne que moi, dit-elle doucement.

Il y eut un instant de silence et d'hésitation.

Mais bientôt un murmure s'éleva, qui éclata en clameurs hostiles.

— Allons donc!... ce n'est pas vrai... il doit être caché quelque part...

— Le portier vient de nous dire qu'il l'avait entendu sonner ici...

— Et il n'a pas pu s'envoler par la fenêtre...

— Cherchons-le !

On allait passer immédiatement des paroles à l'action, quand un sergent, qui paraissait commander les autres, contint d'un geste les plus impatients, et prit la parole avec assez de sang-froid.

— Madame, dit-il en s'inclinant à demi, nous regrettons d'être obligés d'entrer chez vous de force... mais vous savez qu'on se bat en ce moment... On vient de tirer sur nous et de nous tuer beaucoup de monde... Le misérable que nous poursuivons ne peut être que dans cette maison... nous l'avons cherché à l'entresol... et maintenant nous sommes sûrs qu'il est entré dans cet appartement... Croyez-moi, ne cherchez pas à nier... ce serait inutile, car nous sommes décidés à démolir la maison plutôt que de le laisser nous échapper.

— Mon Dieu !... qu'a-t-il donc fait?... et que lui voulez-vous ?...

— Nous voulons le fusiller ! crièrent dix voix furieuses.

— Et je vous jure, madame, qu'il l'a bien mérité, appuya le sergent.

— Le fusiller ! répéta la jeune fille, le tuer ici... sous mes yeux... non... non... jamais !

— C'est la guerre... la guerre civile... et si vous saviez...

— Je ne veux rien savoir, monsieur ; cet homme n'est point ici, je vous l'ai déjà dit ; mais, s'il y était, sachez bien que je me placerais entre sa poitrine et vos fusils, et que vos balles me frapperaient avant de l'atteindre.

Cette déclaration courageuse impressionna visiblement le sous-officier, qui avait l'air d'un homme bien élevé.

Elle agit sur ses soldats dans un sens tout opposé.

— Assez de bavardages comme ça !

— Laissez-la donc dire, et fouillons l'appartement.

— Vous ne voyez donc pas qu'elle est d'accord avec lui ?

Ces exclamations et beaucoup d'autres plus violentes encore couvrirent la voix du sergent, qui ne put que jeter à l'oreille de l'imprudente ce dernier avertissement :

— N'insistez pas, et laissez faire. Je ne suis plus maître de mes hommes.

Elle le remercia par un coup d'œil expressif de l'intérêt qu'il lui témoignait, et elle revint se placer devant la porte secrète, sans prononcer un seul mot.

Elle n'avait voulu que gagner du temps, et peu lui importaient maintenant les recherches.

Elle était certaine que le malheureux qu'on

poursuivait avait eu le temps de se mettre en sûreté, et elle bénissait l'idée qui lui était venue de presser de ses lèvres l'image de sa mère.

Les gardes nationaux n'attendirent point que leur chef les y autorisât pour se répandre dans l'appartement et le fouiller jusque dans les plus petits recoins.

Le sergent ne paraissait guère disposé à les aider dans leurs opérations, et cependant il se décida à les suivre, non sans se retourner plus d'une fois, pour voir si la pauvre enfant ne s'affaissait point sous les terribles émotions qu'elle devait éprouver.

Ce n'était point un homme d'apparence belliqueuse que ce sergent, et, en dépit de ses galons, son âge et sa physionomie placide disaient assez qu'il avait pris les armes beaucoup moins par vocation militaire que pour s'acquitter d'un devoir.

Il avait soixante ans pour le moins, les cheveux tout blancs et le menton soigneusement rasé, selon l'usage des gens voués aux professions paisibles.

Cet extérieur respectable et sympathique contribuait beaucoup à rassurer la jeune fille, et elle puisait une bonne partie de sa fermeté dans les regards encourageants du bonhomme.

Cette fermeté ne tint pas contre les pensées qui vinrent bientôt l'assaillir.

Depuis un quart d'heure elle vivait au milieu d'agitations si violentes, qu'elle avait perdu la faculté de réfléchir.

Elle ne voyait qu'un homme menacé de mort, et elle ne songeait qu'à protéger sa fuite.

Il lui semblait qu'elle offrait à Dieu le salut de ce malheureux en échange de la vie de son père.

Mais, dès que cette exaltation passagère fut calmée, l'épouvantable tableau qu'elle avait entrevu sur le boulevard se représenta à son esprit dans toute son horreur.

La fumée de la fusillade lui avait caché trop vite le champ de carnage pour qu'elle eût pu reconnaître ceux qui étaient tombés.

Qu'était-il advenu des deux existences auxquelles la sienne était attachée?

— Ils doivent le savoir, eux, murmura-t-elle en pensant aux gardes nationaux, fort occupés en ce moment à bouleverser les meubles, à ouvrir les armoires et à fouiller sous les lits avec leurs baïonnettes. Ils étaient là... ils ont tout vu... peut-être savent-ils le nom de mon père... et pourront-ils me dire...

Peu s'en fallut qu'elle ne courût au devant d'eux pour les interroger; mais, en ce moment même, la perquisition prenait fin dans les autres pièces, et les chercheurs revenaient

encore plus irrités, parce qu'ils n'avaient rien trouvé.

Le sergent s'efforçait de les apaiser et n'y réussissait guère.

— Il n'y a plus à visiter que ce cabinet.

— Parbleu ! c'est là qu'elle l'a caché.

— Allons ! la belle, ôtez-vous de là, et laissez-nous faire !

A ces clameurs, le sergent n'avait à opposer que sa voix un peu sourde, qui répétait une honnête prière :

— Messieurs ! messieurs ! modérez-vous, je vous en supplie... nous sommes en présence d'une femme.

On l'écouta si peu que la troupe se jeta tumultueusement dans ce dernier refuge, et se mit à frapper les murs à coups de crosse de fusil.

Tout à coup, un garde national mieux avisé que les autres poussa un cri de triomphe.

Il venait de s'apercevoir que la boiserie sonnait le creux.

— Nous y sommes, camarades. Je tiens la cachette.

Les autres accoururent et commencèrent à travailler avec tant d'ardeur, que la porte ne devait pas résister bien longtemps.

Instinctivement, la jeune fille s'était rapprochée du sergent, et le brave homme crut lire dans

ses yeux qu'elle redoutait surtout d'assister à la scène sanglante qui se préparait, car il ne doutait pas que le fugitif ne fût blotti derrière la cloison.

— Venez, madame, lui dit-il tout bas en cherchant à l'entraîner doucement. Si vous voulez me suivre, sortir de l'appartement, je vous promets de faire tout ce que je pourrai pour que la vie de ce malheureux soit épargnée... quoique, en vérité... il ne mérite guère votre pitié... Mais, au nom du ciel, venez vite !

Elle ne paraissait pas l'entendre, et on aurait dit qu'elle ne voyait plus ce qui se passait autour d'eux.

Le sergent s'imagina qu'elle se refusait à croire que cet homme fût coupable, et il crut faire merveille en essayant de la convaincre.

— Croyez-moi, mon enfant, reprit-il avec émotion, ne prenez pas sous votre protection un pareil misérable... S'il s'agissait d'un de ces pauvres égarés qui défendaient contre nous leur barricade, je serais le premier à le couvrir de mon corps, s'il le fallait... mais celui-là est un assassin...

— Un assassin ! qu'a-t-il donc fait ?

— Ce qu'il a fait ? Il s'est embusqué lâchement derrière une persienne, à l'entresol de cette maison, et, au moment où nous arrivions sans

défiance pour essayer de parlementer avec les insurgés, il a fait feu, et il a tué notre capitaine...

Un cri déchirant interrompit le bien intentionné sergent, et la jeune fille se laissa aller dans ses bras en murmurant :

— Malheureuse que je suis !..... J'ai sauvé l'homme qui a assassiné mon père.

Précisément, la porte de l'escalier dérobé venait de céder à des assauts répétés qu'elle n'était pas de force à supporter longtemps.

Quand ils ne virent devant eux que la première marche d'un degré tournant pratiqué dans l'épaisseur de la muraille, les gardes nationaux hésitèrent un instant avant de s'y engager.

Ils craignaient un piège, et, en apparence du moins, ils n'avaient pas tort, car il est assez rare de rencontrer dans une maison de Paris des dégagements ténébreux comme il en existait jadis au palais ducal, à Venise.

Cependant, l'ardeur de la chasse à l'homme l'emporta bientôt sur la prudence.

Le plus hardi se jeta dans la descente en spirale, et, n'y voyant personne, appela ses camarades, qui se ruèrent sur ses traces en criant :

— Il s'est sauvé par là.... nous le rattrapons bien... tirez dessus dès qu'il se montrera...

La jeune fille et le sergent se trouvèrent seuls ;

elle, défaillante, presque inanimée; lui, consterné de l'avoir bien involontairement plongée dans le désespoir.

— Mon Dieu ! murmurait-il, quelle fatale idée j'ai eue de dire cela !

Et, en même temps, il cherchait dans sa tête quelque moyen de réparer le mal causé par son indiscretion.

— Madame... mademoiselle... je puis m'être trompé... au milieu de cette affreuse bagarre, j'ai peut-être mal vu... j'étais si troublé...

Cet essai de rétractation n'eut aucun succès.

— C'est lui, vous dis-je, interrompit la malheureuse enfant que la guerre civile venait de faire orpheline ; c'est mon père... je l'ai vu marchant seul, en avant... j'ai vu le meurtrier en embuscade... il tenait son fusil à la main... et puis j'ai perdu la tête, et, quand j'ai essayé de regarder encore... il y avait des morts, des blessés, du sang... du sang partout...

— Calmez-vous, mademoiselle, je vous en conjure...

— Alors, cet homme est venu heurter ici... il m'a dit qu'on le poursuivait, qu'on allait le tuer si je ne le cachais pas... et je l'ai cru, et je l'ai aidé à fuir... et quelque chose ne m'a pas avertie que ce misérable..... Ah ! je suis donc maudite !

— Hélas! le châtement auquel il a échappé n'aurait pas rendu la vie à notre pauvre capitaine, soupira le sergent. Bon! ajouta-t-il entre ses dents, voilà que je recommence à lâcher des sottises!

— Ah! je le savais bien, que mon père était mort, s'écria la jeune fille; vous vouliez me rassurer, parce que vous avez pitié de moi... parce que vous êtes bon... mais ne craignez rien, monsieur... je sais souffrir...

Les larmes vinrent aux yeux du sergent, et il ne sut que balbutier, par forme de consolation :

— Il faut penser aux affections qui vous restent... à votre mère...

— Ma mère! reprit l'orpheline avec amertume; c'est son deuil que je porte.

Le brave homme s'aperçut une fois de plus qu'il avait parlé trop vite, et il se serait volontiers battu lui-même pour se punir de ses maladresses.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, dit-il timidement, pardonnez-moi d'avoir réveillé, sans le savoir, un souvenir bien triste... et dans un pareil moment... mais, du moins, je pourrai, si les personnes de votre famille habitent un autre quartier, les avertir... vous conduire chez elles...

— Maintenant, je suis seule au monde, répondit la jeune fille accablée.

— Quoi ! vous n'avez pas un parent... un allié... une amie d'enfance...

— Je n'ai que l'homme que j'aime et que je devais épouser, et, en ce moment même, il marche au feu... et, lui aussi, ils le tueront comme ils ont tué mon père...

— Non, non... Dieu le protégera... vous le reverrez bientôt.... car cette abominable lutte ne peut pas durer... S'il le faut, je me mettrai à sa recherche... Je vous le ramènerai... quand vous m'aurez donné les indications...

— Il s'appelle Paul Gilbert.... il est lieutenant au 9^e bataillon de chasseurs... mais...

— Je le retrouverai, mademoiselle, dussé-je affronter vingt fusillades comme celle que nous avons reçue tout à l'heure.

Un rayon de joie brilla dans les yeux de l'orpheline, puis elle baissa la tête, comme si elle se fût reproché d'avoir oublié un instant sa douleur.

— Je vous remercie, dit-elle avec effort, et je vous supplie maintenant de me conduire à la place où est tombé mon père..... je veux le revoir... l'embrasser.

— Y pensez-vous?... mais on se bat encore sur le boulevard. Vous n'entendez donc pas siffler les balles ?

— Oh ! ne craignez rien pour moi... j'aurai du

courage, et je suis forte, puisque je ne suis pas morte de douleur quand vous m'avez dit...

— Je ne doute pas de vous ; mais ce que vous me demandez est impossible. On a déjà enlevé ceux qui sont tombés pour les porter aux ambulances, car la troupe est restée maîtresse du terrain. Vous vous exposeriez inutilement.

— Qu'importe ? mais vous, monsieur, vous avez d'autres devoirs, et je me reproche de l'avoir oublié. Adieu ! Je me nomme Marthe Moulinier, et je n'oublierai jamais que vous vous êtes intéressé à mon malheur.

C'était un congé en forme que recevait là le sergent, et il ne tenait qu'à lui d'en profiter pour aller rejoindre ses hommes par l'escalier dérobé.

Mais, au lieu de s'empressez de prendre le même chemin, il se mit à regarder la jeune fille avec attendrissement.

— Écoutez-moi, mademoiselle, lui dit-il d'une voix émue, vous ne me connaissez pas, et je ne puis me flatter de vous inspirer grande confiance ; mais je vous jure que je suis un honnête homme...

— Je le crois, monsieur.

— Eh bien ! alors, vous m'écoutez.

— Parlez !

— Vous ne pouvez pas rester dans cette maison, après ce qui vient de se passer...

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est trop rapprochée du combat. D'un instant à l'autre peut-être les insurgés occuperont de nouveau la barricade et s'établiront ici pour en défendre les approches... mes hommes aussi peuvent revenir par les derrières... Alors une lutte sanglante s'engagerait sous vos yeux... vous ne devez pas y assister... il faut sortir d'ici... il faut venir avec moi...

— Sortir d'ici!... je vous ai demandé tout à l'heure de m'y aider, et vous m'avez conseillé de rester.

— Parce que vous me parliez de vous aventurer sur le boulevard et que ce serait courir à la mort; mais ce n'est pas là ce que je vous propose.

— Que me proposez-vous donc, alors ?

— De prendre mon bras et de me permettre de vous protéger jusqu'à ce que nous ayons pu gagner mon domicile... J'habite tout près d'ici, et ma maison, Dieu merci ! se trouve en dehors du théâtre de l'action... Vous y serez en sûreté, et...

Le sergent s'arrêta tout interdit. Il venait de s'apercevoir que la jeune fille rougissait et qu'elle le regardait avec une expression de fierté blessée.

— Oh ! mademoiselle, s'écria-t-il, comment pouvez-vous douter de l'intention qui me fait agir?... Mes cheveux blancs suffiraient pour que

personne ne s'y méprît... mais je ne vous ai pas encore dit qui je suis, et j'aurais dû commencer par là...

— Mon père connaissait tous les hommes de sa compagnie, et, dans ces derniers temps si troublés, il me parlait souvent de ceux sur lesquels il comptait, et cependant...

— Il n'a pas pu vous parler de moi, car je ne me suis enrôlé dans la garde nationale que depuis deux jours... mon âge me dispensait de tout service ; mais quand j'ai appris ce qui se passait, je me suis cru obligé de payer de ma personne... on m'a nommé sergent séance tenante ; je ne sais pas trop pourquoi, par exemple, car je n'ai jamais été militaire... il faut croire que les hommes de bonne volonté manquaient...

— Ainsi, monsieur, vous n'aviez jamais vu mon père avant de marcher aujourd'hui sous ses ordres ?

— Je vous demande pardon. Hier, je l'avais rencontré à la mairie... d'ailleurs, je savais son nom... je savais aussi qu'il avait la réputation d'être le plus honnête négociant du quartier.

— Enfin, monsieur, qui êtes-vous ? demanda M^{lle} Moulinier avec impatience.

— Je suis Jean-Marie Hingant, ancien magistrat, mademoiselle ; j'ai passé toute ma vie dans la province où je suis né, en Bretagne, et

je n'habite Paris que depuis deux mois à peine. J'y suis venu pour... pour suivre une affaire qui m'intéresse...

— Et vous y êtes venu... seul ?

— Mon Dieu, oui. Je n'ai jamais été marié, et j'ai eu le malheur de perdre récemment le seul ami qui me restât dans mon pays. Mais, ajouta-t-il vivement, si vous me donnez la joie d'accepter le modeste asile que je vous offre de bon cœur, j'entends que vous y soyez chez vous... Moi, je me caserai facilement ailleurs pour quelques jours, et vous serez servie par une brave femme qui est chargée de mon ménage.... à moins que vous n'aimiez mieux emmener...

— Nos domestiques nous ont quittés ce matin quand ils ont vu qu'on élevait une barricade à notre porte.

— Alors, vous acceptez, mademoiselle ? demanda avec empressement l'excellent Jean-Marie.

Marthe le regarda fixement avec ses grands yeux clairs et doux.

— J'accepte, dit-elle sans hésiter. Vous ne voudriez pas tromper une orpheline.

— Merci, mademoiselle, s'écria l'ancien juge de paix avec un accent qui partait du cœur. Vous n'aurez pas à vous repentir de vous être fiée à Jean-Marie Hingant. Mais dépêchons-nous

de partir, pendant que le chemin est encore libre. Où conduit cet escalier ?

— A la rue de l'Échiquier.

— C'est au mieux. Je demeure à deux pas, rue Bergère, et on ne se bat pas de ce côté-là.

La jeune fille avait pris sa résolution. Elle mit son chapeau à la hâte, s'enveloppa dans un châle et dit d'une voix ferme :

— Je suis prête.

M. Hingant saisit son fusil qu'il avait déposé dans un coin, et passa le premier pour se trouver en mesure de faire face à une mauvaise rencontre.

Il arriva sans encombre à la rue de l'Échiquier, et là il offrit son bras à sa protégée.

— Mon Dieu ! veillez sur Paul, murmurait-elle en prêtant l'oreille au bruit sinistre du canon qui commençait à gronder au loin.

VII

Conversation sur un banc.

Quelques jours après ces terribles scènes, par une belle matinée de juillet, M. Hingant traversait le jardin du Luxembourg en donnant le bras à sa jeune protégée.

Inutile de dire qu'il avait quitté le harnais militaire, et qu'il avait repris avec une vive satisfaction le costume et les allures d'un ancien magistrat.

Les vêtements noirs lui allaient du reste beaucoup mieux que l'uniforme, car son visage grave et placide semblait voué naturellement à la cravate blanche.

M^{lle} Moulinier n'avait pas quitté le deuil, et, en dépit du voile épais qui cachait à moitié ses traits, elle n'en était pas moins charmante.

Les rares promeneurs qu'elle croisait dans les allées se retournaient involontairement pour admirer sa merveilleuse beauté, et quelques-uns ne se gênaient pas pour exprimer tout haut leur admiration.

Marthe baissait les yeux et rougissait quand

elle recueillait au passage ces hommages spontanés ; mais le bon Jean-Marie souriait d'aise et se redressait avec la vanité naïve d'un père qui jouit des succès de sa fille.

C'est que, depuis la fatale semaine où de dramatiques événements les avaient rapprochés, l'ex-juge de paix et la jeune fille étaient déjà attachés l'un à l'autre par les liens d'une affection sérieuse.

Il leur avait suffi, pour en venir là, de se connaître, et la réserve un peu dédaigneuse de Marthe n'avait pas tenu longtemps contre les respectueuses attentions et les discrets témoignages d'amitié de M. Hingant.

Lui, de son côté, s'était laissé aller avec enthousiasme à la tendance naturelle de son cœur, toujours disposé à s'ouvrir aux malheureux.

Il avait d'ailleurs en ce moment des trésors de tendresse à dépenser, car il lui était presque impossible de vivre sans aimer quelqu'un, et la mort tragique de son cher Léridan l'avait réduit à renfermer en lui-même ses instincts affectueux.

Maintenant, c'était bien autre chose. Goûter à son âge cette joie suprême de la paternité qu'il ne connaissait point, faite d'avoir songé à se marier ; découvrir une à une toutes les délicatesses de l'âme et toutes les supériorités de l'esprit

chez cette enfant que Dieu lui envoyait à protéger, il y avait bien là de quoi lui rendre au centuple le bonheur qu'il avait perdu.

Il ne pensait plus qu'à servir les intérêts et à prévenir les moindres désirs de Marthe, qui en retour lui accordait une confiance absolue.

N'eût été le souci que donnait à Jean-Marie Hingant la responsabilité de l'héritage du corsaire et la recherche de la légataire inconnue, il aurait volontiers consacré le reste de sa vie à l'enfant qu'il regardait déjà comme la sienne.

La marier à l'homme quelle aimait, décider les jeunes époux à venir se fixer en Bretagne, le plus près possible de Cancale, et leur laisser un jour toute sa fortune, tel était le rêve que caressait le vieux magistrat.

Pour le moment, il s'occupait avec ardeur d'en réaliser au moins la première partie, et ce n'était pas une tâche très-facile.

Il avait retrouvé sans trop de peine, après la bataille de juin, le lieutenant Gilbert, qu'on avait transporté à l'hôpital militaire pour le guérir d'une blessure au bras reçue en conduisant bravement ses soldats à l'attaque du faubourg du Temple.

Mais M. Moulinier avait été tué roide devant la porte Saint-Denis et enterré la nuit suivante, comme beaucoup d'autres victimes de cette pre-

mière journée, et cela avec tant de précipitation que sa fille n'avait pas même eu la consolation d'embrasser son cadavre.

Hingant n'avait pu que faire régulariser l'acte de décès, et remplir quelques autres formalités indispensables pour sauvegarder les droits de Marthe.

Il la croyait appelée à recueillir une importante succession, puisqu'elle était fille unique et que le père avait été un gros négociant.

Seulement, les indications lui manquaient pour agir en connaissance de cause, car il ignorait en quoi consistait la fortune de feu Moulinier, et comment elle était placée.

Il n'avait pas encore osé interroger Marthe, qui était tout entière à sa douleur, et il attendait une occasion favorable pour lui demander les renseignements indispensables.

Cette occasion allait se présenter tout naturellement.

La jeune fille n'avait pas encore quitté le modeste logement de la rue Bergère à elle cédé par M. Hingant ; mais elle annonçait l'intention de rentrer le lendemain dans l'appartement de son père.

Jean-Marie comptait l'y conduire lui-même, veiller à ce qu'elle pût l'habiter sûrement et convenablement, malgré sa nouvelle situation

d'orpheline, puis la prier d'examiner les papiers laissés par M. Moulinier.

En attendant, il avait projeté pour la veille de cette installation de faire avec Marthe une visite ardemment désirée.

Sans la prévenir à l'avance, il s'était procuré une permission pour entrer au-Val-de-Grâce, dans la salle des officiers blessés, et il était venu proposer le matin à sa protégée d'aller surprendre son fiancé, qu'elle n'avait pas vu depuis le jour où il était parti pour combattre.

Marthe l'avait remercié d'un regard, et d'un serrement de main qui le touchèrent jusqu'au fond de l'âme, et ils s'étaient acheminés à pied vers l'hôpital.

C'était la première sortie de la pauvre recluse, et elle voulait respirer à l'aise l'air pur et chaud d'un jour d'été.

Paris portait encore les marques de la terrible bataille, mais il avait repris son animation bruyante.

Les boutiques montraient déjà leurs étalages à travers des devantures éventrées par le boulet.

Les enfants riaient aux fenêtres dont les balles avaient brisé les vitres.

Ce contraste entre la vie qui renaissait partout et la lutte de la veille n'était nulle part plus sensible qu'au Luxembourg.

Les grands arbres du jardin ombrageaient de leur épaisse feuillée les tranquilles habitués de cette promenade, si chère aux vieux savants et aux joyeux écoliers.

A peine voyait-on reluire au loin, dans les terrains vagues au-delà de la pépinière, les baïonnettes des fusils réunis en faisceau devant les tentes d'un bataillon qui campait.

La jeune fille marchait d'un pas si allègre, que M. Hingant avait quelque peine à la suivre.

A l'entrée de l'allée de l'Observatoire, il tira sa montre et dit :

— Ma chère enfant, nous sommes en avance. Notre permis dit que les visiteurs ne seront reçus qu'à midi. Il nous reste donc près d'une heure à attendre, et nous ne saurions l'employer mieux qu'en nous asseyant là, à l'ombre, sur un de ces bancs... d'autant plus que je me sens un peu fatigué...

Marthe, à dire vrai, n'avait aucune envie de se reposer, et l'heure allait lui sembler bien longue, mais elle n'avait garde non plus de contrarier son ami.

Jean-Marie, lui, n'était pas fâché non seulement de s'asseoir, mais aussi d'utiliser cette station pour causer un peu avec la jeune fille.

Chez lui, il ne la voyait guère qu'en présence de la brave femme chargée de son ménage, et il

n'avait pas voulu aborder devant une domestique certains sujets qui ne laissaient pas de le préoccuper.

Ainsi, il n'avait pas encore osé s'enquérir à fond de la situation de famille de l'orpheline.

— M. Gilbert va être bien surpris et bien heureux de vous voir, dit-il, pour entrer en matière. Pourquoi faut-il que nous ayons à lui apprendre la triste nouvelle de la mort de votre père ?

— Il la connaît. Je lui ai écrit, dit vivement la jeune fille !

— Ah !... j'ignorais...

Il y eut un silence assez embarrassant. Peut-être regrettaient-ils tous les deux d'avoir parlé.

— Pardonnez-moi une question... indiscrete, reprit Jean-Marie avec hésitation... Vous m'avez dit, je crois, que votre mariage était décidé, lorsque...

— Mon père m'avait promis son consentement, mais il ne l'avait pas encore donné, interrompit Marthe en rougissant un peu.

— Je devine... la différence de fortune le faisait hésiter.... il était riche, et il trouvait que M. Gilbert n'avait pas encore une position suffisante...

— Je ne sais pas si mon père était riche...

— Oui, je conçois... vous n'avez jamais pensé

à cela.... à votre âge, c'est bien naturel.... Mais M. Moulinier était connu dans son quartier pour faire de grandes affaires... et il sera facile de savoir en quoi consistait son avoir... Cela me regarde, ma chère enfant, car vous ne pourriez guère vous occuper de ce soin, et puisque vous n'avez plus personne...

— Oh ! non, personne, répéta tristement Marthe.

— Excepté moi... et M. Paul Gilbert, dit Hingant avec un sourire ; mais il ne serait pas convenable que votre fiancé se chargeât de semblables recherches... Heureusement, je m'y entends, et je pourrai vous épargner bien des formalités ennuyeuses... D'ailleurs nous visiterons demain ensemble l'appartement, et nous y trouverons des indications...

— J'en doute, monsieur. Nous devons déménager dans quelques jours, et je crois savoir que mon père, prévoyant les événements qui se préparaient, avait déposé tous ses papiers chez un ami...

— Mais vous savez le nom et l'adresse de cet ami ?

— Non.

— Vous l'avez vu du moins quelquefois.

— Jamais. Mon père ne recevait personne.

— C'est étrange ! Mais enfin, vous connaissiez ses habitudes, ses occupations...

— Il sortait régulièrement tous les matins pour ne rentrer qu'à l'heure du dîner, et assez souvent il passait ses soirées dehors; mais il ne me disait jamais où il allait.

— Il le disait au moins à votre mère.

— Ma mère est morte, murmura la jeune fille.

— Je le sais, mon enfant, et je suis désolé de réveiller en vous ce triste souvenir. Mais ce que vous m'apprenez est si extraordinaire, que je serai peut-être obligé d'y revenir encore... Il faudra bien que je sache la date du mariage de votre père... Nous aurons besoin du contrat... et il nous faudra aussi les actes de décès... le nom de...

— Ma mère s'appelait Marie, dit Marthe en s'efforçant de retenir ses larmes.

— Marie! Elle s'appelait Marie! répéta M. Hingant.

Et, au lieu de continuer ses questions, il tomba dans une rêverie que Marthe se garda bien d'interrompre.

L'ex-juge de paix était arrivé à Paris avec une idée fixe.

Il voulait retrouver cette demoiselle Bréhal dont il portait la fortune dans sa poche, et, pour y réussir, il n'avait pas épargné les démarches.

La sanglante diversion des journées de juin le

détourna forcément de ses préoccupations ordinaires, et M^{lle} Moulinier acheva de les lui faire oublier.

Mais il fallait bien peu de chose pour le ramener à sa chimère, et ce nom de Marie venait de réveiller en lui le souvenir du mystérieux testament du corsaire.

La légataire aussi s'appelait Marie, comme des milliers d'autres femmes, il est vrai. Quelque vague qu'elle pût être, cette coïncidence lui semblait un indice, et ce ne fut pas sans émotion qu'il reprit la parole pour éclaircir ses doutes.

— Marie n'est pas un nom de famille, dit-il doucement, et votre mère en avait un autre qu'il m'est indispensable de connaître pour agir légalement.

— Je n'ai jamais connu que celui-là, monsieur.

— Quoi!... Mais cela ne se peut pas, s'écria Hingant stupéfait. On a toujours, outre le prénom...

Il s'arrêta subitement au beau milieu de son discours en voyant pleurer la jeune fille.

Il venait de deviner la vérité, et il se reprochait amèrement son indiscretion.

— La mère était une fille naturelle, pensait-il; et j'ai presque forcé la pauvre petite à rougir de son origine... Il est donc écrit que je ne ferai que des maladresses!

Cette révélation inattendue lui expliquait d'ailleurs en partie des choses qui lui avaient d'abord paru singulières, entre autres l'isolement complet de Marthe.

Son père avait sans doute épousé par amour une jeune fille élevée aux *Enfants-Trouvés*.

Il était donc tout simple qu'elle n'eût aucun parent du côté maternel.

Peu importait, du reste, quant à ses droits à la succession de son père, pourvu qu'on retrouvât l'acte de mariage de M. Moulinier, ce qui ne devait pas être bien difficile.

Hingant, voulant couper court à ce pénible interrogatoire, crut faire merveille en passant à un sujet moins triste.

— Encore une demi-heure, dit-il en souriant, et nous allons voir ce cher blessé... qui est tout à fait hors de danger maintenant... je m'en suis informé, et le chirurgien qui le soigne m'a donné d'excellentes nouvelles... Mais ce n'est pas tout.... on m'a dit qu'il était porté pour la croix...

La figure de Marthe s'éclaira, et ses larmes se séchèrent.

— Je voulais lui laisser le plaisir de vous l'apprendre lui-même, reprit Jean-Marie ; mais je prends tant de part à vos chagrins et à vos joies, que je n'ai pas pu résister au désir de vous arracher à des idées tristes.

— Merci, dit simplement la jeune fille en lui tendant une main qu'il baisa avec la tendresse respectueuse d'un vieillard habitué aux façons d'une autre époque. Je suis fière des succès de Paul, et pourtant, chaque fois qu'il obtient un grade, une distinction, je pense, malgré moi, qu'il va s'attacher de plus en plus à cet état militaire qui m'effraie et qui m'apparaît comme le plus grand obstacle à notre mariage...

— Oh ! moi, je suis sûr, dit gaîment l'ancien magistrat, qu'il n'hésitera pas entre vous et une épaulette de plus.

— Vous ne le connaissez pas. Mon père lui avait demandé de donner sa démission pour l'associer à ses affaires. Il a refusé.

— Peut-être craignait-il de déplaire à sa famille en entrant dans le commerce, tandis que maintenant...

— Paul n'a pas de famille. Il est seul en ce monde... comme moi.

Hingant, cette fois, ne sut plus que dire. Il marchait de surprise en surprise, et, sans rien regretter de ce qu'il faisait pour Marthe, il ne pouvait s'empêcher de s'avouer que tout cela était fort bizarre.

Lui, l'homme régulier par excellence, il se trouvait tout à coup en face de situations extraordinaires, auxquelles sa vie passée ne l'avait guère

préparé. Accoutumé à la logique du code civil, il se trouvait jeté de plus en plus dans l'imprévu du roman, et le hasard semblait, depuis trois mois, se faire un jeu de compliquer d'incroyables incidents sa tranquille existence.

Il l'avait soumis d'abord à la périlleuse épreuve du testament retrouvé; il le chargeait maintenant d'une orpheline, née d'une mère sans nom de famille, et fiancée à un officier qui n'avait jamais connu ses parents.

C'était vraiment à en perdre la tête, et Jean-Marie se prit à regretter un instant d'avoir quitté sa maison de Cancale, sa vieille Brigitte et les pommiers de son jardin.

Marthe comprit sans doute ce qui se passait dans l'esprit de son protecteur, car elle lui dit d'une voix légèrement émue :

— Ce que je vous apprends vous paraît étrange, n'est-ce pas, monsieur ?

Hingant fit un geste de dénégation polie, et il allait s'excuser; mais la jeune fille reprit avec plus de fermeté :

— L'histoire de ma vie, quoique bien courte, vous étonnera peut-être encore davantage, et vous m'avez témoigné assez d'intérêt pour que je regarde comme un devoir de vous la raconter tout entière.

— Oh ! mademoiselle, je n'ai aucun droit à

des confidences que... que je n'ai pas provoquées, s'écria M. Hingant.

— J'ai passé les premières années de mon enfance dans une ferme, chez une paysanne qui avait été ma nourrice, reprit Marthe. Je n'ai gardé de ce temps qu'un souvenir très-vague, car je commençais à peine à parler quand ma mère vint me chercher pour me ramener à Paris. Je me rappelle que nous habitions alors une vieille maison, dans le voisinage des Halles, et que j'eus beaucoup de peine à m'habituer à vivre renfermée dans un appartement sombre, au lieu de courir en plein air et de me rouler sur l'herbe. J'avais sept ans quand on me mit en pension au Marais. On m'y laissa jusqu'à seize ans.

— Mais vous sortiez souvent chez vos parents ? demanda vivement le vieillard.

— Jamais, monsieur. Ma mère venait me voir tous les dimanches, et mon père l'accompagnait quelquefois ; mais c'est seulement aux vacances de l'année dernière qu'on me fit quitter le pensionnat.

— Et, depuis...

— Depuis, je n'ai pas quitté le chevet de ma mère, qui était déjà atteinte de la maladie à laquelle elle devait bientôt succomber. J'appris alors à la connaître, et je sus combien elle avait souffert d'être forcée de vivre si longtemps loin

de moi. Mon père avait exigé que mon éducation fût achevée avant de lui permettre de me reprendre auprès d'elle.

— Pauvre femme ! murmura M. Hingant très-ému.

— Oui, pauvre femme, reprit tristement Marthe, car sa vie n'a été qu'un long martyre.

— Elle a pu, du moins, vous confier ses chagrins, vous parler du passé...

— Non... non... Bien des fois j'ai cru qu'elle allait m'ouvrir son cœur ; bien des fois, quand nous étions seules, elle couchée dans son lit de douleur, moi tenant sa main brûlante dans la mienne, j'ai cru que j'allais lui arracher le secret de cette tristesse mortelle qui la minait peu à peu, et, toujours au moment où j'épiais sur ses lèvres une confidence prête à lui échapper, elle se roidissait contre sa faiblesse, et se mettait à me parler de moi, de mon avenir, de mon bonheur...

— Étiez-vous donc seule à l'aimer ? Votre père...

— Mon père ne cessait de lui montrer une tendresse grave, comme celle qu'il avait pour moi ; mais il était souvent retenu par ses affaires, et, quand nous le voyions, il restait silencieux comme un homme préoccupé de soucis inquiétants. Il s'enquérail de l'état de la malade, donnait des ordres pour que rien ne lui manquât, m'adressait quelques questions d'un air distrait,

s'excusait de nous quitter et retournait à ses affaires. J'avais remarqué qu'après ses visites ma mère devenait plus triste et aussi plus affectueuse avec moi. Alors elle m'attirait contre sa poitrine, et me serrait dans ses bras en me disant : Marthe, jure-moi d'épouser l'homme que tu aimes.

— Elle connaissait M. Gilbert... elle approuvait vos projets d'union ? interrompit Jean-Marie avec un mouvement de joie.

— Son vœu le plus ardent était de nous voir mariés, et, avant de mourir, elle a obtenu de mon père la promesse de ne pas mettre d'obstacle à l'exécution de sa dernière volonté. Elle connaissait Paul depuis longtemps, car elle le rencontrait chaque semaine au parloir de la pension où il venait voir sa sœur, ma meilleure, ma seule amie...

— C'est là que vous avez commencé à vous aimer, n'est-ce pas ? dit l'ex-juge de paix en souriant. Mais alors, M. Gilbert n'est point isolé en ce monde, et en l'épousant, vous retrouverez une famille... cette sœur...

— Elle est morte un mois avant ma mère, dit la jeune fille avec effort.

M. Hingant baissa la tête et se tut.

Ce douloureux récit l'avait ému et troublé jusqu'au fond de l'âme.

Il n'osait pas en demander davantage, pour ne pas déchirer encore ce cœur de jeune fille, déjà si cruellement meurtri, et il ne pensait plus qu'à faire de son mieux pour guérir les plaies que ses questions venaient de rouvrir.

Plus que jamais il se jurait à lui-même d'assurer le bonheur des enfants que Dieu lui envoyait, et il lui tardait, pour commencer, de voir le jeune officier.

L'heure de la visite approchait, du reste, et il allait rappeler à Marthe qu'il était temps de partir, quand elle lui saisit le bras et se serra contre lui avec un mouvement d'effroi.

— Qu'avez-vous, mon enfant ? lui demanda-t-il doucement.

— Lui !... c'est lui !... l'assassin !...

Elle désignait de la main un homme en blouse qui passait à vingt pas d'eux, sous les premiers arbres de l'allée, et qui paraissait se diriger vers la grille de la rue d'Enfer, un peu à droite de l'entrée actuelle par le boulevard Saint-Michel.

— L'assassin ! Quel assassin ? demanda M. Hingant.

Il s'attendait si peu à cette brusque exclamation, qu'au lieu de regarder dans la direction indiquée, il se mit à examiner Marthe avec une certaine inquiétude.

Il se demandait si ses malheurs ne lui avaient

pas troublé l'esprit au point d'y faire naître des hallucinations.

— L'homme que vous poursuiviez chez moi... le misérable qui a tiré de la fenêtre de l'entresol, répondit la jeune fille en se levant toute droite, le bras étendu vers le passant, qui s'en allait d'un bon pas sous les grands marronniers.

Cette fois, Jean-Marie tourna les yeux de ce côté, et vit en effet un promeneur vêtu comme un ouvrier, dont la taille et l'encolure pouvaient rappeler vaguement l'insurgé qu'il n'avait fait qu'apercevoir un instant par l'entrebâillement d'une persienne.

Cet homme avait déjà gagné du terrain, et il ne se montrait plus que de dos, de sorte qu'il était impossible de le reconnaître à ses traits, que d'ailleurs l'ex-juge de paix n'avait point eu le temps d'observer après le fatal coup de feu.

— Vous devez vous tromper, ma chère enfant, dit le vieillard sans trop s'émouvoir ; vous vous laissez prendre à une ressemblance...

— Non, non, je suis sûre que c'est lui. Quand il a traversé l'allée tout à l'heure, il nous faisait face... C'était bien son visage osseux, son teint brun, son regard dur... Je l'ai vu de trop près pour pouvoir l'oublier.

— Il faut donc qu'il ait changé de costume, murmura M. Hingant, car ce jour-là il était vêtu

comme un bourgeois... Mais, après tout, c'est possible, et il importe que ce malfaiteur ne circule point en liberté dans Paris. Je vais courir après lui, et requérir un sergent de ville pour le conduire au poste.

Et il ajouta tout bas :

— Si nous commettons une méprise, comme j'en ai bien peur, il en sera quitte pour justifier de son identité et de l'emploi de son temps pendant la journée du 22 juin.

— Vous ne le rejoindrez pas... Il a déjà disparu sous les arbres...

— Oh ! je ne suis plus jeune, mais j'ai encore de bonnes jambes, et je répons de le rattraper. Mais c'est bien plutôt, vous, ma chère Marthe, qui m'embarrassez. Cet homme va faire un esclandre quand on lui mettra la main au collet, et il ne convient pas que vous assistiez à une scène pareille. D'autre part, vous laissez seule ici...

— Je puis vous y attendre sans courir le moindre danger.

— Hum ! il y a des dangers de plus d'une sorte... Ce jardin est fréquenté par des étudiants... et puis, notre visite à M. Gilbert que nous allons manquer... Mais j'y pense, s'écria Jean-Marie en fouillant vivement dans sa poche, prenez mon permis, et allez tout droit au Val-de-Grace... C'est

à deux pas d'ici, et avec cette autorisation on vous laissera entrer... Je viendrai vous rejoindre dès que j'aurai fini avec ce coquin... Vous et M. Paul, vous vous passerez bien de moi pendant un quart d'heure, ajouta-t-il en souriant doucement.

— Nous vous attendrons avec impatience, dit Marthe en le remerciant d'un regard.

VIII

Comment finit la promenade au Luxembourg.

Le vieillard se hâta de remettre à sa protégée le papier administratif qui ouvrait les portes de l'hôpital militaire, et de s'acheminer sur les traces de l'homme en blouse, qui avait eu tout le loisir de prendre de l'avance.

Il le revit cependant dès qu'il eut dépassé les premiers arbres de l'allée de l'Observatoire.

Ce personnage suspect arrivait en ce moment à la grille de la rue d'Enfer, et il ne paraissait nullement se douter qu'on le suivait, car il s'arrêta avant de sortir du jardin et se mit à regarder à droite et à gauche, comme un flâneur qui ne sait pas trop de quel côté il va continuer à battre le pavé.

M. Hingant n'était pas encore à portée de voir sa figure ; mais cette allure insouciantre réveilla ses scrupules, et il se reprit à craindre de commettre ce qu'on appelle un pas de clerc en dénonçant ce tranquille promeneur comme un abominable assassin.

Quelle preuve avait-il à fournir aux agents de l'autorité à l'appui d'une accusation si grave ?

Et quel affront pour un ancien magistrat, si l'accusé prouvait son innocence !

Cette désagréable perspective méritait bien qu'on y réfléchît un peu avant de se risquer à agir.

Hingant, néanmoins, se rapprochait au pas accéléré de l'inconnu, toujours planté sur ses jambes, à deux pas en avant de la grille ; mais il en était presque à regretter de n'avoir pas amené avec lui M^{lle} Moulinier.

En l'envoyant l'attendre au Val-de-Grâce, il s'était volontairement privé du seul témoin qui pût confondre le coupable.

Le bon Jean-Marie s'apercevait un peu tard que, cette fois encore, il avait agi avec un peu trop de précipitation.

Son cœur parlait toujours avant sa raison, et il n'avait pensé tout d'abord qu'à servir sa chère Marthe.

Par malheur, il n'était plus temps de changer d'avis.

La jeune fille avait déjà quitté la place où il l'avait laissée, et l'homme n'allait certainement pas rester immobile sur le trottoir, pour attendre celui qui le suivait.

— Le vin est tiré ; il faut le boire, se dit Hingant ; seulement, pas d'imprudence. Je vais examiner de plus près ce gaillard-là, et s'il a vrai-

ment la mine d'un coquin, je le signalerai au premier agent que je rencontrerai. Après une bataille comme celle de la semaine passée, on n'est que trop disposé à arrêter les gens, et quand j'aurai décliné mon nom, mon adresse, ma qualité d'ancien magistrat, la police ne se refusera pas à commencer une enquête. De cette façon-là, j'aurai la conscience en repos, et je pourrai arriver à l'hôpital militaire presque en même temps que M^{lle} Moulinier. Cela n'en vaudra que mieux, car, à son âge et avec sa ravissante figure, se présenter seule au milieu de tous ces soldats qui gardent l'entrée, c'est peu convenable... presque imprudent... Encore une difficulté que je n'avais pas prévue!... Je commence à croire qu'en vieillissant je redeviens étourdi comme un enfant.

Tout en se faisant ces réflexions et en ruminant son nouveau projet, Hingant gagnait du terrain.

L'homme ne bougeait pas ; mais il persistait avec une obstination fâcheuse à ne montrer que son dos.

Jean-Marie n'avait plus qu'une douzaine d'enjambées à faire pour le rejoindre, lorsque, prenant subitement un parti, il se mit à traverser la chaussée, toujours sans se retourner.

On aurait juré qu'il craignait quelque mésaven-

ture pareille à celle d'Orphée, lequel, comme on sait, perdit son Eurydice pour avoir mal à propos regardé derrière lui.

Ce rapprochement mythologique ne vint point à l'esprit de l'ancien juge de paix, qui crut devoir cependant prendre le pas de course pour ne pas se laisser distancer.

Il atteignit la grille juste au moment où l'inconnu sautait dans la première voiture d'une longue rangée de fiacres stationnés de l'autre côté de la rue.

Hingant comptait qu'il allait montrer sa tête à la portière.

Il se trompait.

Le cocher, qui avait sans doute déjà reçu au vol son indication de route, se mit en devoir de grimper lourdement sur son siège ; mais le voyageur se tint soigneusement blotti dans l'encoignure du véhicule.

On n'aperçut que sa main, occupée à lever la glace de la portière.

Le protecteur de M^{lle} Moulinier se trouva dans un grand embarras.

Il n'avait pas prévu cela, et cette fugue en fiacre dérangeait tous ses calculs.

Peu s'en fallut même qu'il renonçât à la poursuite ; mais, après quelques secondes d'hésitation, il se senti mordu par cette curiosité qui vit au

fond du cœur de tous les hommes et qu'on pourrait appeler la passion de l'inconnu.

— J'en aurai le cœur net, dit-il entre ses dents. Ce farceur-là se cache, c'est clair... Si c'était un véritable ouvrier, il ne s'amuserait point à se faire voiturier... Mais les fiacres sont inventés pour tout le monde, et, en donnant un bon pourboire à un autre cocher, je suivrai le drôle, je verrai où il descend, je retiendrai le numéro de la maison, je me ferai ramener au Val-de-Grâce, et dès ce soir j'irai faire ma déposition chez le commissaire de police.

Courir aux voitures, grimper dans la première venue et donner ses instructions au cocher, ce fut pour l'alerte vieillard l'affaire d'un instant.

Les deux fiacres démarèrent presque en même temps, et le premier se dirigea tout droit vers l'Odéon par un chemin qu'il serait impossible de retrouver, aujourd'hui que de larges boulevards ont troué dans tous les sens le vieux quartier Latin.

Hingant, qui n'avait point de motifs pour se cacher, se penchait à la portière et ne perdait pas de vue le véhicule poursuivi.

On descendit grand train la rue de Tournon, et on tourna ensuite vers Saint-Sulpice.

— Pourvu qu'il ne me mène pas ainsi jusqu'à l'autre bout de la ville ! soupirait Jean-Marie.

La visite à l'hôpital ne dure guère que deux heures... Marthe serait obligée de revenir seule à travers Paris...

Il fut promptement rassuré.

Arrivé au milieu de la place, la première voiture s'engagea dans une ruelle étroite, et s'arrêta devant une des dernières maisons à gauche.

M. Hingant vit de loin l'homme en blouse sauter lestement sur le trottoir et disparaître dans une allée.

Le cocher, qu'il avait sans doute payé d'avance, continua son chemin.

L'ex-juge de paix cria au sien de s'arrêter et descendit pour aller à pied examiner l'immeuble où l'inconnu venait de se réfugier.

— C'est singulier ! murmurait-il en refermant la portière. D'ici je jurerais que je reconnais cette maison.

— Mais oui, reprit M. Hingant en regardant de tous les côtés pour s'orienter, c'est bien la rue où on m'avait adressé à mon arrivée à Paris et où je suis déjà venu trois fois sans rencontrer l'homme que je cherchais, et, là-bas, cette maison avec une petite porte, à côté d'une boutique de marchand de vieux habits... C'est là qu'il demeure, ou je me trompe fort.

Pour être plus sûr de son fait, l'ancien magistrat poussa jusqu'au bout de la ruelle et regarda

l'inscription municipale peinte sur une plaque jaune, à l'angle du dernier pignon.

— Rue des Canettes! s'écria-t-il; j'avais, parbleu! raison, et voilà une coïncidence tout au moins singulière... Cet insurgé, car maintenant je parierais que c'en est un, cet insurgé qui se réfugie justement dans la maison habitée par le fournisseur de renseignements qu'on m'a indiqué! Qui sait si ce n'est pas chez lui qu'il va? L'occasion serait bonne pour faire d'une pierre deux coups.

Tout en raisonnant ainsi, Jean-Marie revenait sur ses pas et se rapprochait tout doucement de l'allée où l'homme en blouse s'était jeté.

Quand il fut arrivé à la hauteur de la boutique borgne qui flanquait la porte bâtarde, il prit du champ jusqu'au milieu de la rue, afin de mieux reconnaître les lieux.

L'immeuble ne payait pas de mine.

La façade étroite, haute et noire ne montrait qu'une seule fenêtre à chaque étage.

Il est vrai qu'il y en avait six et que la dernière formait mansarde.

L'accès du long corridor sombre était défendu par une barrière mobile à claire-voie et à hauteur d'appui, qui faisait tinter en s'ouvrant une sonnette d'avertissement.

Quant à la devanture du négociant en vieille-

ries qui occupait le rez-de-chaussée, elle disparaissait presque sous les défroques de toute espèce pendues extérieurement au haut du vitrage.

Il y avait là accrochés pêle-mêle des uniformes galonnés, des blouses d'ouvrier, des cors de chasse, des guitares, des bottes à revers, des toiles sans cadre, le tout terni, fripé, bossué, éculé, enfumé ; un assortiment complet de dépouilles usées, au milieu desquelles brillait un frac d'officier anglais dont la couleur écarlate frappait le regard à quinze pas.

M. Hingant avait déjà eu l'occasion de contempler cet étalage peu engageant, mais il n'y avait pas fait grande attention.

Ce jour-là, au contraire, il se sentait porté malgré lui à appliquer son esprit sagace à l'examen de cette maison qui l'intéressait maintenant à double titre.

Plus il la regardait, plus elle lui semblait suspecte ; mais il s'agissait de prendre un parti.

— Midi vingt, dit-il après avoir regardé l'heure à sa montre ; il me semble que je pourrais monter au galop chez cet agent d'affaires... il ne peut pas être toujours absent, que diable !... Si je le trouve enfin chez lui, je prendrai rendez-vous pour causer des recherches dont je voudrais le charger ; en même temps, je lui toucherai deux mots de ce coquin qui vient d'entrer dans la mai-

son, et je le prierai de prendre des renseignements... Il ne me refusera pas, puisque c'est sa spécialité... Je puis d'ailleurs me fier à lui, car il m'a été recommandé par maître Galmard, présentement avocat au barreau de Paris, et mon ancien camarade à l'École de droit de Rennes... Tout cela, c'est l'affaire de dix minutes. A une heure ou à une heure un quart au plus, je puis être au Val-de-Grâce. Entrons.

Dans son ardeur d'investigations, le bon Jean-Marie oubliait un peu, il faut l'avouer, qu'il ne s'était séparé de sa protégée qu'avec la ferme intention d'arriver presque aussitôt qu'elle à l'hôpital.

Mais il se trouvait pris, sans s'en apercevoir, dans un engrenage d'événements qui pouvait le mener loin.

Il poussa résolument le grillage en bois et s'engagea dans l'allée au son répété de la clochette qui vibrait avec une sonorité remarquable.

Il ne comptait point sur le portier pour obtenir des informations, car il savait que le propriétaire ne s'était pas donné le luxe d'une loge.

A ses précédentes visites, personne ne lui avait demandé ce qu'il voulait, et comme il savait parfaitement où il avait affaire, il grimpa tout droit jusqu'au troisième étage.

Là, il se trouva en face d'une porte qu'il n'avait

encore jamais vue s'ouvrir, mais qu'il reconnut parfaitement.

Elle se distinguait, du reste, par une serrure en cuivre poli d'un travail très-soigné et par un cordon de sonnette orné d'un beau gland de soie.

Ces objets de luxe étaient peu répandus rue des Canettes, et témoignaient assez que le locataire de l'appartement n'était pas le premier venu.

La porte s'ouvrit cette fois au premier appel de M. Hingant, et une bonne entre deux âges, simplement, mais proprement vêtue, se montra au seuil d'une petite antichambre.

— Je voudrais parler à M. Billebaude, dit M. Hingant.

— Je vais voir si monsieur y est.

— Vous lui direz que c'est pour une affaire très-pressée, et que je ne le retiendrai pas longtemps. Du reste, je viens de la part de M. Galmard.

— Oh ! alors, monsieur est visible. Monsieur est à son bureau, et je vais vous y conduire.

L'ex-juge de paix suivit la servante, qui lui fit traverser une salle à manger et un salon dont l'ameublement modeste inspirait déjà la confiance.

On se serait cru chez un bon bourgeois de province.

Les fauteuils en velours d'Utrecht jaune, les lampes Carcel en forme de colonnes cannelées, la

pendule en bronze doré et les deux gravures représentant le *Chien du régiment* et le *Cheval du trompette* ne pouvaient appartenir qu'à un homme honnête et rangé.

— Décidément, je crois que je suis bien tombé, se disait Hingant pendant que la bonne, entrée seule dans le cabinet, informait sans doute son maître de la qualité du visiteur.

La conférence, du reste, ne fut pas longue, et M. Billebaude apparut en personne, le sourire aux lèvres et le geste engageant.

— Veuillez entrer, monsieur, dit-il en s'effaçant pour laisser passer le client; vous m'êtes adressé par mon vieil ami Galmard, et, à ce titre, je suis tout à votre service.

— Je vous remercie, monsieur, et j'aurai certainement l'avantage de vous revoir bientôt, dit rapidement Jean-Marie; mais aujourd'hui je n'abuserai pas de vos moments, car...

— Ce n'est point une raison pour ne pas vous asseoir, interrompit M. Billebaude en avançant un siège.

Le protecteur de Marthe se serait bien passé de tant de cérémonies, car il tenait fort à abréger l'entretien.

Cependant il prit place devant le bureau d'acajou.

La bonne était sortie par une autre porte, et les deux hommes se trouvèrent seuls.

M. Billebaude avait certainement dépassé la cinquantaine ; mais il faisait encore bonne figure dans sa belle robe de chambre de cachemire et sous sa calotte grecque en tapisserie.

Un Parisien l'aurait pris pour un dentiste, mais le bon Jean-Marie lui trouva l'air majestueux.

La physionomie, d'ailleurs, n'avait rien d'inquiétant : de petits yeux brillants, une face pleine et reposée, une bouche un peu grande qui riait volontiers, et de beaux favoris blancs encadrant le tout.

Il n'en fallait pas tant pour dissiper les préventions que M. Hingant nourrissait contre les hommes d'affaires en général.

— Monsieur, commença-t-il sur le ton de franchise et d'abandon qui lui était habituel, je vous ai prévenu que j'allais pour cette fois vous faire perdre votre temps... quoique je n'en aie guère à perdre moi-même...

M. Billebaude exprima par un geste bien senti qu'il était tout à la disposition d'un visiteur recommandé par M. Galmard.

— J'étais venu précédemment pour vous entretenir de recherches importantes que je désirerais vous confier ; mais vous n'étiez pas chez vous...

— Je le regrette vivement ; vous concevez que

ma profession m'oblige à m'absenter souvent, et, à l'avenir, si vous voulez bien prendre la peine de me prévenir la veille...

— Je n'y manquerai pas, et ce sera le plus tôt possible, car il s'agit d'une affaire qui m'intéresse beaucoup... et qui pourrait vous être très-avantageuse; mais, pour le moment, je n'ai qu'un simple renseignement à vous demander.

— Parlez, monsieur, et si je puis vous le fournir...

— Voici ce que c'est. Tout à l'heure, au moment où j'arrivais à la porte de votre maison, un homme qui marchait devant moi y est entré... un homme vêtu d'une blouse et d'un pantalon de toile bleue, coiffé d'une casquette... enfin, mis comme un ouvrier; pas très-grand, large d'épaules... je n'ai pas pu voir son visage...

— Voilà un signalement un peu vague; dit M. Billebaude en fronçant légèrement ses sourcils gris; mais puis-je savoir dans quel but vous me faites l'honneur de me le donner?

— Je voudrais vous demander si, à cette description, vous ne reconnaissez pas un des locataires des autres étages.

— Ma foi, non. Il est vrai que je les rencontre fort peu et que je ne les fréquente pas du tout; mais rien ne prouve, ce me semble, que cet ouvrier habite la maison, reprit l'homme d'affaires

en laissant percer sous son air dégagé un certain embarras.

— J'ai des raisons pour croire du moins qu'il n'est pas sorti, et, comme il y a un grand intérêt social à le signaler à la police, je voudrais...

— Le... signaler... à la police, répéta M. Billebaude en scandant ses mots comme un homme confondu d'étonnement. Qu'a-t-il donc fait, s'il vous plaît ?

— Ce qu'il a fait, mon cher monsieur ? vous me demandez ce qu'il a fait ? dit vivement M. Hingant déjà un peu choqué du ton pincé que venait de prendre tout à coup le sieur Billebaude. Sachez d'abord que c'est un insurgé...

— Oh ! moi, je ne m'occupe pas de politique, interrompit l'agent d'affaires, et, s'il n'y a que cela...

— S'il n'y avait que cela, je ne songerais point à le poursuivre, reprit l'ancien magistrat avec fermeté ; mais je le soupçonne fort d'être le misérable qui, sous mes yeux, le 22 juin, a tué de sang-froid un père de famille, un honorable négociant auquel je m'intéressais. C'est là, vous en conviendrez, un véritable assassinat que l'insurrection ne peut excuser, et tout honnête homme est tenu, en conscience, d'en livrer, s'il le peut, l'auteur à la justice.

— Très-bien ; mais s'il ne le peut pas ?

— Eh ! morbleu ! c'est pour vous prier de m'aider à le saisir que je suis entré ici aujourd'hui, car on m'attend ailleurs, s'écria Jean-Marie qui regardait l'heure à la pendule en marbre noir, ornée d'une figure de Bélisaire tendant son casque aux passants charitables.

— Monsieur, je suis tout prêt à vous servir pour faire honneur à la recommandation de maître Galmard ; mais je dois vous dire que les affaires criminelles sont tout à fait en dehors de ma spécialité.

— Mais il ne s'agit point de spécialité ; il s'agit de rendre un service à la société en arrêtant un coquin...

— Je ne refuserais certes point de l'arrêter, s'il était sous ma main ; mais ce n'est pas mon métier de le rechercher, car, veuillez bien le remarquer, cher monsieur, je n'appartiens ni de près ni de loin à la police.

— Soit ! je me suis trompé, dit M. Hingant avec humeur. Je regrette de vous avoir dérangé, et je n'ai plus qu'à me retirer.

— Voyons, monsieur, soyez juste, dit l'homme d'affaires avec bonhomie. Vous avez vu entrer dans cette maison un individu qui vous paraît suspect, et que moi je ne connais pas du tout ; vous êtes persuadé qu'il y est encore, ce qui me paraît fort douteux, car il a eu tout le temps d'en sortir depuis que vous êtes assis dans ce cabinet.

Comment voulez-vous que je m'y prenne pour courir après lui à tous les étages, sans causer un scandale qui n'aboutirait qu'à nous compromettre, vous et moi ?

Jean-Marie ne répondit pas, car il commençait à trouver que M. Billebaude n'avait pas tout à fait tort.

— Croyez-en mon conseil, reprit doucement l'orateur, qui voyait fort bien le succès de son éloquence, et ne vous inquiétez plus de ce drôle. Je parierais qu'il est déjà loin, et puis, par le temps où nous vivons, on ne saurait être trop prudent. Mieux vaut laisser agir la police. Elle est sans doute informée de ce meurtre ?

— Oui, certes, car il a été commis près de la porte Saint-Denis, en présence de plus de soixante gardes nationaux qui connaissaient et estimaient la victime.... ce pauvre M. Moulinier, leur capitaine....

Un tressaillement nerveux sillonna comme un éclair le visage si calme de M. Billebaude.

— Il me semble que j'ai lu le fait dans les journaux, dit-il sans que sa voix laissât percer la moindre émotion. Mais oserai-je vous demander si vous étiez l'ami de cet infortuné ?

— Non, monsieur, non ; je n'avais eu avec lui que des relations... très-courtes, dit Jean-Marie un peu embarrassé.

— Ah ! tant mieux ! J'eusse été désolé d'apprendre que ce malheur vous touchait personnellement. Alors, l'affaire dont vous pensiez à me charger, sur la recommandation de ce cher Galmard, ne concerne pas monsieur... monsieur... Moulinier, je crois.

— En aucune façon ; mais je n'ai pas le temps de vous l'expliquer en ce moment.

— Puis-je espérer du moins, cher monsieur, que vous ne conserverez pas un mauvais souvenir de notre entrevue, et que dans une prochaine visite...

— Je... je ne sais... je verrai, murmura Jean-Marie médiocrement satisfait de ses premiers rapports avec le sieur Billebaude ; mais permettez-moi de prendre congé de vous.

Il était déjà debout, et il fit mine de gagner la porte.

— Quoi ! monsieur, vous me garderiez rancune, dit l'agent d'affaires en lui barrant le chemin, sous prétexte de le reconduire par politesse. En vérité, vous auriez tort, car je me sens disposé à faire pour vous l'impossible, ne fût-ce que pour effacer les impressions fâcheuses que vous emportez peut-être. Vous verrez, je l'espère, que notre ami commun ne vous avait pas mal adressé. Le contentieux, c'est ma partie, et je me flatte d'y exceller. Reclamations administratives à faire va-

loir, procès à suivre devant toutes les juridictions connues et imaginables, comptes de liquidations à débrouiller, créances à recouvrer, généalogies à établir...

— Il ne s'agit de rien de semblable, se hâta de crier M. Hingant pour couper court à cette énumération qui menaçait de ne jamais finir. J'ai besoin tout simplement de retrouver l'état civil d'une personne....

— Absente, n'est-ce pas ? Disparue ? depuis longtemps peut-être ? Par ma foi, cher monsieur, vous ne pouviez pas mieux tomber. Les recherches de ce genre, c'est à quoi je réussis le mieux, car j'ai une véritable vocation pour suivre les pistes et fouiller les archives. Mon instinct ne me trompe jamais, et grâce à lui j'ai accompli les plus incroyables tours de force. Je puis avec la plus petite indication, le moindre renseignement, établir une identité, tout comme Cuvier, le grand Cuvier, avec un seul fragment d'os, reconstruisait un animal d'une espèce perdue.

L'ex-juge de paix ouvrait de grands yeux et se félicitait d'avoir mis la main sur un si habile homme.

— Eh bien, monsieur, dit-il en souriant, d'ici à très-peu de jours je vous offrirai une excellente occasion de prouver votre science, car en

fait de renseignements, je ne pourrai vous fournir qu'un nom et une date.

— Ce n'est pas beaucoup, mais ça me suffit, riposta Billebaude avec un aplomb superbe.

— Quoi ! vous vous engageriez à découvrir, sans autre éclaircissement...

— Tenez ! faites un essai. Dites-moi tout de suite et sommairement la chose. Quand vous reviendrez me voir, j'aurai peut-être déjà du nouveau à vous apprendre.

— Mais, dit Hingant de plus en plus subjugué par l'imperturbable confiance de son interlocuteur, avant d'entreprendre une affaire qui vous donnera beaucoup de peines et de soins, il serait bon de nous entendre sur...

— Sur la rétribution que vous accorderez à mes travaux ? Inutile, cher monsieur, inutile. Nous réglerons cela plus tard, après le succès ; c'est ma méthode invariable. Chez moi on n'achète jamais chatte en poche. Donnez-moi seulement vos petites indications, et je me mets à la besogne dès ce soir.

— Très-volontiers. Seulement, je n'ai pas le temps d'y joindre des explications, et elles seraient cependant indispensables, car...

En ce moment, une heure sonna à la pendule qui portait Bélisaire.

— Ah ! mon Dieu, mais je n'arriverai jamais,

s'écria M. Higant en se précipitant sur le bouton de la porte.

Cette fois, l'agent d'affaires fut bien obligé de livrer passage à son visiteur.

Seulement, il l'accompagna avec force salutations qu'il appuyait de phrases polies :

— Désolé de vous avoir retardé, cher monsieur, et à l'honneur de vous revoir le plus tôt possible... Il est regrettable qu'en attendant je ne puisse pas commencer mes recherches... faute du nom de la personne. Je serais très-flatté du moins de connaître le vôtre...

— Voici ma carte, monsieur, dit Hingant en se hâtant à travers le salon; je reviendrai certainement avant la fin de la semaine... Et, quant à l'affaire que je vous exposerai, elle concerne une demoiselle Marie Bréhal, qui devait habiter Paris au mois de juillet 1815...

— Et vous voudriez savoir ce qu'elle est devenue ? Très-bien. Je m'en charge, et je me fais fort de vous l'apprendre bientôt. Si je n'y réussissais pas, je n'aurais plus qu'à fermer mon cabinet, car ces découvertes-là, c'est l'enfance de l'art.

— Puissiez-vous dire vrai, monsieur !... Je vous salue bien, monsieur, cria Jean-Marie dès qu'il eut réussi à atteindre le palier.

Et il se mit à descendre l'escalier quatre à quatre, pendant que M. Billebaude, après avoir

refermé sa porte, notait soigneusement sur son carnet le nom de Marie Bréhal et la date de 1815, examinait la carte de l'ancien magistrat, l'insérait dans un vaste portefeuille qui ne le quittait jamais et regagnait son bureau en se frottant les mains d'un air satisfait.

Hingant, lui, ne paraissait pas aussi enchanté, et en vérité il n'avait guère à se féliciter du résultat de cette expédition entreprise un peu à la légère.

L'assassin lui échappait, et cela par sa faute, car s'il s'était contenté de le poursuivre dans l'escalier, au lieu de s'infatuer de l'idée de recourir à l'aide du sieur Billebaude, il l'aurait peut-être arrêté.

De plus, il n'avait plus le temps de courir après lui, car M^{lle} Moulinier l'attendait, et il venait de perdre une grande heure, grâce à la loquacité de l'agent d'affaires.

Cependant il ne regrettait pas d'avoir fait la connaissance de cet habile personnage qui se disait certain de retrouver Marie Bréhal, et cela le consolait un peu.

— Au Val-de-Grâce, et marchez vite ; je paierai bien, cria-t-il au cocher en sautant dans le fiacre qui l'attendait.

IX

Où l'on voit que M. Hingant s'était trop pressé de s'en aller et pas assez de revenir.

M^{lle} Moulinier avait cédé à un mouvement d'effroi bien naturel, quand elle s'était écriée : « Voilà le meurtrier ! »

Il était naturel aussi que M. Hingant se mît à la poursuite du scélérat que le hasard amenait providentiellement à sa portée.

Plus naturel encore que Marthe ne s'opposât point à ce qu'on arrêtât l'assassin de son père.

Et pourtant, la conséquence de cet enchaînement très-logique de sentiments et d'actions fut de placer la jeune fille dans une situation très-fausse.

A peine son vieil ami eut-il disparu sous les arbres des quinconces, qu'elle se prit à regretter vivement de l'avoir laissé partir.

C'était la première fois de sa vie qu'elle se voyait seule au milieu de Paris, et, sans trop savoir de quoi elle avait peur, elle commençait à éprouver une inquiétude vague.

Ce grand jardin où elle était venue tout au

plus deux ou trois fois, dans son enfance, les jours de sortie du pensionnat, ces soldats qui campaient de l'autre côté de l'allée, ces étudiants chevelus et débraillés qui passaient en la regardant du coin de l'œil, tout cela contribuait à la troubler.

Il lui semblait qu'elle se trouvait abandonnée dans un pays inconnu, habité par des hommes étranges, et il lui tardait d'en sortir.

Après le départ de M. Hingant, elle était restée debout, tenant à la main le permis de visite, sans songer à le lire, et n'osant ni se rasseoir sur le banc, ni s'éloigner.

Quand le premier moment d'émotion fut passé, elle se rappela que son protecteur lui avait donné rendez-vous à l'hôpital militaire.

Il fallait bien y aller, sous peine de s'exposer à ne plus le rejoindre, et, d'ailleurs, elle n'avait garde de manquer l'occasion de revoir Paul Gilbert.

Cependant elle entrevoyait des inconvénients auxquels elle n'avait pas pensé lorsque l'ancien magistrat lui avait jeté, pour ainsi dire au vol, des recommandations un peu hasardées.

L'idée de se présenter à la porte du Val-de-Grâce sans un bras sur lequel elle pût s'appuyer l'effrayait d'avance, et elle se disait même que la présence d'une jeune fille isolée au milieu d'une

salle pleine d'officiers blessés n'était pas fort convenable.

A vrai dire, le programme tracé à la hâte par le bon Jean-Marie faisait plus d'honneur à la naïveté de son cœur qu'à sa prudence, et il fallait être bien inexpérimenté des choses de Paris pour inventer une pareille combinaison.

Mais il n'était plus temps de la modifier.

Le p̄s était que Marthe connaissait fort peu ce quartier et qu'elle ne savait trop comment s'y diriger.

Heureusement, de la place où M. Hingant l'avait laissée, on apercevait le dôme du Val-de-Grâce, et, en utilisant ce point de repère, M^{lle} Moulinier était à peu près sûre de ne pas s'égarer.

Elle s'achemina donc bravement le long de l'allée de l'Observatoire, en ayant soin de ramener son voile sur sa figure et d'éviter les promeneurs dont les allures lui inspiraient quelque défiance.

Elle ne se pressait pas trop pourtant, car elle se berçait de l'espoir que M. Hingant en aurait vite fini de la chasse à l'homme, et qu'elle arriverait au rendez-vous à peu près en même temps que lui.

La traversée du jardin s'accomplit sans incident ; mais, au moment où elle franchissait la grille, elle remarqua pour la première fois un jeune homme qui avait l'air de la suivre.

Elle hâta le pas sans se retourner, traversa rapidement l'esplanade où s'élève aujourd'hui la statue du maréchal Ney, et s'engagea dans une rue étroite qui lui parut devoir la conduire à sa destination.

Cette voie était assez déserte, car elle était bordée de grands murs servant de clôture à quelque communauté ; mais elle n'était pas longue, et elle aboutissait au faubourg Saint-Jacques, où les passants abondaient.

Marthe n'avait donc pas de mésaventure à craindre.

Seulement, elle entendait toujours derrière elle un pas d'homme, et ce pas semblait se rapprocher de plus en plus.

Bien qu'elle fût très-ignorante des façons d'agir de ces Lovelaces qui s'en vont battant le pavé de Paris, en quête d'une banale aventure, son instinct de femme lui disait qu'elle courait peut-être un danger.

L'effet nerveux que produit toujours le bruit répété dont la cause reste invisible acheva de lui faire perdre la tête.

On a vu des hommes braves pâlir en se sentant suivis dans l'obscurité.

Il faisait grand jour ; mais une jeune fille avait bien le droit d'avoir peur, et M^{lle} Moulinier n'était pas arrivée au milieu de la rue qu'elle se mit à courir de toutes ses forces.

Le malavisé qui l'obsédait en fit-il autant ? Elle ne chercha point à le savoir.

Dès qu'elle eut atteint l'angle du faubourg, elle jeta un coup d'œil rapide à droite et à gauche, et se lança du côté où elle apercevait une grille gardée par des soldats.

Le hasard l'avait bien servie, car elle arriva juste devant la cour de l'hôpital.

Il y avait foule à l'entrée, et c'était un va-et-vient de visiteurs beaucoup plus nombreux que de coutume.

Des jeunes gens en uniforme de chirurgiens militaires passaient d'un air affairé.

Des infirmiers en tablier blanc traversaient en courant les groupes de troupiers désœuvrés.

Au seuil des corridors intérieurs se montrait de temps en temps quelque officier marchant avec des béquilles ou appuyé sur une canne, et reconduisant un ami.

Tout ce mouvement formait spectacle, et les spectateurs ne manquaient pas.

La rue était pleine de badauds qui stationnaient là, comme ils auraient stationné devant la baraque d'un saltimbanque, pour regarder ou pour tuer le temps.

Les sergents de ville étaient même obligés souvent d'inviter les curieux à circuler, et les

factionnaires avaient fort à faire pour maintenir le passage libre.

Un colossal portier, vêtu d'une longue capote et coiffé d'un bonnet de police, se tenait à l'ouverture, dont sa rotondité obstruait au moins la moitié.

Il examinait les permissions, admettait les gens en règle, écartait impitoyablement les visiteurs de fantaisie, et s'acquittait de ses fonctions en homme pénétré de leur importance et ferré sur la consigne.

Jamais, du reste, l'ordre n'avait été plus nécessaire, car les tristes événements du mois de juin avaient littéralement encombré l'hôpital, et il n'était guère de blessés qui n'eussent des camarades à recevoir.

Marthe, surprise et intimidée par cette affluence, chercha des yeux M. Hingant et ne l'aperçut nulle part.

Que faire? Elle eut d'abord l'idée de l'attendre, et elle se glissa timidement le long du trottoir qui faisait face à la grille.

On s'y coudoyait fort, et la place n'était pas tenable longtemps pour une pauvre enfant dont la toilette, quoique fort simple, contrastait cependant avec la tenue plus que négligée des gens qui l'entouraient.

Bientôt elle crut s'apercevoir qu'on la regardait

avec une attention moqueuse, et que sa persistance à rester là provoquait des chuchotements et des rires.

Les femmes surtout la toisaient de la tête aux pieds d'un air assez malveillant.

Il est vrai que le sexe faible n'était guère représenté que par de vieilles et sordides mégères.

Il n'en fallait pas tant pour déconcerter Marthe.

Elle n'osait plus lever les yeux et ne savait quel parti prendre.

Le plus sage était encore de franchir la grille du Val-de-Grâce, dont le papier administratif devait lui livrer l'entrée.

Elle rassembla tout son courage pour traverser la rue, et réussit, non sans peine, à arriver jusqu'au portier, auquel elle présenta son permis d'une main tremblante.

L'imposant gardien le prit, le lut et le lui rendit en disant :

— Ma petite dame, j'en suis bien fâché, mais on n'entre pas avec une permission qui est au nom d'un monsieur... surtout quand on est gentille comme vous.

Marthe n'eut pas la force de répondre un seul mot; mais elle devint si pâle, que le portier s'aperçut de son émotion, malgré le voile qui cachait sa figure.

— Faut pas vous désoler, reprit-il avec une

bonhomie goguenarde; je sais bien que c'est dur de s'en retourner sans voir son amoureux, mais que voulez-vous ? c'est l'ordre pour aujourd'hui... Repassez la semaine prochaine... on sera peut-être moins sévère.

M^{lle} Moulinier ne l'écoutait plus.

Elle s'éloignait de la grille en chancelant et cherchait à fendre la foule.

Mais sa déconvenue n'avait eu que trop de témoins, et c'en fut assez pour réveiller cet instinct cruel qui pousse les gens grossiers à bafouer les faibles.

— Tiens ! c'te mijaurée qui veut passer sans permis.

— C'était pas la peine de faire tant sa tête !

— En v'la du toupet de courir après son tour-lourou jusqu'à l'hospice !

Ces ignobles brocards bourdonnèrent aux oreilles de Marthe, qui se sentait défaillir.

Elle en comprenait à peine le sens ; mais il lui semblait qu'on lui jetait de la boue.

Les huées redoublèrent, et on commençait à l'entourer.

A ce moment, une voix murmura à son oreille :

— Prenez mon bras, madame, et n'ayez pas peur.

Marthe obéit, sans trop savoir ce qu'elle faisait,

et même sans oser regarder l'homme généreux qui venait à son secours.

Cet appui arrivait fort à propos ; mais il eut d'abord pour effet d'exciter la foule encore davantage.

Les clameurs devinrent presque menaçantes, et les quolibets injurieux tombèrent dru comme grêle sur la jeune fille et sur son chevalier.

— Paraît qu'elle avait deux amoureux, un dedans et un dehors.

— Un militaire et un civil...

— Et c'est le troupier qu'est enfoncé !

De rauques éclats de rire accompagnaient chacune de ces plaisanteries grossières, et dans ce rassemblement de goujats, pas une voix ne s'élevait pour prendre la défense d'une femme.

L'inconnu, qui seul s'était mis de son parti, eut le bon esprit de ne pas répondre à ces criaileries et de gagner au pied le plus vite qu'il put.

La pauvre enfant, qui s'appuyait sur son bras, se traînait plutôt qu'elle ne marchait, car la force lui manquait, et ses jambes se dérobaient sous elle.

— Ne craignez rien, disait tout bas le protecteur, un peu plus ému lui-même qu'il ne voulait le laisser paraître ; soutenez-vous seulement cinq minutes, et nous leur échapperons.

Marthe l'écoutait à peine et se hâtait machinalement, pour fuir un danger dont elle ne se rendait plus bien compte, car elle avait à peu près perdu la tête.

Une seule pensée se présentait nettement à son esprit troublé :

M. Hingant ; elle espérait encore voir paraître M. Hingant.

Mais le vieillard ne se montrait point, et les braillards hurlaient toujours sur les talons du couple fugitif.

En dépit de l'autorité des sergents de ville, trop peu nombreux pour maintenir la foule, le tumulte menaçait de se changer en poursuite, quand un heureux hasard intervint.

Ce fut un omnibus, un vulgaire omnibus, qui tira de la bagarre M^{lle} Moulinier et son défenseur improvisé.

La rue du Faubourg-Saint-Jacques était très-étroite, — elle n'a guère changé depuis, — et c'est tout au plus si deux voitures y pouvaient passer de front.

Quand l'énorme machine peinte en jaune, transportant ses voyageurs à six sous, arrivait au grand trot de ses deux forts chevaux, elle produisait dans ce passage étranglé le même effet qu'une baleine remontant une petite rivière.

Elle forçait les passants à se coller contre les

murs, comme le cétacé ferait refluer l'eau sur les berges.

L'effet se produisit cette fois comme toujours, et les groupes se dispersèrent pour ne point être écrasés.

Les huées se tournèrent même contre l'omnibus ; mais il poursuivit sa carrière en éclaboussant ses blasphémateurs avec l'eau du ruisseau, que le soleil ne séchait jamais entre les pavés fangeux du faubourg.

Les deux persécutés avaient encore quelques pas d'avance sur la tourbe ameutée.

Ils purent se glisser sans trop de peine entre les maisons et les roues du massif véhicule, pendant que la masse hurlante tourbillonnait confusément devant le poitrail des chevaux.

L'inconnu profita de ce moment de répit avec beaucoup de prestesse et d'habileté.

— Tâchez de courir, dit-il rapidement à sa protégée. A vingt pas d'ici, nous serons hors d'affaire.

Et en même temps, il la tint si ferme par le bras qu'il réussit à l'entraîner.

Avant que la voie fût redevenue libre derrière eux, ils atteignirent l'angle d'une maison qui formait le coin de la rue des Feuillantines.

— Par ici ! nous sommes arrivés ! cria le sauveur.

Cette assurance rendit des forces à la jeune fille.

Elle courut à toutes jambes, sans même se demander où on la conduisait.

Si elle eût été plus de sang-froid, elle aurait peut-être hésité avant de se lancer aveuglément sous une large voûte dont la porte était ouverte, et où son conducteur la poussa.

Là encore, si elle avait pu reprendre possession d'elle-même, elle aurait sans doute refusé d'aller plus loin.

Mais les bruits de la rue arrivaient toujours à ses oreilles, et elle croyait même entendre les pas de toute cette foule courant après elle.

Elle ne pensa qu'à se mettre hors de ses atteintes.

— Entrez vite, dit le seul homme auquel elle crût pouvoir se fier.

Elle ne prit pas le temps de regarder où il la menait.

Avant d'avoir pu seulement se rendre compte de ce qui s'était passé, elle se trouva dans une grande chambre éclairée par deux fenêtres.

C'était la pièce principale d'un appartement situé au rez-de-chaussée de la maison où elle venait de trouver un asile.

Son guide obligeant n'avait eu qu'à mettre la clé dans la serrure d'une porte donnant sur le corridor d'entrée.

Évidemment, il était chez lui, et il le fit bientôt voir.

Il commença par pousser un verrou de sûreté, sans doute pour le cas peu probable où il prendrait fantaisie au populaire d'envahir son domicile.

Puis il posa son chapeau sur un guéridon, passa légèrement sa main dans ses cheveux et donna un coup d'œil à une glace, tout en avançant un fauteuil.

Marthe, haletante, à demi-morte de peur, s'y laissa tomber et leva pour la première fois les yeux sur son sauveur.

C'était un jeune homme blond, assez élégamment, on aurait même pu dire somptueusement vêtu, car il portait une triple chaîne d'or sur un gilet blanc, une épingle en diamant fichée dans une cravate de soie bleue, un habit à boutons de métal, des gants gris perle et des bottes vernies si luisantes qu'on aurait pu s'y mirer.

Par malheur, ses traits fort réguliers manquaient absolument d'expression, et sa tournure n'avait rien de distingué, quoiqu'il cherchât à se donner un air dégagé.

Il se tenait debout devant la jeune fille et la regardait en souriant agréablement.

— Quelle chance que je me sois trouvé là ! pas vrai ? dit-il sans autre préambule. Sans moi, ma

petite, vous auriez pu passer un mauvais quart d'heure. Ah ! dame ! ces Parisiens ne sont pas commodes.

Marthe tressaillit, et le rouge lui monta au visage.

Elle n'avait jamais entendu un pareil langage, et elle commençait à regretter d'avoir été si confiante.

— Monsieur, dit-elle avec effort, je ne puis que vous remercier du service que vous venez de me rendre, mais...

— Me remercier ! c'est pas la peine. Je suis trop content que l'occasion se soit présentée de vous parler... Moi qui vous suivais depuis le Luxembourg sans pouvoir vous rattraper... Savez-vous que vous trottez joliment avec ces petits pieds-là ? s'écria le joli blond en faisant mine de se rapprocher.

M^{lle} Moulinier se leva brusquement. L'indignation lui avait rendu des forces.

— Vous vous méprenez, monsieur, dit-elle avec une dignité froide qui calma pour un instant les transports de son hôte.

— Ma foi non ! je ne me trompe pas, dit-il en ricanant ; je vois très-bien que vous êtes jolie comme un cœur, et comme il ne faut pas être bien malin pour deviner que vous veniez au Val-de-Grâce pour faire une visite à votre amoureux,

je ne me gêne pas pour vous offrir un joli dîner au champagne.... ça vaudra mieux que de goûter la tisane de l'hôpital...

— Ah ! c'est indigne ! murmura la jeune fille, qui avait peine à retenir ses larmes...

— Bah ! pourquoi donc ? Ah ! j'y suis ! vous me prenez pour un blagueur, parce que je ne demeure pas dans le quartier des étudiants. N'ayez pas peur, je ne suis pas un carabin, et si je *reste* par ici, c'est que j'y ai des amis ; mais quand je veux faire une noce distinguée, je vais de l'autre côté de l'eau... Mes moyens me le permettent... Je suis propriétaire, rien que ça, ma petite chatte... et tenez, à preuve...

Il tira de son triomphant gilet une carte sur vélin glacé, où l'on lisait en lettres gothiques :

CHARLES DU GENÊT

Propriétaire.

Il y avait au moins un demi-pouce de distance entre la particule et le nom qui la suivait.

— Monsieur, dit Marthe d'une voix ferme, je veux sortir d'ici, et je vous somme de me laisser passer.

— Vous êtes folle, ma chérie. Et la canaille qui vous attend dans la rue, vous n'y pensez donc pas ?

— J'aime mieux m'exposer à leurs insultes que de subir les vôtres.

— Moi ! vous insulter ! Jamais, par exemple. C'est vous qui prenez tous mes compliments de travers. Voyons, ne faites pas la méchante, et asseyez-vous là, que nous causions un peu.

— Voulez-vous m'ouvrir cette porte ? demanda Marthe en faisant un pas vers l'entrée.

— Peut-on, sans être trop curieux, vous demander où vous irez, la belle enfant ?

— Chez un homme devant lequel vous n'oseriez pas agir comme vous le faites.

— Votre militaire ? Allons donc ! vous savez bien qu'on ne vous laissera pas entrer.

— J'irai chez mon père, monsieur, et je lui dirai qu'il s'est trouvé quelqu'un pour abuser de la frayeur et de l'inexpérience d'une jeune fille.

Marthe avait pensé à M. Hingant, et elle avait espéré qu'en lui donnant ce nom de père devant son odieux persécuteur, elle conjurerait le danger.

Mais le beau Charles se mit à rire en frisant sa moustache.

— Bah ! vous avez bien le temps, dit-il, et je vous y reconduirai... quand nous aurons dîné... En attendant, petite...

Un violent coup de sonnette lui coupa la parole et le cloua sur place.

— Qui diable peut venir me déranger ? dit entre ses dents le joli jeune homme. Ça ne peut

pas être les amis du quartier... il n'est pas encore l'heure de l'absinthe... Est-ce que par hasard les gueusards qui nous ont donné la chasse s'aviseraient d'assiéger mon appartement?... Ah ! mais... ça ne m'amuserait pas du tout...

Marthe ne disait rien ; mais elle se rapprochait tout doucement de la porte.

Elle était bien décidée à appeler au secours, et elle voulait qu'on l'entendît du dehors.

Un second coup de sonnette, plus bruyant que le premier, puis un troisième, puis en même temps une voix dont le timbre impressionna singulièrement la jeune fille, cria :

— Charles ! Charles ! ouvre-moi vite ! Je sais que tu es là, et j'ai à te parler.

Charles reconnut sans doute de qui venait cet appel, car il fit un geste de surprise et d'impatience.

— Allons ! il ne manquait plus que ça, grommela-t-il avec humeur. Qu'est-ce que le bonhomme peut bien venir faire chez moi?... Ah ! bah ! il s'en retournera bredouille, ajouta-t-il en faisant claquer ses doigts.

— Monsieur, dit Marthe, vous allez ouvrir sur-le-champ.

— C'est ce que nous verrons.

— Si vous n'ouvrez pas à l'instant même, je vais appeler la personne qui est là.

Dugenêt, le plus élégant des trois neveux du corsaire, faisait pour le moment assez sottie figure, et, ne sachant à quoi se décider, il se contenta de lancer des regards furieux à sa prisonnière.

— Voyons, mon petit Charles, ne me fais pas attendre, reprit le visiteur. Je suis pressé... et puis, je ne te retiendrai pas longtemps.

— Ah ! le vieux fou !... que le tonnerre le brûle !... murmura Charles.

Et se retournant vers la jeune fille, il ajouta :

— Et vous, tâchez de ne pas faire de scandale... D'abord, je vous préviens que ça ne servirait à rien, car je ne vous laisserai pas filer.

Persuadé que cette recommandation suffirait pour intimider Marthe, il se décida à tirer le verrou et à entrebâiller la porte, avec le projet bien arrêté de se glisser par l'ouverture et de causer avec l'importun dans le corridor.

Mais à peine le pêne eut-il joué dans la serrure, que le battant céda sous une impulsion irrésistible, et qu'un homme entra comme un ouragan.

— Ah ! mon ami, cria-t-il tout essoufflé, si tu savais ce qui m'arrive !... un malheur !... un grand malheur... et par ma faute !... J'ai recours à toi... tu connais le quartier... tu peux m'aider à la retrouver... on m'a dit qu'elle s'était enfuie par ici...

— Retrouver qui? De quel malheur parlez-vous? disait Charles en s'efforçant de se placer devant l'envahisseur pour lui dérober la vue de Marthe.

Cette manœuvre ne lui réussit guère.

Un cri de joie éclata derrière lui, et, avant qu'il eût eu le temps de s'y opposer, la jeune fille, se glissant le long du mur, s'était jetée dans les bras de l'ami que le ciel lui envoyait, et qui, on l'a deviné n'était autre que M. Hingant.

— Vous! c'est vous! ah! je suis sauvée! balbutiait-elle en se serrant contre la poitrine du vieillard.

— Et moi, je vous retrouve enfin, ma chère enfant, disait l'excellent Jean-Marie, qui avait les larmes aux yeux. Ah! j'ai bien maudit la sotte idée que j'ai eue de vous laisser seule... Mais si vous saviez comme tout cela s'est enchaîné... c'est une véritable fatalité.

L'héritier de feu Léridan contemplait ces embrassades et écoutait ces effusions avec une stupéfaction profonde.

Ce serait peine perdue que d'essayer d'analyser les idées qui traversaient en ce moment sa cervelle éventée.

Il la creusait en vain pour deviner le lien qui pouvait rattacher l'ex-juge de paix à une jolie fille qu'il prenait pour une grisette, et il ne

faudrait pas jurer qu'il ne suspectât quelque peu les mœurs du vertueux Hingant.

Quoi qu'il en fût d'ailleurs, l'aventure ne l'amusa guère, car il tenait à conserver de bonnes relations avec l'ami de son oncle.

Non qu'il se doutât le moins du monde que celui-ci était en possession d'un testament qui pouvait le renvoyer dans la boutique du courtier de Saint-Malo, lui, le beau, l'invincible *Du Genêt*, la coqueluche de ces dames du pays latin.

Mais il sentait confusément le besoin de s'appuyer sur la bienveillance d'un homme justement considéré, et il n'était pas médiocrement fier de l'intérêt que l'ancien magistrat n'avait point cessé de lui témoigner depuis son arrivée à Paris.

Il en était donc à chercher dans sa tête quelque bon mensonge pour expliquer la présence de Marthe dans son domicile ; mais son imagination peu fertile ne lui suggérait rien du tout.

Fort heureusement, Jean-Marie lui-même lui vint en aide.

— Ah ! ça, s'écria le vieillard quand les premiers transports furent un peu calmés, savez-vous, mes chers enfants, qu'il faut que Dieu s'en soit mêlé... c'est lui qui a suscité pour défenseur à ma fille d'adoption le neveu de mon meilleur ami.

— Sa fille d'adoption ! répétait tout bas Charles abasourdi.

— Le neveu de son meilleur ami ! murmura Marthe confondue d'étonnement.

Son cœur se révoltait à la pensée que l'indigne conduite de ce neveu n'était même pas soupçonnée par son protecteur, et elle voulut dire la vérité.

— Ne me racontez rien, mademoiselle ; je devine tout, dit Hingant avec un bon sourire.

Et, après lui avoir fait un signe amical pour l'empêcher de parler, il commença un récit qui témoignait des tendances bienveillantes de son esprit.

— On m'a tout dit à la grille du Val-de-Grâce... Je connais votre mésaventure, ma chère Marthe, à cause de cette maudite permission ; et c'est encore ma faute de n'avoir pas réfléchi qu'elle était à mon nom... Quand j'ai expliqué au portier qu'il s'agissait de ma fille, il m'a fait des excuses... Belle consolation, ma foi ! mais je me suis adressé à un sergent de ville qui m'a conté l'abominable conduite de ces badauds enragés... Oh ! les Parisiens !... Seulement, il n'a pas pu me dire ce que vous étiez devenue. Il avait vu un jeune homme vous offrir son bras pour vous protéger, et il croyait que vous vous étiez sauvés tous les deux par la rue des Feuillantines. Je vous laisse

à penser dans quel état j'étais.... j'avais envie de m'arracher les cheveux.... le peu qui m'en reste. Où courir? à qui m'adresser pour vous retrouver? Je n'avais garde de me renseigner auprès de ces vilaines gens qui remplissaient la rue. Enfin, je crois que je serais devenu fou, s'il ne m'était pas venu une inspiration. Je me suis rappelé que Charles logeait ici, et j'ai eu l'idée de venir lui demander s'il n'avait rien vu, rien entendu de son rez-de-chaussée. Ah! je ne savais pas que j'étais si heureusement tombé.

Et, saisissant tout à coup les deux mains du jeune propriétaire pour les serrer affectueusement dans les siennes, il ajouta avec effusion :

— C'est bien, Charles, ce que tu as fait là; c'est très-bien. Je reconnais le sang de mon vieux Mériadec Léridan. S'il était encore de ce monde, il te remercierait comme je le fais moi-même, de tout mon cœur. Mais, puisque nous l'avons perdu, rappelle-toi que tu as en moi un ami, un père...

Hingant s'arrêta, car l'émotion étouffait sa voix.

Il serait téméraire d'affirmer que, dans son enthousiasme, il ne formait pas secrètement le vœu de ne jamais retrouver la légataire du corsaire, cette Marie Bréhal dont l'existence pouvait ruiner de fond en comble le généreux héritier légitime.

Marthe baissait les yeux et se demandait si elle allait avoir le courage de détromper le vieillard auquel elle devait tant.

La conduite du beau Charles était bien odieuse ; mais, pour la révéler, il fallait se résigner à blesser le cœur d'or de M. Hingant.

Le misérable fat était là devant elle, la regardant à la dérobée, comme pour la supplier de ne pas l'accabler.

Elle crut surprendre sur sa figure une impression de repentir.

Elle se tut.

— Voyons, mes enfants, reprit gaîment l'ex-juge de paix, la joie me fait bavarder, et je ne pense pas seulement à vous présenter, comme on dit à présent... En vérité, je crois que je retombe en enfance... mais cette faute-là peut se réparer. Ma chère Marthe, vous devez ce service à mon jeune ami et compatriote, Charles Dugenêt. Mon cher Charles, vous avez sauvé M^{lle} Marthe Moulinier, la fille de M. Moulinier, riche et honorable négociant de Paris, dont elle porte encore le deuil... bien récent, hélas ! M. Moulinier a été tué dans ces malheureuses journées, à la tête de la compagnie de la garde nationale dont je fais partie, et je me suis estimé heureux de recueillir sa fille, en attendant que les affaires, qu'entraîne toujours un si triste événement, soient réglées.

— La fille d'un riche négociant ! se disait Dugênêt. Diable ! Et moi qui la prenais pour une chercheuse d'aventures !

— Et maintenant, mon ami, reprit Jean-Marie, tu conçois que mademoiselle a besoin de repos après de pareilles émotions. Nous allons te quitter. Mon fiacre m'attend au coin de la rue Saint-Jacques..... Venez, ma chère Marthe, et toi, Charles, ne nous fais pas attendre ta visite. Tu seras reçu à bras ouverts.

Et M. Hingant, après avoir serré de nouveau la main de son protégé, entraîna la jeune fille, qui ne se fit pas prier pour s'éloigner de la déplaisante compagnie de son persécuteur.

Charles, resté seul, disait en se caressant le menton :

— La petite est gentille ! ça doit être un bon parti ! Hé ! hé ! pourquoi donc ne l'épouserai-je pas ?

X

Cherchez, et vous trouverez.

Le lendemain de cette journée d'émotions ne fut point consacré au repos, quoique Marthe et M. Hingant eussent grand besoin de se remettre d'alarmes si chaudes.

Il était temps que la jeune fille revînt à l'appartement du boulevard Bonne-Nouvelle, quand ce n'eût été que pour se rendre un compte exact de la nouvelle situation que la mort de son père lui avait faite.

L'ancien magistrat avait donc décidé, d'accord avec elle, d'employer à cette visite la matinée qui suivit la malencontreuse excursion au Val-de-Grâce.

Il n'était pas sans inquiétude à l'endroit du résultat des recherches qu'il allait entreprendre, car le peu que les réponses de Marthe lui avaient appris sur l'existence de M. Moulinier n'avait rien de bien rassurant.

Il entrevoyait confusément un mystère dans la vie de ce négociant dont personne, même sa fille, ne connaissait les affaires.

L'histoire de ce ménage, si peu intime, si désuni, lui semblait grosse de malheurs cachés, et il soupçonnait tout un passé douloureux précédant une union forcée entre deux époux mal assortis.

Mais les causes du mariage de M. Moulinier le préoccupaient moins que les conséquences de son décès. Il s'agissait avant tout de veiller aux intérêts de l'orpheline, et de savoir si elle était riche ou pauvre.

A vrai dire, M. Hingant ne concevait guère qu'elle n'héritât point d'une modeste aisance, car une fortune commerciale ne disparaît pas subitement avec celui qui la possède, et en admettant même que le père eût éprouvé des revers, la fille devait encore recueillir une succession qui suffirait tout au moins à la mettre à l'abri de la misère.

A Paris, le prix du loyer a toujours servi de base à l'évaluation approximative du revenu, et l'appartement de M. Moulinier, au premier étage d'une des belles habitations d'un grand boulevard, coûtait assurément fort cher.

Cependant, le défunt n'avait à son service qu'une seule domestique, laquelle, par parenthèse, avait jugé à propos d'abandonner sa jeune maîtresse dès que les insurgés avaient commencé leur barricade ; mais la modicité de ce train de

maison pouvait tenir à des habitudes prises à une autre époque.

Le sage Jean-Marie avait pesé toutes ces considérations et conclu que la liquidation donnerait des résultats satisfaisants.

Aussi cheminait-il d'un pas allègre, donnant le bras à Marthe, pour la conduire à son ancien domicile.

Le trajet n'est pas long de la rue Bergère à la porte Saint-Denis, et ils arrivèrent bientôt devant la façade toute criblée de balles.

La jeune fille ne revit pas sans émotion la fenêtre de l'entresol où s'était embusqué l'assassin, et M. Hingant, pour la soustraire à cette impression pénible, se hâta de l'entraîner sous la porte cochère.

Ils y rencontrèrent le concierge, se promenant de long en large, les mains dans les poches de son tablier et la pipe à la bouche.

Ce fonctionnaire, comme la bonne de M. Moulinier, avait jugé prudent de disparaître le jour de la bataille, et il n'avait repris possession de la loge qu'une fois le calme rétabli.

Hingant, qui savait cela pour être déjà venu aux informations, le tenait en médiocre estime ; mais il comptait cependant en tirer quelques renseignements.

Le personnage, en apercevant M^{lle} Moulinier,

ouvrit de grands yeux et daigna soulever sa casquette.

— Comment ! c'est vous, mam'zelle ! dit-il d'un air goguenard. Ah *ben* ! je ne m'attendais pas que vous reviendriez si vite.

— Mademoiselle s'était réfugiée chez moi, dit sèchement Jean-Marie, très-choqué du ton de ce portier.

— Ah bah ! s'écria le drôle.

— Et elle veut rentrer chez elle, continua le vieillard, qui commençait à perdre patience. Donnez-moi la clé de l'appartement.

— La clé ! c'est pas la peine. La garde nationale a enfoncé la porte. On entre là-dedans comme dans un moulin.

— Quoi ! vous avez poussé l'incurie jusqu'à laisser le mobilier d'un locataire à la disposition du premier venu, faute de faire remettre deux ou trois planches brisées et une serrure ?

— Tiens ! fallait p't'être que j'y *soye* de ma poche ! Le *popiétaire* est à la campagne... qui donc qui m'aurait remboursé ? *c'est-il* vous ?

— Moi ou mademoiselle, peu importe. Vous étiez bien sûr de ne rien perdre, et une pareille négligence est très-coupable... vous m'obligez à vous le dire.

— Ça m'est égal, vu que je ne vous connais pas. Et, pour ce qui est de mam'zelle ici présente, j'a-

vais mes raisons pour pas avoir confiance. Son père devait déjà deux termes, sans compter celui qui court, et le 15 juillet n'est pas loin.

M. Hingant pâlit, moins de colère que du saisissement que lui causait cette révélation. Il comprit qu'il fallait avant tout épargner à Marthe d'indignes humiliations, et il dit le plus froidement qu'il put :

— Je ne vous demande pas ces détails. Vous serez payé demain. Vous n'avez qu'à envoyer les trois quittances chez moi, et voici mon adresse. — Montez, mademoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers Marthe. Et vous allez m'amener un menuisier et un serrurier à l'instant même. Voici cent sous pour votre course. Nous allons visiter l'appartement, et je ne sortirai pas de la maison avant que cette porte soit remplacée.

La vue d'une pièce de cinq francs produisit sur le concierge un effet magique, et la lecture de la carte que venait de lui remettre M. Hingant acheva d'abattre son insolence.

La qualité d'ancien magistrat inscrite sur ce petit morceau de carton était un talisman qui manquait rarement d'opérer ; M. Hingant commençait à s'en apercevoir.

— Du moment que monsieur veut bien répondre du loyer, c'est différent, murmura le cerbère. Monsieur peut être certain que les ouvriers se-

ront ici dans un quart d'heure, et si monsieur a besoin de moi...

— J'ai besoin que vous alliez les chercher sur-le-champ, interrompit Jean-Marie en congédiant d'un geste péremptoire ce vilain subalterne.

Et il suivit Marthe dans l'escalier.

Les choses prenaient une bien mauvaise tournure, car l'arrogance des portiers est toujours en raison inverse de la solvabilité des locataires.

Il était évident que celui-là croyait à la ruine complète de feu Moulinier.

Peut-être même en avait-il des preuves, et M. Hingant se proposait bien de le questionner plus tard en tête-à-tête.

Pour le moment, il n'était occupé que de sa protégée, et il l'observait à la dérobée.

Elle avait l'air plutôt résignée qu'irritée, et on aurait été tenté de croire qu'elle s'attendait presque à cette scène désagréable.

L'homme de la loge n'avait pas menti.

Les dégâts commis par les vengeurs du capitaine n'étaient point encore réparés, pas même à l'entresol, dont la clôture avait si complètement disparu que M. Hingant put, en passant, jeter un coup d'œil dans l'intérieur.

Il remarqua même qu'il n'y avait point de meubles, preuve que l'appartement n'était pas occupé quand l'assassin s'y était introduit.

L'ex-juge de paix avait fait en sa vie beaucoup d'instructions criminelles, et il lui passa par l'esprit que le concierge avait bien pu remettre la clé à ce misérable avant de quitter la maison dans la matinée du 22 juin.

C'était encore là une question à éclaircir plus tard.

Au premier étage, il ne restait de la porte que des débris, et rien n'empêchait de passer ; ils entrèrent et parcoururent, non sans une vive émotion, les pièces qui composaient le logement.

Tous les meubles étaient à leur place, et, sauf quelques tentures déchirées par les baïonnettes, rien ne portait les marques de l'invasion. Le passage secret était resté ouvert ; mais la boiserie où se trouvait placé le ressort n'avait pas trop souffert, et le portrait de la mère de Marthe était intact.

— Ma chère enfant, dit Jean-Marie pour la distraire des tristes sensations qu'elle devait éprouver, il me paraît urgent d'enlever dès aujourd'hui tous vos papiers de famille, car je n'ai aucune confiance dans votre concierge. Ils seront beaucoup plus en sûreté chez moi, et nous les y examinerons plus à loisir. Vous devez savoir où votre père les déposait.

— Mon Dieu ! non, répondit Marthe ; je crois même qu'il ne gardait rien ici. Cependant, ni ma

mère, ni moi n'entrions presque jamais dans son cabinet, et peut-être, là, dans les tiroirs de son bureau, aura-t-il laissé...

— Nous allons nous en assurer tout de suite, dit M. Hingant dont la physionomie se rembrunissait de plus en plus.

Ils traversèrent de nouveau l'appartement, et le vieillard s'aperçut pour la première fois que le luxe n'y était qu'apparent.

Le mobilier aurait pu passer pour somptueux s'il eût été plus frais ; mais en y regardant d'un peu près, on s'apercevait aisément que la soie des fauteuils était usée, les tentures fanées et l'acajou déjeté.

Les tapis, qui montraient la corde, étaient encore en place au cœur de l'été : symptôme de gêne très-significatif pour un homme plus accoutumé que Jean-Marie à reconnaître les misères secrètes d'une existence parisienne.

On avait eu de l'argent autrefois pour les acheter ; on n'en avait plus pour payer les ouvriers qui auraient dû les enlever.

Le cabinet, ce sanctuaire intime de M. Moulinier, le cabinet était encore moins richement garni. De mauvais rideaux de serge verte à la fenêtre, quatre chaises de paille, le classique fauteuil à dossier arrondi et à fond de cuir, le bureau en noyer supportant un encrier où l'encre s'était

séchée, et un paquet de plumes qui n'avaient jamais servi.

Tout cela sentait, non seulement la pauvreté, mais l'abandon, le découragement.

Il était clair que depuis longtemps M. Moulinier ne travaillait plus là, et que l'inspection des tiroirs n'amènerait aucun résultat.

M. Hingant les ouvrit pourtant, et les examina méticuleusement l'un après l'autre.

Ils étaient vides.

— C'est étrange ! murmura l'ancien magistrat déconcerté. Il n'est pas possible que M. Moulinier n'ait rien gardé chez lui... Il doit y avoir une cachette quelque part, et quand il faudrait sonder les murs, démonter les meubles, je veux...

— Monsieur, voici le serrurier et le menuisier, dit la voix obséquieuse du portier, qui se montra tout à coup, sa casquette à la main.

— Très-bien. Je vais leur parler, dit M. Hingant.

Et il ajouta en s'adressant à Marthe :

— Vous permettez, n'est-ce pas, chère enfant, que j'aie donné mes instructions à ces ouvriers ?

— Je vous attends dans la chambre de ma mère, répondit avec empressement la jeune fille.

Jean-Marie comprit qu'elle voulait rester seule pour prier auprès du lit où M^{me} Moulinier était morte, et il lui exprima par un serrement de

main qu'il s'associait de cœur à ce sentiment pieux.

Elle s'éloigna après l'avoir remercié d'un regard, et l'ancien magistrat revint au salon, où le concierge avait introduit sans cérémonie les artisans qu'il était allé chercher.

Ils avaient tous les deux de bonnes figures, et il suffisait de les regarder pour reconnaître qu'ils n'appartenaient point à cette catégorie de prétendus ouvriers qui travaillent trois jours par semaine et emploient les quatre autres à boire ce qu'ils ont gagné.

— Monsieur, dit le portier, je vous ai amené justement le menuisier et le serrurier ordinaires de défunt mon locataire du premier.

— Il y a trois ans que nous travaillons pour M. Moulinier, dirent à la fois les deux ouvriers.

— Tant mieux, mes amis, s'écria Hingant. C'est pour moi une excellente recommandation, et je suis heureux de trouver l'occasion de vous employer. Il s'agirait de refaire le plus tôt possible deux battants pour remplacer ceux qui ont été brisés à l'entrée de l'appartement, et aussi de rétablir une serrure à secret qu'on a forcée...

— Celle de la petite porte donnant sur l'escalier de service, dit le serrurier.

— Vous la connaissez ? demanda l'ex-juge de paix assez surpris.

— Je crois bien. C'est moi qui l'ai posée.

— Voilà qui se trouve à merveille, et vous pourrez commencer tout de suite.

— Et moi, ajouta le menuisier, j'ai *rafistolé* plus d'une fois les meubles, car je fais aussi l'ébénisterie, et M. Moulinier n'a jamais voulu employer que moi pour ses réparations... et il y en avait souvent.

Ce discours suggéra une idée à M. Hingant.

— Mon ami, dit-il au serrurier, je vous prie d'aller prendre vos mesures pour remettre en état le mécanisme caché dans la boiserie. Seulement, M^{lle} Moulinier désirerait enlever le portrait dont le cadre contient le ressort...

— Ça sera très-facile... une vis à changer de place et un trou à masquer... Je vais voir ça... Ne vous dérangez pas; je sais où c'est.

— Bon! j'irai vous rejoindre dans un instant.

— Monsieur n'a plus besoin de moi? demanda le concierge, qui devenait de plus en plus poli. Mes fonctions m'appellent en bas, et si monsieur le permet...

— Très-bien! très-bien! vous pouvez descendre et vous présenter demain chez moi avec les quittances.

— Monsieur doit penser que je n'oublierai pas... D'ailleurs, je suis connu pour être exact, et...

— C'est entendu, dit M. Hingan^t avec impatience.

Le portier se décida enfin à regagner sa loge et sortit à reculons, non sans se confondre en salutations dont le protecteur de Marthe l'aurait très-volontiers dispensé.

— Maintenant, mon brave, dit Jean-Marie dès qu'il se trouva seul avec l'ébéniste, je m'en rapporte à vous pour remonter la porte, et je sais que l'ouvrage sera fait consciencieusement, car je vous ai jugé honnête homme du premier coup d'œil.

— Ma foi ! c'est pas pour dire, mais je m'en flatte.

— Et moi j'en suis sûr. C'est même parce que vous m'inspirez une entière confiance que je veux causer avec vous de... d'autre chose.

— De tout ce qu'il vous plaira, parbleu ! vous m'avez l'air d'un bon enfant, et, si je peux vous être utile...

— Vous pouvez peut-être me rendre un service... un grand service.

— Bah ! s'écria l'ouvrier très-surpris.

— Voici ce que c'est. Vous m'avez dit que vous connaissiez très-bien M. Moulinier, c'est-à-dire qu'il avait eu souvent recours à vous...

— Oh ! oui, que je le connaissais, ce pauvre cher homme ! et que ça me faisait de la peine de voir que ses affaires n'allaient pas...

— C'est donc vrai qu'il était gêné ?

— Pardine ! c'était pas difficile de s'en apercevoir. Il changeait tous les jours à vue d'œil, et si un mauvais gueux ne lui avait pas flanqué une balle dans la tête, j'ai dans l'idée qu'il se serait tué ou qu'il serait mort de chagrin, parce que, voyez-vous, les bourgeois, c'est pas comme les ouvriers. Nous autres, nous avons des mauvais jours, et puis il en vient des bons. Quand on chôme, on mange ses petites économies, ou, si on n'a rien mis de côté, on se serre le ventre, et on attend que ça reprenne. N'y a pas d'affront à être dans la débîne. Un commerçant, c'est *p'us* ça. Faut payer ses échéances et faire figure tout de même quand la caisse est vide, ou alors... gare à la faillite !

— Hélas ! vous n'avez que trop raison, mon ami, et je crains bien que ce ne fût le cas de M. Moulinier.

— Il ne pouvait pas se consoler de s'être fourré dans quelque mauvaise affaire. J'ai deviné ça, moi. Car il avait été riche, très-riche même, dans les temps, et quand il est venu s'établir dans le quartier, il était encore très-cossu. Je connaissais le tapissier qui a meublé l'appartement, et je sais qu'il avait fourni du beau et du bon, et que sa pratique ne regardait pas à l'argent. Mais paraît que le boulevard Bonne-Nouvelle ne lui a

pas porté chance. A partir du jour où il a loué ici, ç'a été toujours en dégringolant. Il avait trois domestiques, et il a fini par ne garder que la cuisinière. Et les meubles qui s'usaient, c'était moi qu'on envoyait chercher pour les raccommoder, et, pour toucher mes notes, qui n'étaient pourtant pas grosses, il y avait toujours du tirage. Eh *ben!* vrai, si j'avais été plus à mon aise, je les lui aurais pas réclamées, car je me disais quelquefois : Courtin, mon bonhomme, en v'là un qu'est encore *p'us* à la côte que toi... Courtin, c'est mon nom...

— Je ne l'oublierai pas, mon ami, car ce que vous me dites là me prouve que je ne m'étais pas trompé sur votre compte, et vous me trouverez toujours prêt à vous aider en toutes choses. Mais, dites-moi, quel genre de commerce faisait M. Moulinier ?

— Ah ! pour ce qui est de ça, je ne pourrais pas vous renseigner. On disait qu'il était dans les affaires. Vous savez, ça signifie qu'on a de l'argent et qu'on travaille avec. Le boucher et le boulanger n'en demandent pas davantage, pourvu qu'on les paie. Moi, j'ai toujours eu dans l'idée qu'il jouait à la Bourse et qu'il avait perdu beaucoup, sur la fin, après février... car c'est surtout dans les derniers temps qu'il était près de ses pièces... même que quand sa pauvre femme est

morte, je parierais qu'il s'est saigné aux quatre veines pour payer un convoi de troisième classe...

— La connaissiez-vous ? demanda vivement Jean-Marie.

— Pas beaucoup, car elle était toujours malade, et on ne la voyait guère ; mais elle avait l'air si doux, si bon, qu'on se serait passé de manger plutôt que de lui faire de la peine. Pas de danger, allez, quand j'avais un petit compte en retard, que je lui envoie ma facture ! Et sa demoiselle, donc ! en voilà une qu'était pas fière avec le pauvre monde ! Le *pipelet* d'en bas dit que vous l'avez recueillie, et c'est pas moi qui trouverai que vous avez eu tort.

M. Hingant, touché de cette franche sympathie si naïvement exprimée, sentit qu'il pouvait parler à cœur ouvert.

— Je vous remercie, dit-il d'une voix émue, et, puisque vous vous intéressez à M^{lle} Moulinier, c'est en son nom que je vais vous faire une demande.

— Pour elle, tout ce que vous voudrez, et pour vous aussi, car, si tous les bourgeois vous ressemblaient, on se mettrait en quatre pour les servir.

— Écoutez-moi, mon ami. Comme je vous le disais tout à l'heure, je crains bien que M. Moulinier ne soit mort ruiné. Je suis résolu à ne pas abandonner sa fille, et je dois d'abord veiller à

ses intérêts. Mais je me trouve dans le plus grand embarras, car je ne possède aucune indication sur l'état réel de sa fortune. Si diminuée qu'elle soit, il n'est pas possible qu'elle ait entièrement disparu. J'espérais en trouver la trace dans cet appartement, mais je viens de le visiter inutilement. M. Moulinier n'y a laissé aucun écrit, ou du moins je n'en ai découvert aucun. Eh bien ! en vous entendant me raconter que vous aviez souvent travaillé ici de votre état, il m'est venu à l'esprit que peut-être il vous avait chargé de pratiquer quelque part une cachette où il pourrait enfermer des papiers. Le mystère lui plaisait assez, si j'en juge par cette porte secrète...

— Que mon camarade avait installée là-bas, dans le boudoir. Ça, c'est vrai, qu'il aimait à cacher ses allures... Y avait même des serins qui se figuraient qu'il était de la police... c'te bêtise !... Moi, je n'ai jamais cru ça... tout bonnement, il voulait sortir et rentrer tard, sans faire de la peine à sa femme..... Mais, pour ce qui est d'une cachette, je ne me souviens pas de ça.

— Cherchez bien, mon ami ; n'avez-vous pas fait un tiroir à secret, creusé le pied d'un fauteuil... que sais-je ?

— Attendez donc !... oui, v'là que je me rappelle à présent... Dans le bureau de son cabinet,

sous le tiroir d'en bas, à gauche... je lui ai établi un double fond.

— Et vous le retrouveriez ? Vous sauriez l'ouvrir ?

— Puisque je vous dis que c'est moi qui l'ai fait... posé... tout, quoi !

— Alors, nous sommes sauvés ! s'écria M. Hingant. Venez, mon ami, venez !

Et il entraîna l'ouvrier dans le cabinet.

— C'est bien le même vieux sabot en noyer, dit celui-ci en montrant le meuble vermoulu, même que je lui disais que c'était un vrai péché de dépenser de l'argent à changer le dedans d'une patraque pareille.

— Ne perdons pas une minute, je vous en supplie.

— Oh ! ça ne sera pas long, vous allez voir, dit Courtin en s'agenouillant.

Hingant le regardait avec des yeux où se reflétaient ses inquiétudes et ses espérances.

L'ébéniste commença par enlever les tiroirs. Le dernier cachait une planchette toute unie en apparence, sur l'angle de laquelle il appuya avec un ciseau.

La planchette fit bascule et laissa à découvert un creux assez profond.

— Tiens ! c'est ma foi vrai ! il y a un papier, s'écria l'ouvrier.

M. Hingant poussa un cri de joie.

— Donnez ! mon ami, donnez vite !

— Attendez d'abord que je voie s'il n'y en a pas d'autre, dit l'ouvrier en introduisant sa main jusqu'au fond de la cachette. Ma foi ! non. Rien que ce chiffon qui n'a pas l'air de valoir grand chose. Si encore j'avais trouvé un billet de banque, ça vaudrait mieux pour la demoiselle.

L'ancien magistrat n'était sans doute pas de cet avis, car il saisit le bienheureux papier avec la même vivacité que s'il eût mis la main sur un trésor.

C'était une simple feuille pliée en quatre, et ne portant aucune écriture sur sa face extérieure.

Jean-Marie la tenait entre ses doigts tremblants et semblait hésiter à l'ouvrir.

Un rapprochement singulier lui était venu subitement à l'esprit.

Il s'était rappelé cette soirée du *Pignon-Maudit* qui avait changé sa vie, ce testament si étrangement découvert, et dont la possession l'avait jeté dans de si graves troubles de conscience.

Qu'allait-il sortir encore de cette trouvaille, inespérée celle-là, et ardemment désirée ?

L'écrit contenait-il la fortune de Marthe ou la preuve de sa ruine ?

A coup sûr, il y avait de l'importance, car le défunt n'aurait pas fait fabriquer une cachette

to ut exprès pour y serrer une note insignifiante.

Hingant se décida enfin à déplier le papier et se mit en devoir de lire.

Mais, à sa grande surprise, il ne put comprendre le sens des caractères qu'il avait sous les yeux.

Il attribua cet effet bizarre au trouble de son cerveau, et il crut à quelque aberration momentanée de ses facultés visuelles.

— Du calme ! se dit-il tout bas. Je suis homme, que diable !... Et pourtant, je ne me suis jamais senti aussi ému.

Pour se remettre, et aussi pour y voir plus clair, il se rapprocha de la fenêtre, et, après une demi-minute de réflexion, il reprit sa lecture.

Cette fois, il s'aperçut bien vite qu'il s'était calomnié lui-même en attribuant son embarras à l'agitation de ses nerfs.

Le papier était bien couvert de caractères, mais cette écriture ne présentait aucun sens apparent.

C'était une suite de chiffres séparés par des points ou quelquefois, mais plus rarement, par des lettres.

Il y en avait au moins vingt lignes très-serrées et très-droites, tracées d'une main ferme par un homme évidemment habitué à user de ce moyen pour déguiser ce qu'il écrivait.

Hingant eut beau tourner et retourner la feuille dans tous les sens ; il rencontra toujours la même impossibilité de saisir une signification quelconque au milieu de cette confusion de numéros alignés sans ordre perceptible.

— Il ne manquait plus que cela ! murmura-t-il d'un air consterné.

— Est-ce que vous auriez découvert une mauvaise affaire ? demanda timidement le brave Courtin.

— Non, mon ami, non, Dieu merci ! Ce papier ne m'apprend rien de nouveau... Seulement, j'espérais y trouver un renseignement... Mais peut-être l'obtiendrai-je plus tard, et je ne vous en sais pas moins de gré de m'avoir indiqué ce tiroir secret.

Et Jean-Marie ajouta vivement :

— Pensez-vous qu'il ne puisse pas y avoir quelque part une autre cachette ?

— Je mettrais ma main au feu que non, car je connais l'appartement comme ma poche, meubles, armoires, placards et tout. Il n'y a pas jusqu'aux bois de lit qui n'aient passé par mes outils plus d'une fois. Du reste, voulez-vous que je les inspecte encore ? ça ne sera pas long, et si vous avez le temps de faire la tournée avec moi...

— Faites-la seul ; j'ai pleine confiance en vous, dit l'ex-juge de paix en s'asseyant accablé.

L'ouvrier passa discrètement dans le salon, et on entendit bientôt remuer les fauteuils et ouvrir les armoires.

M. Hingant avait sagement fait de ne pas se mêler des investigations complémentaires, car il n'était plus en état d'y prendre une part efficace.

Cette dernière déconvenue l'avait littéralement abasourdi.

Tenir entre ses mains la pièce qui peut-être assurait l'existence de sa chère protégée, et n'en pouvoir faire usage faute de la comprendre, le coup était dur.

Le bon vieillard s'attendait à tout, excepté à cela.

Il essaya bien de se consoler en se disant que ce grimoire pouvait se rapporter à une des opérations financières de feu Moulinier, et ne présenter, en définitive, qu'un intérêt médiocre.

Son bon sens lui répondait qu'un homme d'affaires ne se serait pas donné tant de peine pour dissimuler le résultat d'une négociation courante.

Bien plus, son instinct lui criait que le mot était là, le mot de tous les mystères dont le père de Marthe enveloppait sa vie.

Et ce mot, personne ne pouvait plus le dire, puisque M. Moulinier était mort.

Cependant, à force de creuser la situation, il en vint à se faire ce raisonnement assez juste que le défunt, en écrivant ces chiffres, avait dû avoir un but, en d'autres termes que cette indication avait été placée là par lui pour servir à quelqu'un.

Donc, le chiffre avait une clé, et cette clé était entre les mains d'une personne que Moulinier seul connaissait.

Cette personne, il s'agissait maintenant de la découvrir.

Tout cela était on ne peut plus logique ; mais le pauvre Jean-Marie ne s'en trouvait pas beaucoup plus avancé, et il se débattait au milieu de ces problèmes, comme un moucheron pris dans une toile d'araignée.

Marthe vint l'arracher à ses pénibles réflexions.

La jeune fille avait quitté la chambre de sa mère pour céder la place à l'ouvrier chargé des recherches.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle en remarquant la figure bouleversée de son vieil ami.

— Hélas ! ma chère enfant, soupira M. Hingant, vous me trouvez sous le coup d'une amère déception. Le brave garçon qui travaille là-bas m'avait indiqué un tiroir secret... Nous y avons trouvé un papier... Je croyais bien être tombé sur un renseignement précieux, et... voyez !

M^{lle} Moulinier prit l'écrit que Jean-Marie lui présentait, y jeta un coup d'œil et le rendit en disant :

— Je m'attendais à quelque chose de semblable.

— Comment ! vous saviez...

— Je savais que mon père aimait à s'entourer de précautions jusque dans les plus petits détails de son existence. Lui que j'ai toujours vu si juste, si bon, il agissait en tout comme s'il eût été réduit à cacher ce qu'il faisait, comme s'il eût été perpétuellement entouré d'ennemis persécuteurs. Cent fois je l'ai vu écrire des notes chiffrées, brûler les lettres qu'il recevait, et quand par hasard je risquais une plaisanterie enfantine sur cet excès de prudence, il fronçait le sourcil et me répondait sèchement que les affaires sérieuses ne regardaient pas les petites filles.

— Oui, vous m'aviez déjà parlé de cette bizarre tendance de son esprit... Mais vos souvenirs ne vous rappellent-ils pas un fait, une circonstance qui puisse se rattacher à ce papier ?

— Non... rien, absolument rien. J'ignorais même l'existence de cette cachette, et je suis sûre que ma mère ne la connaissait pas non plus.

— Allons ! dit M. Hingant découragé, il faut y renoncer, à moins qu'un heureux hasard ne vienne plus tard nous expliquer...

— Je ne l'espère pas, et je suis résignée au sort qu'il plaît à Dieu de me faire.

— Mais, ma pauvre enfant, vous êtes étrangère aux nécessités sociales, et vous ne soupçonnez pas que ce sort, ce serait...

— La misère. Je le sais, et je tâcherai de vivre de mon travail.

— Marthe ! je vous en supplie, s'écria M. Hingant avec une émotion qu'il ne cherchait plus à contenir. Nous... oui, nous parlerons de cela plus tard... J'ai un projet... que je vous soumettrai, et que vous approuverez, je l'espère... Mais, tenez ! voici nos ouvriers qui reviennent.

Courtin s'avança le premier, et Jean-Marie n'eut pas besoin de le questionner pour apprendre que les recherches n'avaient rien produit.

Son air déconfit le disait assez, car le brave garçon avait fini par s'intéresser à l'orpheline presque autant que l'ancien magistrat lui-même.

— J'ai donné des coups de sonde partout, dit-il tristement, et je réponds qu'il n'y a pas de cachette, à moins que ce ne soit dans les murs. C'est pas faute d'avoir bien fouillé, car ce que vous m'avez conté, ça me chiffonne, et je donnerais bien la moitié de ma quinzaine pour que la demoiselle...

— Bien ! bien, mon ami, interrompit M. Hingant. Apportez-moi votre note demain, et comptez que je vous emploierai souvent.

— Monsieur, la moitié de la besogne est faite, dit à son tour le serrurier. Le mécanisme est enlevé ; j'en poserai un nouveau dans deux jours, et, en attendant, voilà le portrait.

Marthe reçut la chère image de sa mère, et ses yeux se remplirent de larmes.

Hingant sentit qu'il était temps de partir. Il avait hâte de sortir de cette maison qui ne réveillait que de funestes souvenirs, et de plus, il lui était venu depuis un instant de nouvelles idées.

Il pensait que Paul Gilbert lui en apprendrait peut-être plus long qu'il ne l'espérait d'abord sur la véritable situation de M^{lle} Moulinier.

La visite que la fatalité avait empêchée la veille, il voulait la faire seul, afin d'avoir un long et sérieux entretien avec le jeune officier.

Il lui tardait d'ailleurs de le connaître et d'apprécier si le mariage projeté pouvait assurer le bonheur de Marthe.

Il congédia donc les deux ouvriers, répéta en passant ses instructions au portier et ramena la jeune fille chez lui.

Il avait eu soin, bien entendu, de serrer le mystérieux papier, et il se disait, tout en suivant le boulevard :

— Eh ! eh ! qui sait si mon homme de la rue des Canettes ne déchiffrera pas ces hiéroglyphes ?

XI

Où maître Galmard entre en scène.

Maître Galmard, ancien camarade de Jean-Marie Hingant à l'école de droit de Rennes, ne se montrait pas souvent au Palais, quoiqu'il se fût fait inscrire depuis plus de vingt ans au barreau de Paris.

Il plaidait de loin en loin quelque affaire en séparation de corps bien embrouillée, bien scandaleuse, ou encore il défendait devant la police correctionnelle quelque spéculateur véreux, compromis dans des opérations équivoques.

Son nom alors reparaissait dans certains journaux et prenait dans un certain monde une notoriété passagère.

Comme il soignait probablement lui-même sa publicité, on aurait pu croire qu'il aimait à se faire une clientèle spéciale parmi les épouses coupables et les chevaliers d'industrie.

Mais la renommée ne s'occupait jamais de lui bien longtemps, et la gloire de maître Galmard

s'éclipsait périodiquement, après avoir brillé l'espace de deux ou trois audiences.

Il est vrai que son éloquence n'avait pas le don de convaincre les juges, car il perdait tous ses procès avec une régularité désespérante.

Aussi avait-il soin de se faire payer d'avance par les infortunés qu'il daignait assister, et, grâce à cette sage précaution, ses intérêts ne souffraient point de ses insuccès.

Les plaidoyers, du reste, n'étaient pour lui qu'un accessoire, et il tirait de ses consultations des profits bien plus importants.

Son cabinet, qu'il avait établi tout exprès dans un quartier commerçant, — rue de Cléry, au troisième, sur la cour, — son cabinet était connu de tout le Paris interlope.

Le petit boutiquier méditant une faillite adroite et fructueuse était sûr d'y trouver — en payant — d'excellents conseils sur le meilleur moyen à employer pour sauver du naufrage une partie de son actif, sans échouer sur les écueils du code de commerce.

Les escompteurs à trente pour cent venaient aussi y faire provision d'ingénieux palliatifs pour amortir la rigueur des lois contre l'usure.

Et même plus d'un gérant de société en commandite se glissait sournoisement dans le sombre escalier qui conduisait à l'appartement de maître

Galpard, lorsqu'il s'agissait de découvrir un moyen légal pour fermer la bouche à des actionnaires trop curieux.

Le laborieux avocat ne dédaignait même pas de s'occuper des femmes en quête de griefs contre un mari gênant, ni des veuves réclamant la liquidation d'une pension ou poursuivant la rentrée d'une créance litigieuse.

Seulement, il avait soin de s'enquérir préalablement de la fortune du mari et de la solvabilité de la veuve.

Maître Galpard n'aimait pas à travailler gratis ; mais il avait coutume de dire que les petits ruisseaux font les grandes rivières, et qu'un homme doit toujours faire tout ce qui concerne son état.

Il y avait, certes, dans toutes ces diverses branches de son industrie procédurière, de quoi l'occuper et l'enrichir, et pourtant ce n'était pas sur le cabinet de la rue de Cléry qu'il fondait ses principales espérances de fortune.

Il avait un associé, et le cabinet avait une succursale.

M. Billebaude et son bureau de renseignements de la rue des Canettes complétaient une organisation créée tout d'une pièce par le génie inventif de l'ancien élève de la Faculté de Rennes.

Les affaires qu'il brassait à son propre domicile n'étaient pas de celles qu'acceptent les hom-

mes honorables du barreau, mais encore présentaient-elles une espèce d'apparence avouable.

Un avocat consultant est à la disposition du public, et celui-là aurait pu alléguer que ce n'était pas sa faute si ses clients semblaient se donner le mot pour lui soumettre de vilains cas et lui offrir de mauvaises causes.

Les affaires qu'entreprenait l'ami Billebaude ne rentraient dans aucune des spécialités de la chicane, de même que ledit Billebaude n'appartenait à aucun degré à l'ordre judiciaire.

Il avait été commis-voyageur dans son adolescence, employé de mairie dans sa jeunesse et banquier malheureux dans son âge mûr, toutes professions qui n'ont rien de commun avec celle d'homme de loi.

Comment était-il parvenu à tirer de l'exercice de ces fonctions variées l'expérience et l'habileté indispensables dans son nouvel état?

C'était un secret entre lui et son allié Galmard; mais toujours est-il qu'il s'acquittait à merveille des missions que l'avocat lui confiait, missions d'une nature extrêmement délicate.

En apparence, c'est-à-dire aux yeux des clients, elles consistaient à suivre des recherches de titres perdus ou de personnes disparues, à fournir des renseignements sur la solvabilité d'un individu, au besoin même sur ses habitudes.

Cela ressemblait un peu à de la police occulte ; mais cela pouvait s'appeler aussi de la diplomatie intime ; — le mot était de Billebaude, qui avait de l'esprit à ses heures.

Au fond, les associés visaient un but moins licite, mais infiniment plus lucratif, — l'exploitation des secrets.

Cette industrie s'est largement développée plus tard, et de nos jours elle est si répandue qu'il a fallu fabriquer un mot tout exprès pour la désigner.

C'est le *chantage*, alors dans l'enfance et dont M^e Galmard avait un des premiers deviné le mécanisme fort simple.

Seulement, l'inventeur était trop habile pour opérer lui-même.

Il n'avait garde de risquer de se compromettre, car ses confrères, qui le voyaient d'un fort mauvais œil, auraient saisi avec empressement la première occasion de le rayer du tableau.

Il se contentait donc, quand il entrevoyait une piste, de l'indiquer à Billebaude, qui l'examinait avec le flair particulier dont la nature l'avait doué, s'informait, évaluait les résultats probables, et finalement se mettait en chasse, si l'affaire en valait la peine.

Galmard était mis au courant, jour par jour, des incidents de la poursuite, appréciait les diffi-

cultés et trouvait le moyen de les tourner, donnait de judicieux conseils pour éluder la loi dans les cas difficiles, et, bien entendu, partageait les bénéfices après le succès.

Il était littéralement à l'affût des affaires, et il ne négligeait pas le plus petit indice qu'il saisisait au vol dans le cours de ses consultations, voire même dans les conversations ordinaires.

Ainsi, lorsque son ancien camarade Hingant était venu le voir en arrivant à Paris, tout frais débarqué de Cancale, il lui avait d'abord fait froide mine, car il n'aimait pas à perdre son temps, et il prenait le bonhomme pour un pauvre diable de juge de paix destitué qui venait solliciter le nouveau ministre.

Jean-Marie, avec la ferveur d'un provincial fidèle aux amitiés de sa jeunesse, s'était fait un devoir de cette visite, et, sans prendre la peine de se renseigner sur la moralité de maître Galmard, il avait couru à l'adresse indiquée par l'almanach Bottin, avait embrassé l'avocat aussi chaudement que le jour où ils avaient passé leur thèse ensemble, et s'était mis à lui raconter naïvement son histoire depuis leur séparation.

Quand il en vint à parler de ses dix mille livres de rentes en terres, la figure de son excellent ami se dérida subitement, et la fin de l'entrevue fut très-cordiale.

Mais ce qui charma particulièrement Galmard, ce fut d'apprendre que l'ancien magistrat venait à Paris pour se livrer à des recherches se rattachant à une succession.

Hingant ne s'expliqua point à fond ; mais il en dit assez pour que l'avocat dressât les oreilles, comme un cheval de troupe qui entend la trompette.

Vint alors l'invariable recommandation : « Allez voir Billebaude. C'est le plus habile homme d'affaires que je connaisse, et le plus honnête. »

Puis on se sépara avec force promesses de se revoir qui ne furent pas tenues par suite de toute une série d'événements, les uns politiques, les autres personnels à Jean-Marie.

En cet heureux temps, on battait le rappel à peu près tous les jours, et les moins belliqueux descendaient dans la rue pour faire leur service de garde national.

Hingant, de plus, s'occupait de ses amis, les héritiers du corsaire, et, sans vivre dans leur intimité, il les voyait assez souvent.

Ces passe-temps forcés ou volontaires furent cause qu'il ne se trouva point chez lui quand son ami vint lui rendre sa visite.

Comme d'ailleurs il était allé trois fois chez M. Billebaude sans le rencontrer, il avait fini, la rencontre de M^{lle} Moulinier aidant, par oublier

un peu l'affaire du testament, et il en était là quand un étrange hasard l'avait enfin mis en rapport avec l'homme d'affaires.

Galmard, lui, n'oubliait rien, et il ne se lassait point d'annoncer à son associé la prochaine visite d'un campagnard simple, riche et porteur d'une affaire où on pouvait très-probablement pêcher un secret productif.

Billebaude, fort alléché, attendait toujours, et, comme sœur Anne, ne voyait rien venir.

L'avocat n'osait pas relancer M. Hingant, crainte de paraître montrer trop d'empressement ; mais il avait toujours l'œil ouvert de ce côté-là, et il tressaillit d'aise le jour où il reçut par la poste cet avis venu de la rue des Canettes :

« J'ai vu notre homme. J'estime qu'il y aura gros à en tirer ; mais il ne s'est pas déboutonné du premier coup. J'aurais besoin de renseignements. Il reviendra, mais quand ? Je n'en sais rien. Avisez. »

Maître Galmard était expéditif en toutes choses.

Il avait lu ce billet dans la matinée. Il expédia sa consultation le plus promptement qu'il put, recommanda à sa bonne de renvoyer au lendemain tous les clients qui se présenteraient, et s'en alla prendre modestement l'omnibus de la place Saint-Sulpice.

Il était économe par tempérament et par principes.

Une demi-heure après, il descendait à l'entrée de la rue des Canettes et s'acheminait tout doucement vers la maison où M. Hingant avait fait la veille une courte apparition.

Tout en marchant avec l'allure tranquille d'un bourgeois qui se promène, il regardait de loin la boutique du rez-de-chaussée avec une attention particulière.

— Diable ! dit-il entre ses dents, le frac rouge d'officier anglais n'est pas à l'étalage. Il faut que Billebaude soit sorti. L'animal aurait pourtant dû prévoir que je viendrais à cette heure-ci.

Il continua cependant à avancer, et il n'avait pas fait dix pas que sa figure se rasséréna.

— Parbleu ! murmura-t-il, il paraît que j'arrive à point. Voilà le père Mardochée qui sort de son trou pour accrocher le signal.

En effet, un vieillard à barbe grise venait de se montrer sur un trottoir, portant au bout d'une perche un triomphant uniforme écarlate dont la couleur éclatante tranchait de loin sur les nuances ternes des autres défroques.

Cet habit exotique avait déjà attiré la veille l'attention de l'ex-juge de paix, et quand il se balançait au vitrage on l'apercevait du bout de la rue.

Maître Galmard salua son apparition par un petit sifflement qui était chez lui un signe marqué de satisfaction.

Mais il quitta le milieu de la chaussée, prit le trottoir et se rapprocha doucement de la boutique en rasant les maisons.

Le vieillard barbu le guignait du coin de l'œil, tout en accrochant le frac à son étalage, et lui souriait de loin, sans cependant faire mine de le connaître.

Deux ou trois flâneurs assez piètrement vêtus contemplaient en ce moment les gravures ou maniaient les vêtements d'occasion, et l'avocat n'avait garde de mettre ces gens-là dans la confiance de ses relations avec le marchand.

— Combien cette guitare? demanda-t-il en montrant une espèce de mandoline veuve de toutes ses cordes, qui avait dû jadis faire sa partie dans bien des sérénades.

A vrai dire, il aurait pu mieux choisir son prétexte à conversation, car, avec sa cravate blanche et son pantalon noir, il n'avait pas du tout l'air d'un chanteur de romances; mais les oisifs de la rue des Canettes n'y regardaient pas de si près, et ils ne s'étonnèrent point de le voir marchander un instrument de musique.

— Monsieur, répondit le vieillard, celle-ci n'est point à vendre... Elle a trouvé preneur ce

matin, et j'allais justement la retirer de la montre ; mais si monsieur est amateur, monsieur peut entrer... J'ai des pièces fort curieuses... un luth à trois cordes que j'ai reçu de Constantinople avant-hier, une épinette...

— Vraiment ! faites-moi donc voir cela.

Le marchand s'empressa d'introduire dans sa boutique ce collectionneur de vieilles serinettes, de l'y suivre et de refermer la porte.

— Eh bien, père Mardochée, dit Galmard, dès qu'il put parler sans crainte d'être entendu par les passants arrêtés devant l'étalage, il paraît que j'ai bien fait de ne pas venir plus tôt, car je n'aurais pas trouvé l'ami Billebaude.

— Il vient de rentrer, monsieur, de rentrer à l'instant même, et j'étais en train de placer le signal quand je vous ai aperçu.

— Oui, oui, je sais que tu es toujours exact à ton service.

— Je fais ce que je peux, monsieur, je fais ce que je peux, dit modestement Mardochée, qui avait pris l'habitude de répéter deux fois ses phrases, peut-être pour se donner le temps de chercher des mensonges quand il causait avec un chaland.

— Et les affaires, ça marche-t-il ?

— Les miennes vont tout doucement, monsieur, mais enfin je gagne ma vie. Quand à celles

de là-haut, je ne m'en mêle point, comme vous le savez, et je ne me permettrais pas d'en dire mon avis.

— Pourquoi donc ? dit vivement l'avocat. Je t'ai intéressé dans notre entreprise ; c'est bien le moins que tu aies le droit d'avoir une opinion sur la façon dont on la gère. D'ailleurs, j'ai grande confiance dans ta judiciaire, et je tiendrai toujours compte de tes observations.

— Merci, monsieur ; mais je ne suis qu'un pauvre diable et, en dehors de mon petit commerce, je ne serai jamais bon à grand chose.

— Bah ! bah ! ne fais donc pas le modeste, et parle franchement. As-tu à te plaindre de Billebaude ?

— Moi !... me plaindre de mon supérieur !... Je n'ai pas dit cela, monsieur Galmard, je n'ai pas dit cela.

— Tu ne l'as pas dit, mais tu le penses. Tu crois donc que je ne te connais pas assez pour lire sur ta figure ?

Le vieux juif fit une grimace qui pouvait s'interpréter de plus d'une manière, et le fait est qu'il fallait être doué d'une grande pénétration pour déchiffrer ses pensées sous sa barbe grisonnante.

— Allons ! avoue-le, tu as quelque chose, reprit l'avocat.

— Rien, absolument rien, je vous le jure, monsieur. Tout se passe ici comme à l'ordinaire. Je ne sors pas de ma boutique. Quand M. Billebaude rentre, je mets l'uniforme anglais dehors, pour vous indiquer que vous pouvez monter. Quand la sonnette m'avertit qu'on entre dans l'allée, j'examine l'individu par le judas qui donne au pied de l'escalier, et si je vois une figure inconnue, je fais marcher le timbre qui répond dans le cabinet de monsieur. Le reste ne me regarde pas.

— Écoute, mon vieux Mardochée, dit maître Galmard en prenant son air le plus sérieux, l'air qu'il tenait en réserve pour les occasions graves, quand il s'agissait par exemple d'entraîner un client indécis. J'ai du goût pour toi ; je te veux du bien ; mais je n'entends pas que tu cherches à jouer au fin avec un homme auquel tu dois tout.

— Oh ! s'écria Mardochée, pouvez-vous penser...

— Laisse-moi finir. Tu parleras après. Je suppose que tu n'as pas oublié le jour où tu es venu me trouver, quand tu étais bijoutier rue du Temple, pour me conter ton cas et me demander conseil. Il n'était pas beau, ton cas. Dissimulation d'actif, achat de diamants volés, sans parler de certaines surcharges dans les écritures. Ça sentait d'une lieue la banqueroute frauduleuse, ou pis.

Tu étais sur le grand chemin de Toulon, mon bon-homme.

Le juif baissait le nez et s'arrachait par ci par là quelques poils de barbe, mais il ne disait mot.

— Eh bien ! reprit Galmard, je t'ai évité le voyage. Grâce à mes avis, tu en as été quitte pour une petite faillite en douceur, suivie d'un joli concordat.

Mardochée leva les mains au ciel, comme s'il eût voulu le prendre à témoin de sa profonde gratitude.

— Tu en conviens ; c'est fort bien, mais ce n'est pas tout. J'avais deviné en toi un homme intelligent, et je t'ai offert de te remonter un petit commerce à certaines conditions... que tu as acceptées, père Mardochée, et que tu m'as l'air d'oublier un peu.

— Jamais, jamais, monsieur Galmard !

— Bon ! nous allons bien voir. Il était donc convenu que tu serais chargé de surveiller les abords de cette maison, et cela dans l'intérêt commun.

— Et je n'y ai pas manqué une minute.

— Soit ! mais il fut entendu aussi que tu resterais mon agent, à moi, Joseph-Népomucène Galmard, et qu'à moi, à moi seul, tu ferais des rapports sur ce qui se passerait ici ; que tu me

signalerais exactement tout agissement suspect de Billebaude, lequel du reste ne se priverait pas de te dénoncer, s'il te soupçonnait de tripoter en dehors de l'association. Tu vois que je te mets à ton aise pour t'expliquer sur son compte. Ainsi, parle, et surtout n'essaie pas de biaiser. C'est bon avec les imbéciles; mais tu sais qu'on ne m'en conte pas à moi.

Le juif se redressa en homme qui vient de prendre son parti.

— Eh bien, monsieur, dit-il sans ânonner comme d'habitude, je sais que je vais peut-être me faire un ennemi de M. Billebaude; mais j'aime mieux ça que de passer pour un ingrat vis-à-vis de mon sauveur. Canaille tant que vous voudrez, mais ingrat, non; je me croirais déshonoré.

— Alors, notre ami de là-haut ne marche pas droit? demanda l'avocat, sans sourire de cette étrange profession de foi.

— Il fait des choses qui ne me plaisent pas.

— Et tu as attendu jusqu'à présent pour me prévenir?

— Oh! ça n'est pas vieux, et pourtant ça me pèse depuis huit jours sur la conscience. Mais, vrai, si ça avait continué, je vous l'aurais dit.

— Enfin que se passe-t-il? Accouche donc! Si tu avais tant tourné autour du pot pour m'expliquer ta jolie situation la première fois que je

t'ai vu, je t'aurais flanqué à la porte de mon cabinet.

— Il se passe que M. Billebaude s'est jeté dans de mauvaises affaires.

— Lesquelles ?

— Des affaires politiques.

— Tu es fou ! Billebaude est comme moi : il se moque de la politique.

— Je le croyais encore la semaine passée ; mais maintenant je ne le crois plus.

— Sacrebleu ! explique-toi à la fin. Tu ferais perdre patience à un vieux juge d'instruction.

— J'arrive au fait. Vous savez mieux que moi que vous avez loué la maison du haut en bas, et que nous sommes tous intéressés à ce que personne n'y demeure.

— Et nous payons assez cher pour être seuls dans cette bicoque. Après ?

— Eh bien, depuis les journées de juin il y a un locataire au quatrième.

— Et Billebaude a souffert ça ?

— C'est lui qui l'y a amené.

— Ah ! ah ! voilà du nouveau, dit froidement Galmard. Continue.

— Quand je dis qu'il l'a amené, ce n'est pas précisément lui ; c'est un ami à lui, un ami que je ne connais pas, mais qui vient assez souvent le voir depuis deux mois, et qui, un soir à la brune,

est arrivé avec ce gaillard-là. Billebaude les attendait. Il a conduit l'homme dans l'appartement au-dessus du sien, où il avait fait monter un matelas, et l'homme y est encore.

— Quelle espèce d'individu est-ce ?

— Oh ! ce n'est pas difficile à deviner. C'est un insurgé qui se cache, et même qui se cache très-mal, car il sort presque tous les jours, et quand il rentre y a des fois où il ne tient pas sur ses jambes.

— Parce qu'il est ivre ?

— Comme un Polonais. Et de plus, hier, j'ai dans l'idée qu'il a été suivi par un mouchard, car j'ai vu arriver sur ses talons un bonhomme qui m'avait tout l'air de sortir de la préfecture.

— De mieux en mieux. Maintenant, parle-moi un peu de cet ami de Billebaude qui lui amène une si jolie société.

— Celui-là, je n'en peux rien dire. Il est bien mis, et il me fait l'effet d'un homme de bureau, tandis que l'insurgé est en blouse et a la mine d'un chenapan.

— Et tu ne crois pas que cet ami soit tout simplement un de nos clients ?

— Non. Billebaude le reçoit à toute heure, et puis... il vous en aurait parlé.

— Et il ne m'en a rien dit, à moins que... mais non, ce n'est pas possible...

Pour que maître Galmard se parlât à lui-même en présence d'un tiers, il fallait qu'il fût bien préoccupé.

Mardochée ne chercha point à le distraire de ses pensées, et prit l'attitude satisfaite d'un homme qui vient de soulager son cœur.

— C'est tout ce que tu avais à m'apprendre ? demanda froidement l'avocat.

— Absolument tout, et c'est bien assez, car Dieu sait dans quels embarras une pareille imprudence peut nous mettre.

— Sois tranquille, j'y mettrai bon ordre. Ne bouge pas d'ici, et ne fais pas marcher le timbre pour avertir là-haut. Je monte, et je te dirai deux mots en sortant.

Et maître Galmard disparut dans l'arrière-boutique, où s'ouvrait une porte de communication avec l'escalier.

— A nous deux maintenant, monsieur Billebaude, disait-il entre ses dents.

Maître Galmard grimpa l'escalier aussi vite qu'un jeune homme, quoiqu'il approchât de la soixantaine.

Il est vrai qu'il n'était pas surchargé d'embonpoint et qu'il possédait de longues jambes.

Au palais, sa structure grêle, son allure tortueuse et sa tête vipérine l'avaient fait surnommer par ses confrères « l'aspic de la rue de Cléry. »

Pour le moment, la colère ne l'embellissait pas.

Son teint, naturellement jaune, avait tourné au verdâtre ; ses petits yeux gris pétillaient de méchanceté, et ses lèvres minces se contractaient comme pour lancer du venin.

S'il avait pu le voir ainsi rampant sur les marches qui conduisaient à son appartement comme un serpent s'enroule autour d'un arbre pour atteindre un nid d'oiseau, Billebaude, l'homme calme et majestueux par excellence, Billebaude aurait eu peur.

Mais le subtil avocat était doué de la précieuse faculté de changer de physionomie suivant les besoins de la cause.

Il n'eut pas plus tôt mis la main sur le cordon de la sonnette que déjà sa figure rassérénée reposait flegmatiquement sur les plis de sa cravate blanche.

En montant la dernière volée de l'escalier, il avait eu le temps de redevenir diplomate.

Il faut dire que jamais peut-être il n'avait eu plus grand besoin de tout son sang-froid et de toute son astuce, car il allait jouer une partie sérieuse.

Billebaude, son agent intime, son exécuteur des basses œuvres, était forcément dépositaire de ses secrets les plus dangereux, et la plus légère velléité de trahison d'un tel homme constituait un danger auquel il fallait parer sur-le-champ.

Mais l'attaquer de front, casser les vitres, comme on dit, c'eût été le comble de la maladresse, car, entre coquins, la guerre ouverte amène toujours des résultats désastreux pour les deux adversaires.

Il s'agissait donc d'user de ruse pour obtenir, par des détours adroits, un aveu des agissements suspects, et de feindre de les prendre en bonne part, sauf à en finir plus tard avec l'associé déloyal, quand ses desseins cachés seraient percés à jour, et surtout quand il prêterait le flanc.

— Tiens ! c'est vous, cher maître, s'écria l'homme d'affaires, qui avait dérogé ce jour-là à ses habitudes en venant ouvrir lui-même. Parbleu ! vous tombez comme mars en carême, car, depuis hier, je suis impatient de causer avec vous.

— Et moi je ne tiens plus en place depuis que j'ai reçu votre billet. J'ai reçu mes clients comme des chiens dans un jeu de quilles, tant j'avais hâte de m'en débarrasser. Il paraît pourtant que j'aurais eu tort de trop me presser, puisque vous ne faites que de rentrer.

— Ah ! Mardochée vous a dit...

— Rien du tout. Il y avait du monde devant sa boutique, et je n'y suis pas entré. Mais, juste au moment où je débouchais de la place Saint-Sulpice, je l'ai vu de loin qui accrochait le frac rouge.

— Oui, oui, le signal, jolie invention qui fait honneur au génie de ce fils des Hébreux. Mais passons dans mon cabinet, cher maître; il me tarde de conférer avec vous sur l'affaire en question. J'entrevois des horizons superbes; mais je manque d'une base solide pour échafauder mes plans.

— Aussi bien dit que bien pensé, Billebaude, mon ami, dit l'avocat, qui se piquait d'apprécier le beau langage. Nous allons baser. Je viens exprès pour cela. Introduisez-moi dans le sanctuaire.

Le sanctuaire s'ouvrit, et les deux associés prirent place devant la statuette du héros de Byzance, immuable sur son socle de pendule, comme le désir de gagner de l'argent dans le cœur de ces messieurs.

— Avez-vous déjà fait quelque démarche après votre conversation d'hier avec notre Breton? demanda négligemment Galmard.

— Parbleu! je viens de courir les douze mairies de Paris. Quatre heures de fiacre à porter aux frais généraux, cher maître. C'est même cette expédition qui m'a mis en retard.

— Les douze mairies? Pourquoi faire?

— Pour prier les petits amis que j'ai dans chacun de ces utiles établissements de faire des recherches sur les registres de l'état-civil depuis l'an de grâce 1815, à seule fin de voir s'ils n'y découvriraient pas l'acte de mariage ou l'acte de décès d'une certaine Marie Bréhal, laquelle habi-

fait encore Paris peu de temps après la bataille de Waterloo. Ça ne date pas d'hier, comme vous voyez, et cette paperasserie nous coûtera bon ; mais je ne sais pourquoi j'ai dans l'idée que c'est de l'argent bien employé.

— Bon ! bon ! j'y suis. C'est le nom que m'a donné le vieux fossile de Jean-Marie. Eh bien ! Billebaude, je reconnais une fois de plus que vous avez du flair, car, je ne sais si le bonhomme vous l'a dit, il s'agit d'une succession en déshérence, et ces affaires-là, mon bon, c'est du *nanan*.

— Il ne m'a rien dit du tout, hors le nom, car il avait l'air d'être piqué de la tarentule, et il est parti comme un fou ; mais je comprends à demi-mot. Maintenant, qu'est-ce que c'est que le vieux ? Est-ce sérieux, ce titre d'ancien magistrat qu'il met sur ses cartes ? Il a l'air d'un huissier de province.

— Comment ! vous, un malin, vous en êtes encore à juger les gens sur la mine ! Mon ami Hingant a été juge de paix, et, de plus, il a de bons biens au soleil, de sorte que si nous n'arrivions pas à exploiter pour notre compte l'héritage en question, nous pourrions toujours tirer dudit Hingant de gros honoraires. Si je ne vous ai pas mis au courant plus tôt, c'est que je n'aime pas à bavarder inutilement. Les paroles, voyez-vous, Billebaude, c'est comme les écus : il faut que ça porte intérêt. J'attendais que le poisson vînt rôder

autour de la nasse ; il est venu, et il ne s'agit plus que de l'y faire entrer. Or, pour l'y attirer, j'ai un appât tout prêt.

— Voyons l'appât, cher maître ; j'ai foi pleine et entière en votre vieille expérience de pêcheur, dit poliment Billebaude.

— Voici. Ce vénérable provincial m'honore de sa confiance. Il a été jadis mon camarade d'école, et, excepté votre serviteur, il ne connaît à peu près personne à Paris. Il importe fort de le maintenir dans cet isolement et de le tenir toujours sous notre main...

— Mais, cher maître, êtes-vous bien sûr qu'il n'ait pas fait de connaissances depuis son arrivée ? M'est avis que, pour un provincial ennuyé, comme vous le supposez, il n'a guère mis d'empressement à renouveler sa visite chez vous, ni à m'en faire une. Et puis, hier, il m'a dit trois ou quatre fois qu'on l'attendait. Un homme qu'on attend a des relations.

— Parbleu ! je ne prétends pas qu'il n'a parlé à personne depuis deux mois qu'il est ici. Je veux dire qu'il n'a point d'amis, et qu'il faut l'empêcher d'en trouver ailleurs que dans la maison Galmard, Billebaude et Cie... Non, pas et Cie, car Mardochée ne compte pas.

— Très-bien. Maintenant, le moyen ?

— Le moyen est très-simple. Je vais lui offrir l'hospitalité.

— Qu'entendez-vous par ces paroles, maître?

— Le loger gratis. C'est une attention à laquelle il sera très-sensible.

— Le loger..... chez vous? demanda l'homme d'affaires, assez surpris de ce mouvement de générosité de son associé.

— Chez moi, non; il n'y a pas de place, dit froidement maître Galmard. Nous le logerons ici.

— Ici! mais il n'y en a pas davantage, s'écria Billebaude, et je vous avoue même que je m'y trouve fort à l'étroit.

— Oh! rassurez-vous, cher ami; je ne veux pas vous déranger dans vos pénates. Heureusement, l'immeuble est à notre disposition de la cave au grenier, et nous n'avons que l'embarras du choix pour caser notre ami. J'ai même déjà jeté mon dévolu sur le joli petit appartement qui est au-dessus du vôtre, là-haut, au quatrième.

Billebaude s'agita sur sa chaise et répondit avec un certain tremblement dans la voix :

— Il n'y a qu'un malheur : c'est qu'il n'est pas meublé.

— Il le sera après-demain, si nous le voulons; je n'aurai qu'à envoyer Mardochée faire un tour à l'hôtel des ventes.

— Mais... avez-vous réfléchi à l'inconvénient d'avoir ce bonhomme si près de moi... à portée de voir les gens que je reçois et presque d'entendre ce qu'ils disent?...

— Bah ! bah ! le père Hingant est incapable de mettre le nez dans nos affaires, et nous, au contraire, nous connaissons à fond les siennes, grâce à cet heureux voisinage. Je vais lui pousser ma proposition pas plus tard que ce soir, et je me charge de la lui faire accepter.

— J'en doute, et je ne saisis pas très-bien l'utilité de cette politesse ; mais enfin, si vous y tenez absolument...

— J'y tiens si bien, que je suis venu aujourd'hui en grande partie pour que nous visitions ensemble l'appartement. Montons-y, cher ami ; je prendrai les mesures, et vous écrirez la liste des meubles qu'il nous faut. Oh ! je ne n'ai pas l'intention de faire des folies ; Jean-Marie est un homme simple, et il se contentera fort bien du noyer.

M. Billebaude eût été assis sur un siège rembourré d'épines, qu'il ne se serait point tortillé davantage ; mais il ne répondait pas.

Il avait cru un instant pouvoir se tirer du mauvais pas où il s'était mis.

Avec deux jours de répit, il aurait eu le temps de faire place nette ; mais la dernière proposition de son associé le mettait au pied du mur, et il ne se dissimulait point que cette proposition ressemblait fort à un ordre.

— Eh ! bien, venez-vous, mon bon ? dit Gal-mard en faisant mine de se lever.

— C'est que... je... je n'ai pas la clé, balbutia l'infortuné Billebaude.

— Parbleu ! vous me la baillez belle, avec votre clé, et il faut que vous perdiez la tête pour oublier que nous pouvons monter par l'escalier intérieur.... là, derrière ce mur.... Quand Jean-Marie sera installé, nous ferons condamner la porte, mais je suppose qu'elle ne l'est pas encore.

— Non.... sans doute.... Seulement...

— Seulement quoi ? Avez-vous peur des rats qui se promènent là-haut ? Ce sont, pour le moment, les seuls locataires, je suppose, à moins que... Tiens ! mais vous m'y faites penser... où diable allait donc un homme en blouse qui, tout à l'heure, montait l'escalier devant moi et qui m'a fait l'effet de s'arrêter justement au quatrième ?

— Un homme... en blouse ? répéta Billebaude atterré.

— Oui, et qui *marquait* bien mal, comme disent ces messieurs de la rue de Jérusalem, reprit maître Galmard. Il avait tout à fait la mine et les allures d'un homme qui vient de perpétrer un mauvais coup, et par le temps qui court il faut être sur ses gardes, cher ami. Diable ! si nous nous avisions de laisser la police mettre le nez ici, cela pourrait nous mener loin. Vous savez qu'en ce moment on traque les insurgés. Comment cet imbécile de Mardochée laisse-t-il passer des gens suspects sans vous avertir par un coup

de sonnette ? En sortant, je vais le secouer d'importance.

— C'est inutile, maître... Je m'en charge, balbutia Billebaude, qui commençait à perdre contenance. Et puis... cet homme... si tant est qu'il soit monté au quatrième... cet homme aura reconnu qu'il n'y avait personne, et... il s'en sera allé comme il était venu.

— Vous croyez ? Au fait, c'est bien possible, dit l'avocat en prenant un air bonasse. Eh bien ! qu'il aille se faire pendre ailleurs ; mais nous autres, qui ne sommes point assez bêtes pour nous lancer dans la politique, dépêchons-nous d'inspecter le local. Je tiens essentiellement à ce que le cher Hingant y ait toutes ses aises, et nous n'avons que bien juste le temps de nous préparer à le recevoir. En route donc, cher ami.

Maître Galmard se leva et fit un pas vers la portière en étoffe de Perse qui cachait l'entrée de l'escalier dérobé.

Billebaude était livide, et son associé feignait de ne pas s'en apercevoir. Mais le moment était arrivé où il fallait absolument prendre un parti. L'homme d'affaires de la rue des Cannelles se décida à tout avouer.

La franchise n'était pas sa qualité dominante ; mais il savait y recourir dans les grandes occasions, et on peut dire qu'il la mettait à part pour s'en faire une dernière ressource, à peu près

comme le premier Napoléon tenait sa garde en réserve un jour de bataille décisive.

— Ne montez pas, maître, dit Billebaude avec effort : l'homme y est.

— Comment ! l'homme ? demanda l'avocat en jouant la surprise ; l'homme que j'ai vu monter ? Allons donc ! vous rêvez, mon bon. Qui diable lui aurait ouvert la porte ?

— Il a une clé, et il couche là-haut depuis une huitaine de jours.

— Avec votre autorisation, alors ?

— Mon Dieu ! oui.

— Et vous ne m'en avez rien dit ! Ah ! Billebaude, c'est mal, c'est très-mal ! Me faire des cachotteries, à moi qui vous ai toujours confié mes plus secrètes pensées !

— Cher maître, quand vous m'aurez entendu, vous reconnaîtrez, je l'espère, que, dans mon cas, il y a des circonstances atténuantes.

— L'audience est ouverte. Allez, dit Galmard en se rasseyant.

— D'abord, vous me ferez bien l'honneur de croire que je ne donne pas dans les niaiseries sociales à propos desquelles on s'amuse cette année à se tirer des coups de fusil. Si mon locataire d'occasion n'était qu'un insurgé...

— Il l'est donc ?

— Il l'est... à peu près. Mais enfin, s'il n'était que cela, je l'aurais jeté dehors le jour où il s'est

présenté ici, et, au besoin, je serais allé chercher les sergents de ville pour l'empoigner.

— Ce qui eût été, mon bon, une autre sottise. Ni pour ces gens-là, ni contre eux. Neutralité absolue, c'est ma devise. Et surtout, ne jamais recourir à une autorité quelconque. Il ne faut pas qu'on sache à la préfecture que nous existons.

— On ne peut pas plus vrai, maître; mais...

— Revenons à l'homme. Comment l'avez-vous connu ?

— C'est toute une histoire. Vous savez que je fus banquier en des temps plus heureux...

— Heureux... pas pour ceux qui vous avaient confié des fonds, interrompit l'aspic de la rue de Cléry.

— Hélas ! que voulez-vous ? on ne réussit pas toujours, dit Billebaude sans s'offenser le moins du monde de ce venimeux coup de dent. Vous savez aussi que, grâce surtout à votre intervention, tous mes créanciers se sont montrés coulants sur mes comptes de liquidation, tous, excepté un seul...

— Excepté votre principal bailleur de fonds, que vous ruiniez, du reste, à peu près complètement.

— C'est bien cela. Vous n'avez pas oublié non plus que ledit bailleur de fonds me menaçait tout bonnement de la cour d'assises et que, sur vos excellents conseils, je dus pour l'apaiser lui promettre une part dans les nouvelles affaires que je me proposais d'entreprendre.

— Et cette promesse, il a fallu la tenir, et il vous en a déjà coûté gros, je le sais. Voilà ce que c'est que de laisser des preuves écrites, quand on tripote un peu en dehors du Code. Si ce gaillard-là n'avait pas entre ses mains de quoi vous faire condamner, vous pourriez lui rire au nez, tandis que vous serez forcé à perpétuité de lui faire des rentes.

— Je ne lui en ferai plus, car il vient de mourir.

— Bah ! vraiment ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai. Il a été tué le 22 juin à la tête de sa compagnie, car ce monsieur était capitaine de la garde nationale.

— Tiens ! tiens ! il paraît que la politique est parfois bonne à quelque chose, et il faut avouer, Billebaude, que vous avez de la chance. Mais cette agréable aventure nous éloigne de l'homme en blouse.

— Moins que vous ne pensez. C'est lui qui a tiré le coup de fusil auquel je dois d'avoir recouvré ma liberté d'action.

— Oh ! oh ! ceci est une autre affaire, dit maître Galmard en fronçant le sourcil. Est-ce que par hasard vous lui auriez commandé cette vilaine besogne ?

— Moi ! Pour qui me prenez-vous ? Non, non, je ne travaille pas dans cette partie-là. C'est le hasard qui a tout fait.

— Alors expliquez-moi un peu ce hasard.

— Il faut vous dire, cher maître, que j'ai l'habitude de passer une partie de mes soirées au café.

— Mauvaise habitude, mon bon. On y perd du temps, et on y dépense de l'argent.

— Ça dépend. Enfin, on n'est pas parfait. Je vais donc à peu près quotidiennement à l'établissement qui fait le coin de la rue de...

— Peu importe. Arrivez au fait, dit maître Galmard du ton d'un président qui presse un avocat verbeux.

— Le fait est que j'y fis la connaissance d'une espèce de nigaud arrivé récemment de sa bourgade à Paris, avec le projet de se lancer dans les affaires. Lesquelles ? il n'en savait trop rien lui-même ; mais il se montrait fort pressé de faire fructifier ses capitaux, et fort peu scrupuleux sur la façon de les employer. Je flairai une mine à exploiter dans la personne de cet intrigant de province, car j'avais pris mes informations, et j'avais su qu'il avait une jolie fortune.

— Hé ! hé ! pas si mal, cela, dit maître Galmard en passant sa langue sur ses lèvres.

— Je l'engageai donc à venir me voir, et il n'y manqua point. Inutile de vous raconter comment je m'y pris pour lui persuader que mon agence d'affaires rapportait jusqu'à vingt-cinq pour cent.

— Ah ça ! j'espère que vous ne l'avez pas mis dans le secret de nos vraies opérations ?

— Pas si sot. Il croit que je m'occupe de recherches de titres, de contentieux et de spéculations de Bourse. Aussi a-t-il fortement mordu à l'hameçon, et se montre-t-il disposé à me confier, pour commencer, une centaine de mille francs...

— Que vous avez reçus ? demanda l'avocat en attachant sur son associé un regard aigu comme un dard.

— Que j'espère recevoir ; mais nous n'en sommes pas là. Ces financiers de village, c'est défiant en diable, et ça vous glisse entre les doigts au moment où on croit les tenir. Celui-ci tourne autour du pot ; mais il n'y met rien, et je crois que, pour le décider, il faudra l'employer dans une affaire dont on ne lui dira pas le fin mot, lui laisser croire qu'elle a réussi, et lui allouer un joli dividende. Ce serait semer pour recueillir, car je connais ces paysans-là : ils ne se décident à sauter le pas que quand ils ont palpé du bon argent.

— Possible. On pourra voir. Mais l'homme en blouse ?

— J'y arrive. Je choyais donc de mon mieux mon provincial, quand, la semaine passée, il m'arrive au café avec une figure bouleversée, me prie de sortir et me met en face de l'homme en question. Il me raconte que c'est son proche parent, qu'il a fait la bêtise de se fourrer dans l'insurrection, qu'on le cherche pour le fusiller ; enfin,

bref ! il me demande de lui donner asile, sous prétexte que lui, demeurant à l'hôtel, ne peut pas le recevoir. Vous voyez d'ici mon embarras. L'animal me fait entendre que, si je lui rends ce service, il m'apportera les cent mille. Je présente des objections, et, pour gagner du temps, j'interroge l'insurgé qui me dit son histoire sans barguigner ; et qu'est-ce que j'apprends ? qu'on le poursuit pour avoir tué d'une fenêtre, près de la porte Saint-Denis, un capitaine. J'avais lu l'affaire dans les journaux, avec le nom du mort. C'était mon bailleur de fonds. Le coquin en blouse m'avait débarrassé, sans le savoir, d'un vampire qui me suçait le plus clair de mes bénéfices.

— Je comprends que ça vous ait touché, dit Galmard avec une grimace ironique.

— Ça et l'espoir d'enrichir notre association, cher maître.

— Ainsi, l'homme est installé au quatrième ?

— Oh ! sur une paillasse. C'est bien assez bon pour un chenapan qui sort malgré ma défense, qui est rentré ivre plus d'une fois.

— Et qui finira par nous compromettre gravement. En revanche, vous n'avez pas encore reçu un sou de son aimable parent ?

— Non, mais...

— Billebaude, mon ami, vous avez agi avec une imprudence qui sent la trahison.

— Vous trahir ! vous m'accusez de vous trahir ?

— Nettement. Faites-moi donc le plaisir de m'expliquer pourquoi vous avez attendu d'y être forcé pour me faire part de cette jolie combinaison.

— Parce que je voulais être débarrassé de l'insurgé avant de vous parler du pigeon à plumer. Je sentais que j'avais fait une sottise en hébergeant ce drôle, et je ne pensais qu'à trouver un moyen de le mettre à la porte.

— L'excuse vaut ce qu'elle vaut. Seulement, je vous préviens, mon cher, que maintenant il faut jouer avec moi cartes sur table. Pour commencer, il me faut des gages. Je veux voir votre provincial et causer avec lui.

— Qu'à cela ne tienne, maître, dit Billebaude, qui paraissait disposé à subir toutes les conditions possibles. Il est probable qu'il viendra ici aujourd'hui, et je vous le présenterai. En attendant, si vous désirez parler à l'homme de là-haut...

— Je n'ai que faire de cette brute. C'est l'autre qu'il me faut.

— Vous allez l'avoir, car on sonne, et je parierais que c'est lui.

— Si c'est lui, dit vivement l'avocat, vous allez le recevoir sur-le-champ, et vous voudrez bien me laisser diriger la conversation. A propos, sait-il que vous avez un associé?

— Je... ne lui ai pas encore parlé de vous, répondit Billebaude avec embarras.

— Très-bien. Je m'en doutais. Alors, vous commencerez par me présenter, ou plutôt..... non... je me présenterai moi-même.

La servante de l'homme d'affaires montra sa figure discrète et vint dire quelques mots à l'oreille de son maître, qui répondit par un : « Faites entrer, » très-nettement articulé.

Billebaude en avait pris son parti et se disait qu'après tout il allait sortir d'une situation difficile.

Cette perspective le consolait un peu de ne pas pouvoir garder pour lui tout seul les cent mille francs qu'il espérait soutirer au provincial.

Maître Galmard frétillait sur sa chaise et se frottait les mains d'un air très-satisfait.

Bientôt la porte s'ouvrit, et le client parut.

C'était un homme encore jeune, quoique ses lunettes d'or et son teint blême le fissent paraître très-mûr.

Sa tournure gauche et sa mise démodée révélaient clairement son origine campagnarde, et, au premier aspect, on pouvait le prendre pour un parfait imbécile.

C'était bien l'avis du sieur Billebaude ; mais l'avocat, qui avait l'habitude de juger les hommes d'un coup d'œil, lut sur cette face blafarde certains indices de caractère auxquels il ne se trompait jamais.

Le nez était pincé, les lèvres minces, le regard

oblique : autant de signes infailibles d'une astuce redoutable.

Galmard se promet de jouer serré.

— Pardon, monsieur Billebaude, dit le visiteur d'une voix pateline, je vois que vous êtes en affaires, et je ne veux pas vous déranger... Je me retire...

— Non pas, non pas, mon cher monsieur, s'écria l'agent en courant à lui pour le faire entrer; nous vous attendions, et mon associé sera charmé de faire votre connaissance.

— Ah! monsieur est...

— Maître Galmard, du barreau de Paris, dit l'avocat, fidèle à la promesse de se présenter lui-même.

— Monsieur, je suis bien votre très-humble serviteur, et je vous prie de m'excuser; j'ignorais...

— Que ce cher Billebaude eût un associé, n'est-ce pas? Il me racontait précisément tout à l'heure qu'il avait négligé de vous l'apprendre, et je lui en faisais des reproches, car, en revanche, il m'a souvent parlé de vous, et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il ne m'en a pas dit de mal.

Pendant que Galmard prononçait ce discours gracieux, son acolyte avançait un siège.

Le provincial y prit place timidement, mit son chapeau sur ses genoux, tira de sa poche un mouchoir à carreaux et se moucha avec un bruit formidable.

— Décidément, pensa l'aspic de la rue de Cléry, le drôle est fin. Il n'est pas plus enrhumé que moi ; mais il veut se donner le temps de nous étudier à travers ses lunettes.

Et il reprit tout haut :

— Je sais, monsieur, que vous êtes un homme intelligent, que vous comprenez l'esprit de notre époque, et que vous désirez entrer dans le grand mouvement financier qui attire l'élite de nos contemporains. Ah ! on calomnie la province, quand on prétend qu'elle en est encore à enfouir son épargne dans un bas de laine ou à la placer en terres qui rapportent deux pour cent.

— La terre a du bon, dit doucement le capitaliste rural.

— Sans doute, sans doute ; mais la spéculation peut seule donner de grands résultats. Ma terre, à moi, c'est ma clientèle, et je vous prie de croire que je la cultive... Dieu merci, mon cabinet est assez productif... mais, à côté du revenu assuré par le travail, il y a les magnifiques bénéfices qu'un esprit judicieux peut et doit tirer d'une entreprise ou d'une négociation habilement conduite... et ceux-là, ma foi ! je ne m'en prive pas non plus.

— C'est bien naturel. M. Billebaude m'a parlé d'affaires qui rapportaient gros, et je voudrais bien m'en mêler, si j'en étais capable ; mais je ne suis pas de Paris, et j'ai toujours eu la tête un peu dure... ça fait que je n'ai pas encore bien compris...

— De quelles affaires il s'agissait. Rien de plus juste. Avec les personnes comme vous, cher monsieur, nous n'avons pas de secrets. Il y a d'abord les coups de Bourse. Quand on connaît le terrain, on peut y doubler un capital employé à propos, et ne jamais courir de grands risques.

— A moins qu'on ne tombe sur une révolution, murmura le client.

— Oh ! dans ces cas-là, les différences ne se paient pas. Après le 24 février, on n'a pas fait de liquidation. Maintenant, nous avons encore la diplomatie privée.

— Faites excuse, monsieur ; mais je n'entends pas très-bien ce que...

— Je vais m'expliquer. Supposez, par exemple, un titre de rente égaré ou une succession vacante. Vous comprenez que le propriétaire auquel on rapporte son titre, l'héritier auquel on apprend qu'il hérite ne regarde pas à une jolie somme pour récompenser celui qui l'enrichit.

— Oui, oui, je conçois ; on lui dit : part à deux.

— Parfaitement saisi, cher monsieur.

— Seulement, je vois moins bien comment mes faibles capacités pourraient vous être utiles en ces matières délicates, et...

— Oh ! si vous aviez réellement le projet de vous intéresser dans nos opérations, je vous prouverais facilement que vous seriez, au contraire, en mesure de nous rendre de grands services ;

mais il ne faut pas vous croire obligé de donner suite aux intentions dont Billebaude m'a touché quelques mots. Nous nous suffisons à nous-mêmes, et nous ne prendrions un nouvel associé que pour donner plus d'extension à nos affaires. Or, en ce moment, elles vont fort bien.

— Oserai-je vous demander de m'expliquer en quoi consisterait ma collaboration ? demanda le client, visiblement impressionné par cette retraite adroite.

Les hommes ne donnent volontiers que ce qu'on ne leur demande pas, et le meilleur moyen d'obtenir une chose est et sera toujours de ne pas avoir l'air de la désirer.

— C'est bien simple, dit l'avocat : à Paris, nous avons tout ce qu'il nous faut ; mais pour la province notre organisation n'est pas aussi complète, et un associé qui connaîtrait bien les départements, ne fût-ce que ceux d'une partie de la France, nous serait d'un grand secours pour nos recherches. Vous êtes sans doute dans ce cas.

— Je suis de la Bretagne, mais...

— Vraiment ? Voyez comme ça se trouve ! Nous avons précisément de ce côté-là une grosse affaire pour laquelle nous aurions besoin d'informations.

Billebaude regarda l'avocat avec inquiétude ; mais celui-ci lui lança un coup d'œil qui voulait dire clairement : « Laissez-moi donc faire. »

— Je m'empresse d'ajouter, reprit Galmard, que je ne vous propose pas d'entrer définitivement dans notre société; mais il nous arrive souvent de recourir, pour une opération déterminée, à l'aide d'un tiers. En cas de succès, on partage le produit, et on n'est point engagé pour la suite.

— Oh ! dans ces conditions-là, je serais tout disposé...

— A faire un essai, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'est à merveille, et je vous dirai tout à l'heure de quoi il s'agit. Mais je voudrais vous parler d'abord d'une situation fausse qu'il me paraît urgent de régler.

— Une... situation... fausse, répéta le visiteur d'un air ahuri.

— Oui, celle de cet ami pour lequel vous avez demandé l'hospitalité à Billebaude.

— Quoi ! vous savez...

— Sans doute, et je suis charmé que mon associé ait pu vous être agréable en cette circonstance. D'ailleurs, je n'ai pas de préjugés en politique, et, de plus, je m'intéresse toujours aux malheureux. Votre ami a fait le coup de fusil dans les rangs des insurgés; ça ne regarde que lui, et à Dieu ne plaise que je veuille lui nuire ! Seulement, dans son intérêt même, il ne faut pas qu'il reste ici.

— Je crains en effet qu'il ne soit découvert, mais...



— Il le serait, soyez-en sûr, car il manque de prudence. Voulez-vous me charger de lui trouver un asile plus sûr que cette maison ?

— Oh ! monsieur, je vous en serais éternellement reconnaissant, car je tremble que ce malheureux ne me compromette..... ne se compromette, veux-je dire.

— Bon ! c'est entendu. Demain, il sera installé ailleurs, en toute sûreté. Maintenant, revenons à notre affaire. Voulez-vous vous charger de suivre une recherche qui m'a été confiée par un de vos compatriotes, un ancien magistrat des environs de Saint-Malo ?

— C'est justement mon pays.

— Il s'agit de savoir ce qu'est devenue une certaine demoiselle nommée Marie Bréhal, héritière d'une très-grosse fortune.

— Je ne connais pas ce nom-là ; mais si vous me disiez celui de l'ancien magistrat, peut-être cela me mettrait-il sur la voie.

— C'est M. Hingant, ex-juge de paix à Cancale, dont je m'honore d'être l'ami.

— M. Hingant ! s'écria le provincial en tressautant sur sa chaise ; vous avez bien dit M. Hingant ?

— Hingant (Jean-Marie), mon camarade d'école, ancien avoué, ancien juge de paix ; c'est parfaitement cela, dit maître Galmard. Est-ce que par hasard vous le connaissiez ? Ce serait vraiment providentiel.

— Non, non, balbutia le provincial, je ne le connais pas ; mais je... j'en ai beaucoup entendu parler.

— Du reste, il n'est pas du tout nécessaire que vous entriez en relations avec lui.

— Ah ! soupira le client, que cette assurance parut soulager.

— Hingant ne connaît que nous et ne doit avoir affaire qu'à nous. Il suffira donc que vous vous occupiez de cette Marie Bréhal, et je puis vous garantir que, si vous la retrouviez, je vous compterais un joli dividende. J'ajoute que nous sommes toujours ronds en affaires, et qu'un simple renseignement, une indication qui nous mettrait sur la voie vous serait payée comptant, et par anticipation sur la somme que vous toucheriez après le succès définitif.

— Bien obligé, monsieur. Je ferai de mon mieux ; mais si vous pouviez me mettre un peu plus au courant des antécédents de cette personne... Un nom, c'est bien vague.

— Sans doute, sans doute, et si vous voulez prendre la peine de passer demain à mon cabinet, 135, rue de Cléry, de midi à trois heures, je vous communiquerai tous les documents que je possède.

L'avocat avait de bonnes raisons pour ne pas répondre séance tenante, car il ne savait rien de plus ; mais il espérait bien voir M. Hingant dans

la soirée, et s'informer amplement du cas de Marie Bréhal.

— Mais, dit le visiteur avec embarras, est-il certain au moins qu'il s'agisse d'une succession ?

— On ne peut plus certain.

— Importante ?

— Énorme.

— Et... où s'est-elle ouverte ? quel est le nom du défunt possesseur d'une si belle fortune ?

— Je vous dirai tout cela demain, cher monsieur. Il faut d'abord que je revoie mes papiers. J'ai, vous le comprenez, bien d'autres opérations en tête. Pour le moment, je vais m'occuper du déménagement de votre protégé, qui doit commencer à s'ennuyer là-haut. Voulez-vous que nous montions pour lui faire ensemble une petite visite ?

— C'est inutile, dit vivement le provincial. Je m'en rapporte tout à fait à vous, et même je ne vous cacherais pas que, si vous pouviez faire sortir de Paris mon... je veux dire ce malheureux... vous me rendriez un grand service.

— On tâchera, cher monsieur, on tâchera. Demain, je vous instruirai du résultat de mes démarches.

— Alors, je n'ai plus qu'à vous remercier et à vous présenter mes civilités. Monsieur Billebaude, je suis bien le vôtre ; jusqu'à ce soir, si toutefois vos occupations vous permettent de venir vous délasser à notre modeste café.

— Elles me le permettront, monsieur, et nous ferons un domino acharné.

Après cet échange de politesses, le client n'avait plus qu'à se retirer, et il prenait déjà le chemin de la porte, quand la servante entra sur la pointe du pied et vint parler tout bas à Billebaude.

— Faites attendre un instant dans le salon, dit celui-ci ; conduisez monsieur par ma chambre à coucher. Vous m'excuserez, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en s'adressant au campagnard. Cette maison doit être le tombeau des secrets, et nous tenons à ce que nos clients ne se rencontrent jamais.

— Sage précaution, monsieur. Je vous salue bien.

Et l'aspirant au sociétariat se retira discrètement, non sans avoir reçu et rendu deux cordiales poignées de main.

— Qui donc est là ? demanda Galmard en montrant la porte du salon.

— Cher maître, quand on parle du loup... vous connaissez le proverbe... C'est le sieur Hingant en propre personne.

— Parfait ! ça va m'éviter de courir après lui.

— Et il est fort heureux qu'il n'ait pas rencontré dans l'escalier l'imbécile qui s'en va, car, je ne sais pourquoi, je me figure que celui-ci connaît votre juge de paix plus qu'il ne veut le dire. Entre nous, je trouve même, cher maître, que

vous vous êtes peut-être un peu trop pressé de lui livrer le point de départ d'une affaire sérieuse.

— Laissez-moi donc tranquille, Billebaude, avec vos inquiétudes. J'ai *roulé* notre homme à fond ; j'achèverai de le *chambrer* en le débarrassant, et vous aussi, de son insurgé, et quand je lui aurai lâché trois ou quatre billets de mille en récompense de ses peines et soins dans la recherche Bréhal, il viendra nous supplier de prendre ses écus.

— Au fait... c'est possible... il n'est pas très-fort ; mais qu'allez-vous faire de mon locataire du quatrième ?

— Je sais où le caser. Il filera cette nuit sous la conduite de Mardochée. Et maintenant, mon bon, passons à Jean-Marie Hingant. J'ai hâte de voir ce qu'il a dans son sac ; et d'ailleurs, il ne faut jamais faire attendre la magistrature.

— Je vais le chercher, dit Billaude en ouvrant la porte qui donnait dans le salon, et qu'on réservait aux grandes entrées.

Un instant après, il reparut, poussant devant lui d'un geste à la fois familier et poli le protecteur de Marthe.

— Eh ! bonjour, mon vieux camarade, cria l'avocat en courant à sa rencontre. Comment vas-tu depuis ta dernière et première visite ? Elle n'est pas d'hier, sais-tu ? et je devrais te faire

des reproches ; mais je suis si content de te voir, que tu es tout excusé.

— Que veux-tu, mon ami ? dit M. Hingant ; j'ai eu une foule d'occupations depuis mon arrivée, et puis cette maudite bataille du mois passé... D'ailleurs, je suis venu plusieurs fois ici...

— Et c'est hier seulement que tu as rencontré Billebaude. Je sais cela, et tout va bien, puisque j'ai la chance de te saisir au vol.

— Moi aussi, je suis bien aise de te rencontrer... pour plus d'un motif, car...

— Ce cher Jean-Marie ! s'écria Galmard avec une effusion qui touchait à l'attendrissement. Ma parole d'honneur, il n'est pas changé depuis que nous faisons nos farces ensemble dans cette bonne ville de Rennes... Quand je dis nos farces... toi, tu as toujours été vertueux... Enfin, n'importe, je t'aurais reconnu à trente pas dans la rue.

— Je n'ai pourtant ni mes cheveux blonds d'autrefois, ni surtout mes jambes, dit l'ex-juge de paix en s'asseyant.

— Bah ! bah ! tu les retrouveras pour venir un de ces dimanches dîner avec moi à la campagne. Nous ferons une jolie partie de marche, comme dans le bon temps... Te rappelles-tu... quand nous allions traire les vaches du fermier de la Prévalais ?

— Mon pauvre Galmard, je n'ai pas pour le moment le cœur à la joie, et je viens...

— C'est ma foi vrai. Tu as l'air tout triste. Conte-moi tes peines, Jean-Marie. Billebaude ne sera pas de trop. C'est un ami, et tu peux parler devant lui. Mais, j'y pense... est-ce que ce serait ton affaire de succession qui te donne de l'ennui?

— Non, je n'ai rien de nouveau de ce côté; mais M. Billebaude m'a donné hier quelque espoir...

— Et j'ai déjà mis hache en bois, comme on dit, interrompit l'agent d'affaires. Tout mon monde est en campagne, et nous aurons bientôt de bonnes nouvelles; tout me le fait présumer. Seulement, nous aurions besoin de quelques éclaircissements...

— Jè vous les donnerai bien volontiers, et aussi complets que possible; mais aujourd'hui je suis venu vous consulter sur un autre cas, tout aussi épineux que le premier, et tout aussi intéressant pour moi.

— En vérité? demanda en riant l'avocat. Ah ça! sais-tu, mon vieux Jean-Marie, que tu ressembles à une boîte à surprises? On s'occupe de te résoudre une énigme... Paf! tu nous en apportes une autre à deviner. A toi seul tu défraierais une agence d'affaires.

— Hélas! je ne compte guère sur la solution de celle que je vais vous soumettre.

— Voyons toujours.

— Eh bien! il s'agit de déchiffrer les signes

inscrits sur ce papier, dit Hingant en exhibant la feuille trouvée dans le tiroir secret.

Maître Galmard s'en empara et se mit à l'examiner avec attention. Billebaude regardait par dessus son épaule.

— Ceci rentre parfaitement dans notre compétence, dit l'avocat après avoir scruté longtemps l'écriture. En ce genre, nous avons fait des prodiges, et, s'il ne s'agissait que de signes de convention correspondant chacun à une des lettres de l'alphabet, je me chargerais de lire couramment ce grimoire d'ici à vingt-quatre heures.

— Il y a une méthode infallible pour ces systèmes-là, ajouta Billebaude. On note le signe qui revient le plus fréquemment, et on peut être sûr qu'il représente la lettre la plus usuelle... En français, c'est l'E... On passe ensuite aux autres, et, d'induction en induction, on arrive...

— Bon ! bon ! cher ami, nous savons que vous êtes très-fort, interrompit l'avocat ; mais par malheur, votre science, pas plus que la mienne, ne peut servir à rien pour le cas présent. Il suffit d'étudier un peu ces chiffres pour reconnaître qu'ils se rapportent à un livre connu seulement de celui qui les a écrits et de celui auquel ils étaient destinés.

— Comment ! à un livre ? demanda Hingant.

— C'est très-simple. Remarque d'abord que sur ce papier un gros chiffre est toujours ou pres-

que toujours suivi d'un moins fort, puis d'un autre encore plus faible. Ainsi, par exemple, les trois premiers 636, 22, 9. Vient ensuite un trait. Cela veut dire qu'il faut chercher dans un certain livre le 9^e mot de la 22^e ligne de la page 636.

— En effet... c'est bien probable.

— C'est certain. Les lettres qui se rencontrent par-ci, par-là, se rapportent peut-être à un mot qui ne se trouve pas dans le livre en question, et ce serait une autre clé à chercher. Mais l'exception confirme la règle. Voyez plutôt avec quelle régularité se reproduit la disposition que je viens de vous signaler.

— Mais alors, il nous sera facile...

— Il nous sera au contraire très-difficile d'expliquer ce texte, car il faudrait d'abord mettre la main sur le livre dont on s'est servi. De toutes les écritures secrètes, celle-ci est la seule qui résiste à la méthode, attendu qu'elle repose sur l'inconnu.

— Il n'y a donc rien à faire? dit tristement Hingant.

— Il y a à se renseigner sur les circonstances accessoires, savoir, par exemple, de qui émane l'écrit, à quel endroit il a été trouvé.

— C'est moi qui ai découvert ce papier, et tout me porte à croire qu'il renferme des renseignements dont j'ai le plus grand besoin pour empê-

cher la ruine d'une malheureuse orpheline à laquelle je porte le plus vif intérêt, M^{lle} Marthe Moulinier.

Il était écrit, sans doute, que ce nom de Moulinier viendrait à intervalles réguliers frapper à l'improviste les oreilles du sieur Billebaude, et, chaque fois qu'on le prononçait, il produisait le même effet sur le système nerveux de l'agent d'affaires.

Déjà, lors de sa première visite, quand M. Hingant avait parlé de la mort tragique de son capitaine, l'homme de la rue des Cannettes avait changé de visage.

Il pâlit encore bien davantage lorsqu'il apprit que l'ex-juge de paix s'était chargé des intérêts de Marthe.

Maître Galmard n'avait pas les mêmes raisons de s'émouvoir que son associé ; mais il en savait assez par les confidences arrachées tout à l'heure à celui-ci pour deviner le mot de la situation.

Évidemment, le Moulinier en question était cet ancien bailleur de fonds dont Billebaude se réjouissait si fort d'être débarrassé. L'avocat nota ce point dans son astucieuse cervelle et reprit l'instructive conversation qu'il avait entamée avec M. Hingant.

— Voyons, mon brave ami, dit-il doucement, tâche d'être clair, car je ne sais pas bien les motifs qui te font attacher tant d'importance à ce

papier. Tu me parles de tiroir secret, de renseignements, d'orpheline. C'est un peu vague. Précise, Jean-Marie, précise.

— Eh bien, mon cher Galmard, sache qu'ayant assisté, le 22 juin, à la mort du capitaine, tué ou plutôt assassiné tout près de moi...

— Ah ça ! mais tu es donc allé au feu, toi ! à ton âge ? Mais c'est de l'héroïsme, ou je ne m'y connais pas.

— J'ai fais mon devoir ; voilà tout. Je te disais donc que, m'étant trouvé présent à cette catastrophe et à la visite de la maison d'où le coup était parti, j'ai été amené, par suite d'événements qu'il serait trop long de te raconter, j'ai été amené, dis-je, à recueillir la fille unique de cet infortuné M. Moulinier.

— Ah ! mon gaillard ! Parions qu'elle est jeune et jolie.

— Ne plaisante pas, je t'en prie, sur un sujet qui ne prête point à rire, dit sévèrement l'ancien magistrat. J'ai pour cette pauvre enfant les sentiments d'un père, et j'espère la marier bientôt à un jeune homme qu'elle aime et qui l'aime. Hélas ! c'est précisément ce mariage qui m'inquiète, car, pour entrer en ménage, il faut de la fortune, et je crains bien que M^{lle} Moulinier ne retrouve jamais la sienne.

— Qu'est devenue celle de son père, et que faisait-il, ce père ?

— Il était ou avait été négociant; mais, dans ces dernières années, ses affaires avaient mal tourné, à ce qu'il paraît, et la gêne était entrée dans son intérieur. Cependant, il faisait encore une certaine figure, et son revenu, si diminué qu'il fût, prenait sa source quelque part. Or, voici où commence le mystère : cette source, nul ne la connaissait, et sa fille moins que personne. M. Moulinier avait perdu récemment sa femme. Il ne lui restait ni parents, ni amis auprès de qui je pusse me renseigner. J'avais pensé qu'on trouverait une indication dans ses papiers, et on n'y a pas découvert autre chose que cet indéchiffrable écrit. Comprends-tu maintenant pourquoi je tiens à savoir ce qu'il contient?

— Oh! parfaitement, car je pense comme toi que le défunt a dû consigner tous les renseignements nécessaires pour reconstituer son avoir, si tant est qu'il lui restât un avoir quelconque. S'il possédait des valeurs mobilières, le nom du dépositaire de ces valeurs doit s'y trouver. S'il était simplement intéressé dans une affaire entreprise en participation, c'est le nom de son associé; celui de ses débiteurs, s'il avait des créances.

En terminant sa phrase, maître Galmard eut soin de regarder fixement son ami Billebaude, comme s'il eût voulu lui dire en langage trivial : « Vous savez aussi bien que moi où est le pot aux roses. »

— Eh ! mon Dieu, oui, tout cela n'est que trop probable, soupira M. Hingant ; mais nous n'en sommes pas plus avancés, puisque, tu en conviens toi-même, ce maudit papier ne livrera jamais son secret.

— Pardon, cher ami, pardon ! je n'ai pas dit tout à fait cela. Je me suis borné à affirmer que la clé de cette cryptographie — c'est le terme technique — ne pouvait se trouver que dans un livre. Quel livre ? C'est là une autre question qui n'est peut-être pas insoluble. Je sais déjà que ce livre doit être gros.

— Et comment le sais-tu ?

— Parbleu ! parce que certains chiffres sont très-élevés. Tiens ! ajouta-t-il en reprenant l'examen de ce mystérieux écrit. Nous avons pour commencer 636 ; un peu plus loin, 682, 647, 674, et beaucoup d'autres encore. Ce sont, je te l'ai démontré déjà, des indications de pages. Donc le livre doit avoir près de sept cents pages, ce qui, par tout pays, constitue un très-gros volume.

— Un dictionnaire, par exemple ?

— Ce n'est pas probable, car ce choix serait trop enfantin. Je dirai même que c'est impossible, et voici pourquoi : le troisième chiffre de chaque groupe, celui qui désigne le rang occupé par le mot dans telle ou telle ligne, ce chiffre s'élève jusqu'à... voyons... je trouve 17, 15, 19... jusqu'à 19 au moins. Les dictionnaires étant

imprimés sur deux ou trois colonnes ne contiennent jamais dix-neuf mots dans une ligne.

— C'est vrai ! murmura Jean-Marie.

— Maintenant, pour connaître à peu près le format, nous avons le deuxième chiffre du groupe. Celui-là doit nous faire deviner à peu près le nombre de lignes que contient chaque page. Je trouve 33, 36, 38, et pas au-dessus. Donc le volume n'a pas, approximativement, plus de quarante lignes à la page. Et, pour me résumer, je conclus qu'il s'agit d'un fort in-octavo, imprimé dans toute sa largeur, avec marges ordinaires.

— Tout cela me semble irréfutable, et tes déductions m'émerveillent.

— Quand je te disais que la chose rentrait dans ma spécialité ! Mais ce n'est que bagatelle, et tu en verras bien d'autres. Pour le moment, nous savons que le livre n'est ni un dictionnaire, ni un roman de cabinet de lecture où il y a plus de papier blanc que d'impression, ni un in-dix-huit de poche ; mais cette certitude nous laisse encore fortement dans le vague, et il est temps d'entrer dans un autre ordre d'idées. As-tu quelque soupçon de la personne à qui ce M. Moulmier pourrait avoir confié le volume auquel se rapportent les indications chiffrées ?

— Aucun. Ce ne peut pas être à sa fille, car je lui ai mis cet écrit sous les yeux, et elle n'y a rien compris. Si son père avait laissé le papier à

son intention, il n'aurait pas manqué, de son vivant, de l'initier à cette combinaison bizarre.

— Très-juste. Mais il y a une hypothèse bien plus admissible. Tu m'as dit qu'il était veuf depuis peu de temps ?

— Depuis trois ou quatre mois.

— Eh bien ! rien n'empêche qu'il ait confié ce secret à sa femme, et que sa femme, pour une raison ou pour une autre, ait négligé, avant de mourir, de le transmettre à sa fille.

— Oui... ce serait possible... quoique cependant... Dans tous les cas, je prierai M^{lle} Moulinier de rappeler ses souvenirs.

— Maintenant, le défunt avait-il une bibliothèque ? Il importerait d'examiner avec soin chacun des volumes.

— Je n'en ai pas vu un seul chez lui ; mais il se peut pourtant qu'il y en ait. Je n'avais point pensé à cela, de sorte que je n'y ai guère fait attention ; mais dans une prochaine visite...

— Je puis la faire avec toi, si tu veux.

— Merci, mon vieux camarade ; tes lumières me seraient assurément fort utiles, mais il faut d'abord que je parle de tout cela avec Marthe.

— A ton aise. Peux-tu me laisser le grimoire ? Je le reverrai à loisir, et j'y ferai peut-être quelque trouvaille inespérée.

— Je ne demanderais pas mieux ; seulement...

— Quoi donc ?

— Il me semble que je n'ai pas le droit d'en disposer sans l'autorisation de la fille de M. Moulinier.

— C'est juste. Garde-le. Du reste, il y a un moyen de tout concilier. Laisse mon associé en prendre copie séance tenante. De cette façon, je pourrai chercher de mon côté, pendant que du tien tu t'escrimeras sur tous les bouquins qui te tomberont sous la main.

— Je ne vois aucun inconvénient à cela, dit le bon Jean-Marie.

— Allons, Billebaude, à la besogne ! cria maître Galmard en jetant le papier sur le bureau.

Billebaude ne se fit pas prier.

Il y avait longtemps qu'il enrageait de tout son cœur en écoutant l'avocat, qui s'amusait à donner des leçons précieuses à M. Hingant, au risque de le mettre sur la voie d'une découverte fort dangereuse pour son ami.

L'agent était convaincu que ces signes incompréhensibles cachaient une révélation qu'il redoutait par dessus tout, celle de ses rapports personnels avec feu Moulinier.

Selon lui, ce qu'il y aurait eu de mieux à faire, c'eût été de brûler purement et simplement l'écrit, si on avait pu décider M. Hingant à s'en dessaisir. Faut de ce dénouement souhaité, il était bien aise du moins de conserver un exemplaire de la pièce. On ne savait pas ce qui pouvait arriver.

Pendant qu'il reproduisait avec un soin minutieux les hiéroglyphes compliqués du défunt, maître Galmard s'évertuait à dérider le cher camarade Hingant.

Il n'y réussissait guère, car l'ex-juge de paix n'entrevoyait point d'issue à la pénible situation de sa protégée.

De plus, sa simplicité naturelle s'accommodait mal de ces enchevêtrements de mystères.

Lui, habitué depuis trente ans à agir au grand jour, il lui semblait qu'il s'engageait maintenant sur des terres inconnues, et sa loyauté commençait presque à s'effaroucher de tant de manœuvres tortueuses.

L'avocat essaya de passer à un sujet qui l'intéressait davantage et de mettre Marie Bréhal sur le tapis ; mais il s'aperçut que le moment était mal choisi, et, comme il n'était point un sot, il s'abstint d'insister.

— Quand te reverrai-je, mon vieux Jean-Marie ? demanda-t-il lorsqu'il vit Hingant se lever, après avoir serré l'original de l'écrit copié par Billebaude.

— D'ici à très-peu de jours, surtout si je suis sûr de te rencontrer à ton domicile, car je demeure fort loin de la rue des Cannettes, et je vais être très-occupé.

— Oui, j'entends... le mariage de ton orpheline. C'est sacré... mais n'importe ! je compte

sur toi et je t'attendrai tous les jours à quatre heures.

On se sépara dans les meilleurs termes ; mais dès que les deux associés se retrouvèrent seuls, Billebaude s'écria sur un ton assez maussade :

— Pourquoi, diable ! lui en avez-vous dit si long sur la manière de déchiffrer ce papier qui peut me perdre ?

— Pour vous tenir dans mes griffes, répondit froidement maître Galmard.

XII

Marthe et Paul.

Le lendemain de cette journée laborieuse, vers midi, M. Hingant achevait de déjeuner avec M^{lle} Moulinier.

Le repas matinal avait été plus silencieux que de coutume. Marthe semblait toute absorbée par de tristes pensées, et l'ex-juge de paix ne se montrait pas beaucoup plus gai que sa protégée.

Son entrevue de la veille avec maître Galmard lui laissait fort peu d'espoir ; il sentait que le moment était venu d'avoir avec la jeune fille une explication sérieuse, et il ne savait trop par où commencer.

— Ma chère enfant, dit-il enfin, je n'ai pas été heureux hier dans mes recherches. L'homme que j'ai consulté n'a pu, malgré toute son habileté, me donner que des indications bien vagues sur le sens probable de cet écrit chiffré.

— Je n'en suis pas surprise, soupira l'orpheline. Et d'ailleurs, à quoi bon prendre tant de peine ? La ruine de mon pauvre père n'est que trop certaine, et la lecture de ce papier ne pourrait rien changer à ma situation.

— Peut-être. Dans tous les cas, il est évident

que vous avez intérêt à savoir ce qu'il contient, et les avis de mon ami Galmard ne sont point à négliger. Il affirme, et il me l'a même démontré, que ces chiffres désignent les pages, les lignes et les mots d'un livre. Ce livre, prétend-il, doit se trouver entre les mains d'une personne que votre père avait mis dans le secret. N'avez-vous pas souvenir qu'il ait confié... à votre mère, par exemple... un gros volume... de format in-octavo ?

— Non, ma mère lisait peu, surtout dans les derniers temps de sa vie, parce que sa vue s'était beaucoup affaiblie. Et puis, si elle eût possédé ce livre, si elle y eût attaché de l'importance, elle me l'aurait montré ; elle m'en aurait parlé du moins.

— N'importe. Je compte examiner avec soin tous ceux qui sont restés dans l'appartement.

— Il n'y en a pas d'autres que les ouvrages classiques dont je me servais au pensionnat. Mon père n'avait jamais, que je sache, aimé la lecture, et depuis quelques années le souci de ses affaires ne lui laissait pas un instant de loisir.

— Il faudra donc chercher ailleurs, dit tristement M. Hingant. Mais, en attendant que nous ayons pu éclaircir tous ces mystères, ne pensez-vous pas, ma chère enfant, qu'il serait temps de songer à quelqu'un... que nous avons un peu trop oublié ?

— Qui donc ? demanda Marthe en rougissant.

— Mais je veux parler de M. Paul Gilbert. Vous lui aviez annoncé notre visite, et il doit être

fort inquiet. Il me semble que nous ferions bien de le tirer de peine.

M^{lle} Moulinier baissa la tête et ne répondit pas.

— Pour ma part, j'ai hâte de le voir, reprit Jean-Marie. Et même je ne vous cacherai pas que les plus chères espérances de mes vieux jours reposent sur lui... et sur vous ma chère Marthe...

L'orpheline regarda son protecteur avec des yeux qui exprimaient une vive émotion.

— Mon Dieu ! oui, continua M. Hingant. Je suis vieux ; je suis seul au monde... Que puis-je souhaiter maintenant, si ce n'est de vous voir unis... heureux... et de finir mes jours auprès de vous ?

— Monsieur, dit Marthe d'une voix qui tremblait malgré tous les efforts qu'elle faisait pour paraître calme, vous avez été pour moi un père... plus qu'un père... et je voudrais consacrer ma vie à vous témoigner ma reconnaissance... mais je ne me marierai jamais.

— Y pensez-vous, mon enfant?... Mais ce serait de la folie !... Vous aimez ce jeune homme... il est digne de vous, j'en suis sûr... et vous voulez...

— Oui, j'aime Paul, et c'est parce que je l'aime que je ne veux pas lui faire partager la triste existence qui m'attend.

— Quoi ! parce que vous êtes sans fortune?... Mais rien ne le prouve... et puis... vous oubliez donc qu'il vous reste un ami... que je me suis habitué à vous regarder comme ma fille ?...

— Écoutez-moi, monsieur, interrompit M^{lle} Mouliner avec un accent de fermeté qui annonçait une résolution prise ; j'ai beaucoup réfléchi depuis deux jours, et je ne vois à ma situation qu'une issue honorable, — le travail. Paul n'a pour vivre que sa solde. En m'épousant, il briserait son avenir, et je ne puis consentir à un tel sacrifice.

— Briser son avenir !... Mais ne suis-je pas là pour...

— Je sais ce que vous allez me dire, et, certes, je n'aurais point à rougir d'accepter vos bienfaits... Je les refuse pourtant, et j'espère que vous me pardonneriez de les refuser, car je compte sur vous pour m'aider à exécuter le projet que j'ai conçu.

— Un projet !... Hélas ! ma pauvre enfant, vous ne connaissez rien de la vie... Vous ne savez pas qu'à votre âge... élevée comme vous l'avez été... une jeune fille...

— Je puis enseigner le piano et l'anglais. Je brode à merveille. Dussé-je travailler jour et nuit, je suis sûre de me suffire, et je vous demande de me trouver des élèves... Vous voyez bien que je ne repousse pas votre protection.

Elle dit ces derniers mots avec une grâce affectueuse qui désarma M. Hingant et lui fit venir les larmes aux yeux.

— Ah ! s'écria-t-il, ce n'est pas là ce que j'avais rêvé pour vous... pour moi... Mais vous sa-

vez bien que je vous serai toujours dévoué... et s'il ne dépend que de moi de...

— Monsieur, dit la vieille servante en ouvrant la porte, il y a là un officier qui demande à vous parler.

— Un officier ! s'écria Jean-Marie Hingant tout joyeux ; ce ne peut être que M. Paul Gilbert, et je vais...

— Monsieur, je vous en supplie, dit Marthe, permettez que je n'assiste pas à cette entrevue.

— Quoi ! vous voulez...

— Je n'aurais pas le courage d'annoncer à Paul la résolution que j'ai prise, et je compte sur vous pour l'en informer.

Et, sans attendre la réponse de son vieil ami, la jeune fille se leva et se réfugia dans la chambre voisine.

L'ex-juge de paix, stupéfait, consterné, restait immobile comme un terme, et il fallut que sa servante lui rappelât que le visiteur attendait.

Du reste, il n'eut pas la peine de donner l'ordre de l'introduire, car la porte s'ouvrit, et un jeune homme, en petite tenue de lieutenant de chasseurs à pied, entra assez brusquement dans la salle à manger.

Il portait le bras en écharpe et un ruban rouge tout neuf à sa boutonnière. C'en était assez pour que le bon Jean-Marie sût à qui il avait affaire, et cependant il regardait avec une curiosité bienveillante le fiancé que Marthe avait choisi.

Paul Gilbert était de taille moyenne, mais bien prise, brun de peau, les yeux et les cheveux très-noirs ; ses traits réguliers avaient une expression de fermeté peu commune, et dans son regard clair et droit on lisait la franchise, la loyauté et aussi la décision.

Pour tout dire, le premier abord intimidait plus qu'il ne séduisait, et l'ancien magistrat se trouva un peu déconcerté.

Il avait rêvé un héros de roman, et il se trouvait en présence d'un soldat fier, froid et correct dans sa tenue.

— Est-ce à M. Hingant que j'ai l'honneur de parler ? demanda l'officier d'un ton bref.

— Oui, monsieur, et je m'estime heureux de vous recevoir, car il me tardait de connaître le fiancé de M^{lle} Moulinier. Avant hier, un malheureux contre-temps m'a privé de ce plaisir... Nous étions allés au Val-de-Grâce, et...

— Je sais ce qui s'est passé au Val-de-Grâce, interrompit Paul Gilbert, et je sais aussi que, depuis la mort de son père, M^{lle} Moulinier habite chez vous. Vous ne serez donc pas surpris, monsieur, que je vienne vous demander des explications sur une situation... tout au moins fausse.

— Je suis tout prêt à vous les fournir, et elles seront bien simples. Le hasard m'a conduit dans la maison où M^{lle} Marthe était restée seule... exposée à tous les dangers qui menaçaient une jeune

filles pendant cette affreuse insurrection... Son père venait d'être tué à côté de moi, car j'étais sergent dans la compagnie de garde nationale qu'il commandait... Je n'ai pensé qu'à la sûreté d'une pauvre enfant éplorée, et elle n'a vu en moi qu'un vieillard heureux de la protéger, de la recueillir...

Ce fut dit avec une simplicité si cordiale, que le lieutenant se départit un peu de sa roideur.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il poliment, et permettez-moi de vous demander si M^{lle} Moulinier est ici. Vous comprendrez aisément que j'aie le désir de la voir.

— Certes, et il n'a pas dépendu de moi qu'elle restât à cette place où elle était assise il n'y a qu'un instant. C'est elle-même qui a voulu se retirer, et c'est à sa prière que je vous reçois, moi seul.

— Elle avait un but en agissant ainsi, dit Paul Gilbert, redevenu tout à coup sec et cassant. Puis-je le connaître ?

— Ah ! s'écria M. Hingant avec émotion, que ne puis-je, moi, me dispenser de vous le dire ! Elle a pris une résolution que je désapprouve et que j'ai combattue de toutes mes forces : elle m'a imposé la triste mission de vous en instruire.

— De quoi s'agit-il donc ? demanda le lieutenant, qui s'efforçait visiblement de rester calme.

— M^{lle} Moulinier vient d'acquiescer la certitude

que son père est mort ruiné... Elle est pauvre... elle vous aime, et elle renonce volontairement à sa plus chère espérance... Elle refuse de vous épouser, parce qu'elle ne veut pas nuire à votre avenir... Et pourtant, si elle consentait à m'écouter...

La voix manqua à l'excellent Jean-Marie, et de grosses larmes roulèrent sur ses joues.

Paul Gilbert le regardait avec une expression indéfinissable.

— Je savais depuis longtemps que M. Moulinier avait perdu sa fortune, dit-il lentement.

— Et vous n'en aimiez pas moins sa fille, n'est-ce pas ? s'écria M. Hingant, et vous vous joindrez à moi pour combattre les scrupules de Marthe.

— M^{lle} Moulinier a raison, monsieur. Notre mariage en ce moment serait impossible, car un officier ne peut épouser qu'une femme qui lui apporte au moins douze cents francs de rente. Sur ce point, le règlement est inflexible.

Le vieillard pâlit et baissa la tête. Cette froide et sèche réponse l'avait blessé au cœur.

— Monsieur, dit Paul Gilbert en prenant un siège, au grand étonnement de Jean-Marie, je lis sur votre figure, et je devine ce que vous pensez de moi ; mais veuillez m'écouter.

M. Hingant s'assit sans mot dire. Il ne savait plus que penser de cet étrange amoureux qui parlait raison comme un vieillard.

— Je suis arrivé ici, reprit l'officier, sous le

coup d'une irritation assez naturelle. Je ne vous connaissais pas, et les apparences étaient contre vous. Je ne pouvais m'expliquer par suite de quels événements bizarres vous aviez été amené à prendre M^{lle} Moulinier sous votre protection. Ma confiance en elle était absolue; mais je doutais de vos intentions, et je craignais qu'elle ne s'illusionnât, quand elle m'écrivait que vous lui témoigniez l'affection d'un père.

L'ancien magistrat fit un geste de douloureuse surprise.

— La scène pénible qui s'était passée à la grille du Val-de-Grâce m'avait été rapportée avec des commentaires que je me dispenserai de vous répéter, et, de plus, le portier de la maison où habitait M. Moulinier vient de me dire que vous aviez payé ce matin les loyers arriérés.

— N'était-ce pas bien naturel? Devais-je donc laisser une orpheline exposée aux réclamations insolentes de ce drôle?

— C'était agir autrement qu'un étranger n'a le droit de le faire, et je vous prenais encore pour un étranger. Il m'a suffi, monsieur, de vous voir et de vous entendre pour reconnaître que je me trompais, et que j'avais en face de moi un homme de cœur et un honnête homme. C'est à moi, maintenant, de me justifier et de vous expliquer les paroles qui vous ont profondément blessé tout à l'heure,

— Vous justifier ? Ah ! vous n'en avez pas besoin... Je ne vous accusais pas...

— Vous me prêtiez des sentiments de froid calcul qui ne seront jamais les miens, mais que ma réponse semblait exprimer trop clairement, et je vous en estime davantage. Si j'étais capable de mettre un seul instant en balance mon amour pour M^{lle} Marthe et un intérêt d'argent, je mériterais votre mépris, et il est temps de vous apprendre pourquoi je parlais ainsi.

Hingant, touché, ému, troublé, ne sut que prendre la main de Paul Gilbert et la serrer dans les siennes.

— M^{lle} Moulinier vous a-t-elle dit comment nous nous étions connus ? demanda le lieutenant, après lui avoir rendu son étreinte.

— Oui... au pensionnat où elle a été élevée, balbutia Jean-Marie, qui ne parvenait point à se remettre.

— Pardonnez-moi de vous raconter l'histoire de ma vie. Elle est bien simple et bien courte. Je n'ai jamais su le nom de mes parents, et celui que je porte n'était certainement pas le leur. Il figure sur le registre de l'état-civil où j'ai été inscrit comme étant né de père et de mère inconnus, et il me fut donné par la sage-femme qui me présenta à la mairie. Et pourtant j'avais une sœur, plus jeune que moi de sept ans, inscrite comme moi sous le nom de Gilbert et sous le

le prénom de Paule... On avait féminisé le mien, comme si on eût tenu à bien constater que nous étions du même sang... C'était inutile, car la ressemblance entre nous était frappante.

— Mais, dit timidement l'ex-juge de paix, comment avez-vous su...

— Que Paule était ma sœur? J'avais quatorze ans quand je l'ai appris. J'étais dans une école où on m'avait placé tout enfant, où personne ne venait jamais me voir et d'où je ne sortais jamais. Un jour, le maître me fit venir et me dit : « Mon enfant, il est temps de vous apprendre que vous n'avez à compter que sur vous-même. Votre pension chez moi est payée d'avance encore pour trois ans. Passé ce terme, il vous faudra gagner votre vie. Je dois aussi vous dire que vous avez une sœur et qu'elle aura besoin de vous un jour. Dimanche prochain, je vous conduirai au pensionnat où elle commence son éducation et où elle doit l'achever. Dans dix ans, — elle en aura alors dix-sept — vous devrez avoir conquis une position qui vous permettra de lui servir d'appui dans la vie. »

— Pauvres enfants! murmura M. Hingant.

— Cet homme tint parole. Il me mena au fond du Marais, et là, sous les vieux arbres du grand jardin de la pension, je vis Paule pour la première fois. Chose étrange, il me semblait que je l'avais toujours connue, et elle éprouvait la même

impression que moi. Nous nous aimions sans nous être jamais vus.

— Et c'est là aussi que Marthe...

— Je n'ai rencontré M^{lle} Moulinier que beaucoup plus tard. A dater du jour où je sus que je n'étais plus seul au monde, mon caractère changea tout à coup. J'étais un enfant insouciant et rieur ; je devins taciturne et laborieux. Je comprenais déjà que j'avais charge d'âme. — Tous les dimanches, continua Paul Gilbert, mon maître me laissait sortir seul, et je courais au pensionnat, où ma chère petite sœur m'attendait avec impatience. De quoi parlions-nous sous les tilleuls de cette allée où j'ai passé de si douces heures ? Je ne saurais maintenant me rappeler exactement nos causeries enfantines. Je me souviens pourtant que nous nous jurions de ne jamais nous quitter quand nous serions libres tous deux. Du passé, il n'en était guère question. Comme moi, Paule avait été mise en pension toute enfant, et il ne lui était resté qu'une idée très-confuse de ses premières années.

— C'est bien étrange, dit tout bas M. Hingant.

— Tout est étrange dans cette histoire, reprit tristement le jeune officier, et, si j'étais superstitieux, je serais tenté de croire qu'une fatalité persistante s'attache à moi et à ceux que j'aime. Mais au temps où se passaient nos premières entrevues, j'avais encore foi dans l'avenir. Je calcu-

lais que ma sœur n'aurait besoin de moi que le jour où elle aurait terminé son éducation. J'avais donc dix années devant moi, dix années que je comptais bien employer à amasser un petit avoir qui me permettrait de suffire à l'entretien de Paule, peut-être même de lui constituer une dot modeste. A l'âge où les autres enfants rêvent la liberté, le plaisir, je ne pensais qu'à me préparer à suivre fructueusement une carrière. Le genre d'instruction que je recevais et une aptitude naturelle à l'étude des sciences exactes auraient pu m'ouvrir les écoles du gouvernement ; mais je savais qu'il me serait impossible de payer même l'achat de mon trousseau, et je n'avais aucun droit à une bourse. Il n'y fallait pas penser. Si j'entrais dans le commerce, dans l'industrie, si je me résignais à donner des leçons, j'avais en perspective la conscription, qui devait forcément m'empêcher de continuer mes travaux, puisque je n'avais pas de quoi acheter un homme, et je calculais que, si j'attendais ma vingtième année pour partir, je ne serais pas encore libéré du service militaire au moment où mon appui deviendrait indispensable à ma sœur. Après avoir sérieusement réfléchi à toutes ces chances, je reconnus que le meilleur parti que j'eusse à prendre, c'était de m'engager en sortant de la pension. Je gagnais ainsi trois ans, car mon congé prendrait fin juste à l'époque où Paule se trouverait

livrée à elle-même. Il m'en coûta, je vous le jure; mais ce que j'avais résolu, je l'exécutai. A dix-sept ans, j'étais inscrit sur les contrôles d'un régiment de zouaves, et je partais pour l'Afrique. J'étais alerte, robuste, et je n'avais à demander le consentement d'aucun parent. Six mois après, j'étais caporal. Au bout d'un an, je recevais ma première blessure et les galons de sergent. A la fin de ma cinquième campagne, j'étais nommé sous-lieutenant dans un bataillon de chasseurs à pied, et je rentrais en France.

— C'est beau! c'est noble! murmurait Jean-Marie, qui s'enflammait au récit de cette simple et courageuse existence.

— J'avais réussi au-delà de toutes mes espérances, et, en m'engageant pour me libérer plus vite, je m'étais ouvert, sans le prévoir, une carrière honorable que je ne pensais plus à quitter. Mon bataillon vint bientôt tenir garnison à Paris, et j'eus l'inexprimable joie de revoir ma sœur. C'était déjà presque une jeune fille, et j'étais fier d'être son frère, fier et heureux, car maintenant l'avenir ne m'inquiétait plus. Ma solde n'était point une fortune; mais j'étais décidé à en économiser la plus grosse part pour assurer à Paule un petit revenu. Elle avait encore deux années à passer au pensionnat, et j'étais à peu près assuré de ne pas m'éloigner beaucoup de Paris. Nous reprîmes nos bonnes causeries et nos beaux rêves

d'autrefois ; seulement nous les reprîmes à trois, car Paule avait une amie...

— Marthe ! s'écria M. Hingant. Ah ! cette chère enfant m'a souvent dit les joies de ce temps si tristement envolé, l'amère douleur de la séparation suprême...

— Je puis donc abréger, reprit Paul d'une voix altérée. Ma sœur tomba malade au moment où la plus aimée de ses compagnes rentrait chez ses parents, et mourut peu de mois après. Elle m'avait fait jurer de ne jamais me marier si M^{lle} Marthe Moulinier ne pouvait pas être ma femme.

— Et ce serment, vous le tiendrez ! Et l'époux reportera sur la pauvre orpheline la tendresse, le dévouement que le frère avait pour sa sœur qui est au ciel !

— Je le tiendrai, quoi qu'il arrive, dit gravement l'officier.

— Quoi qu'il arrive ! répéta Jean-Marie avec angoisse. Voulez-vous donc dire que ce mariage est impossible ?

— Monsieur, dit Paul, j'espère que vous m'estimerez assez pour me croire incapable de chercher à me soustraire à l'exécution d'une promesse sacrée, incapable aussi de feindre des sentiments que je n'éprouverais pas.

M. Hingant protesta d'un geste.

— Eh bien ! reprit avec feu le jeune officier, j'aime M^{lle} Moulinier de toutes les forces de mon

âme ; pour elle je 'donnerais avec joie ma vie, comme je l'aurais donnée pour la pauvre enfant qui n'est plus ; mais je n'ai pas le droit de faire le malheur d'une jeune fille...

— Son malheur ! s'écria Jean-Marie ; mais Marthe m'a tenu le même langage. Elle aussi, elle craint de vous imposer un sacrifice !... Vous voyez bien que ce sont là des exagérations de délicatesse, et que son amour, comme le vôtre, est au-dessus de toutes les épreuves de la vie.

— Je le sais, dit simplement Paul ; mais quand vous m'aurez entendu jusqu'au bout, peut-être reconnaîtrez-vous que mon devoir est d'agir comme je suis décidé à le faire. Dès l'époque où nous commençons à nous aimer, nous eûmes tous les deux la même pensée, celle de confier nos projets aux parents de Marthe. Mes scrupules alors étaient d'une autre nature. Moi, sans famille, sans nom, sans fortune, je ne pouvais pas aspirer à la main de M^{lle} Moulinier, que je croyais destinée à être riche, et je ne voulais pas qu'on m'accusât de chercher à surprendre un consentement qui serait désavoué plus tard. A ma grande surprise, Marthe m'apprit que mes prétentions n'étaient pas accueillies défavorablement. Sa mère s'était aperçue depuis longtemps de notre amour et désirait vivement ce mariage. Son père paraissait moins enthousiaste ; mais il n'opposait point de refus formel, et je fus admis sans difficulté dans la mai-

son. J'avais pris une résolution qui me semblait seule pouvoir m'assurer une situation nette. J'étais décidé à n'accepter de M. Moulinier d'autre dot que la somme rigoureusement exigée par le ministre de la guerre pour la femme d'un officier, et à continuer ma carrière. Marthe connaissait mes idées sur ce point et les approuvait. La médiocrité de notre futur ménage ne l'effrayait point ; elle ne demandait qu'à partager les privations de ma vie de pauvre lieutenant de fortune, sûre qu'un jour viendrait où son dévouement serait récompensé.

— Et ses sentiments n'ont pas changé, je vous le jure... Le malheur n'a pas point abattu son courage...

— Je vous crois, monsieur ; mais ce qui était possible alors ne l'est plus aujourd'hui.

— Quoi ! dit M. Hingant avec amertume, votre amour cèderait devant un règlement?... Vous renonceriez à Marthe, faute d'une misérable somme qu'un ami s'estimerait trop heureux de vous donner... de vous prêter?...

— M^{lle} Moulinier sera juge... Mon honneur est le sien... et je suis certain qu'elle me conseillera de refuser une aumône, sous quelque forme qu'elle fût déguisée, vint-elle-même d'un homme qu'elle respecte et que j'estime entre tous.

Le bon Jean-Marie ne répondit que par un gémissement.

— Ainsi, reprit Paul Gilbert, je ne puis épouser M^{lle} Moulinier qu'en donnant ma démission.

Cette conclusion si nette, formulée sans aucune précaution oratoire, fit encore une fois sur M. Hingant l'effet d'un coup de massue.

— Il est décidé à rompre, se disait-il. Et cette pensée le bouleversait.

— J'aurai bientôt vingt-six ans, continua l'officier, et je ne sais guère que commander des soldats et les mener au feu, car j'ai eu le temps d'oublier ce que j'avais appris à l'école. Cependant, je crois que je pourrais encore trouver un emploi dans la vie civile. Mes états de service, la décoration que je viens de recevoir seraient d'excellentes recommandations. Peut-être ne réussirais-je pas tout de suite à me placer ; mais enfin j'y réussirais sans doute, et, comme bien d'autres qui me valent, je commencerais la vie avec les médiocres appointements qu'on accorde aux débutants. Marthe saurait, j'en suis sûre, supporter cette gêne de tous les instants, ces misères que n'adoucirait plus l'espoir d'un glorieux avancement... Mais je ne puis pas prendre sur moi la responsabilité de la vouer à une pareille existence.

— Vous avez raison, monsieur, dit M. Hingant, blessé au cœur. Un bel avenir s'ouvre devant vous ; il serait imprudent d'y renoncer. M^{lle} Moulinier n'accepterait pas votre démission,

et je me reprocherais éternellement de vous avoir engagé à la donner.

— Vous ne m'avez pas compris, répondit Paul Gilbert avec un accent de reproche. Cette démission, la voici.

Et il tendit au protecteur de Marthe une enveloppe carrée où l'on lisait cette suscription : *A Monsieur le Ministre de la guerre.*

— Quoi ! vraiment ! s'écria M. Hingant très-ému, vous avez donné votre démission !... Vous abandonneriez sans regret la carrière militaire !...

— Sans regret, c'est beaucoup dire, murmura Paul Gilbert, mais, à coup sûr, sans hésitation. Je ne veux pas que M^{lle} Moulinier puisse m'accuser d'un vil calcul, et j'aurais aujourd'hui la certitude de devenir maréchal de France, que je préférerais à cette fortune inespérée le bonheur d'être son mari. Seulement, je ne veux pas non plus influencer en quoi que ce soit sa volonté, et pour cette raison je me félicite d'avoir pu, monsieur, m'entretenir avec vous seul. Prenez cette lettre, et veuillez la remettre à M^{lle} Marthe en lui rendant compte de notre conversation. Je la laisse absolument maîtresse de notre destinée à tous deux. Si elle se croit assez forte pour ne jamais regretter la résolution qu'elle va prendre, elle n'a qu'à envoyer cette lettre à son adresse. Dès que le ministre de la guerre l'aura reçue, je serai libre,

et je vous jure que c'est le plus cher de mes vœux.

— Dites-vous vrai ? demanda Jean-Marie dont le cœur débordait de joie.

— Avez-vous pu en douter un instant ? Ah ! vous me connaissiez bien mal si vous me jugiez ambitieux, si vous croyiez qu'il y a place dans mon âme pour un autre sentiment que l'amour de Marthe... — Ambitieux ! répéta tristement Paul, ah ! c'est pour elle, et pour elle seule, que je l'aurais été. Oui, j'aurais voulu un jour faire d'elle la première entre toutes les femmes... Pour qu'elle pût être fière de lui, l'obscur lieutenant aurait gagné au prix de son sang les épaulettes de colonel, qui sait ? peut-être les étoiles de général... Mais ni les grades, ni la gloire ne valent à mes yeux un seul jour de l'existence qui m'attendrait si elle consentait à lier son sort au mien.

— M'autorisez-vous à lui répéter les paroles que je viens d'entendre ? demanda le vieillard avec une vivacité toute juvénile.

— Sans doute, car elles sont sincères... Cependant, si vous deviez vous en servir pour peser sur sa décision, je regretterais d'avoir laissé percer un désir que je dois renfermer en moi-même. Il faut que M^{lle} Moulinier soit libre, absolument libre, et si j'avais une prière à vous adresser, je vous supplierais plutôt de lui montrer tout ce

qu'aurait de pénible la vie à laquelle elle se condamnerait en m'épousant.

— C'est inutile, car ma résolution est prise, dit Marthe, qui se montra tout à coup, pâle, mais ferme dans sa contenance, et le regard assuré.

M. Hingant courut à elle, et le jeune officier, dans son trouble, se leva si brusquement qu'il faillit tomber.

— Ah ! chère enfant, c'est bien mal ! Vous nous avez écoutés, dit gaîment Jean-Marie.

Il ne se sentait pas d'aise, tant il était persuadé que tout allait s'arranger comme il le souhaitait.

— Je ne vous en veux pas, ajouta-t-il, car, puisque vous avez entendu M. Gilbert, je suis bien sûr que notre cause est gagnée. Allons ! allons ! je vais porter cette lettre au ministère, et à bientôt le mariage !

— Non, mon ami, dit la jeune fille avec effort. Je ne puis être la femme de Paul, et je le prie de me pardonner si je refuse d'être heureuse.

— Marthe ! murmura le lieutenant, qui se soutenait à peine.

— Moi aussi, reprit M^{lle} Moulinier, moi aussi je souffrirai, Paul !... Mais j'aurai du courage... Je n'en aurais pas assez pour accepter le sacrifice que vous m'offrez.

Hingant soupirait et levait les bras au ciel. L'officier restait sombre et immobile.

— Je pourrais essayer de vous convaincre que c'est la misère qui m'effraie; mais je sais que vous ne me croiriez pas, continua l'orpheline avec un geste d'une incomparable noblesse. J'aime mieux me borner à vous dire qu'en insistant vous m'infligeriez une nouvelle et profonde douleur.

— Mais c'est insensé! s'écria Jean-Marie. Au nom du ciel, que comptez-vous donc faire?

— Je vous l'ai déjà dit, mon ami. Je vivrai de mon travail, et je compte sur vous pour m'y aider. La vente du mobilier de mon père produira, je l'espère, une somme suffisante pour payer les loyers arriérés que vous m'avez généreusement avancés, et pour acheter de quoi garnir un logement modeste.

— Sans doute... sans doute, balbutia le bon vieillard, qui méditait déjà de subvenir en cachette aux frais de cette première installation; mais ensuite...

— Mes leçons me suffiront, car je suis sûre que vous me procurerez des élèves, dit Marthe en s'efforçant de sourire.

— Il le faudra bien... quoique... si vous vouliez... Et M. Gilbert... vous ne pensez donc plus à lui, au chagrin que vous lui faites?...

— M. Gilbert saura comme moi se résigner... et espérer, dit gravement la jeune fille.

— Espérer! dit amèrement l'officier, et que puis-je espérer maintenant?

— La situation de M^{lle} Moulinier peut changer, s'empessa de répondre M. Hingant. Rien ne prouve, en somme, que son père n'a point laissé de fortune, et même, quand on y réfléchit de sang-froid, on ne peut admettre que le fonds sur lequel il vivait ait disparu subitement.

Paul Gilbert eut un geste d'indifférence.

— Oh ! je ne veux pas dire que ces espérances de richesse vous touchent ; mais cependant vous conviendrez bien que rien ne s'opposerait plus à votre mariage si nous retrouvions, dans la succession de M. Moulinier, les quelques milliers de francs nécessaires pour épouser un officier.

— Vous savez bien, mon ami, que c'est là une pure chimère, dit tristement Marthe.

— Chimère ! Et pourquoi ? Je ne vous ai pas dit tantôt toutes les bonnes chances que j'entrevois, parce qu'il ne faut jamais exposer à une déception les personnes qu'on aime ; mais j'ai la foi la plus entière dans mon talisman. Le papier que nous avons miraculeusement découvert sera notre salut, car l'habile homme auquel je l'ai soumis ne doute pas de parvenir à le déchiffrer bientôt.

Marthe voulut parler ; mais M. Hingant reprit vivement :

— Je devine, ma chère enfant, ce que vous allez m'objecter. Vous allez prétendre qu'il est inutile de prendre tant de peine, et que l'explica-

tion de ces signes mystérieux ne nous fera point trouver un trésor. Eh bien ! je voulais garder cela pour moi ; mais vous m'obligez à vous avouer que j'ai de très-sérieux motifs de penser le contraire.

— Est-ce possible, mon Dieu !... mais... lesquels ?

— Ah ! pour le coup, je me tais. C'est mon secret, un bon secret, je vous le jure, et j'ai bien le droit de me réserver le plaisir de vous faire une surprise.

La figure de la jeune fille s'éclaira, et l'officier la regarda avec des yeux suppliants qui semblaient lui dire : « Si c'est une illusion, laissez-moi la partager. »

Le bon Jean-Marie, lui, souriait et se frottait les mains, car il venait d'inventer une combinaison qui lui paraissait merveilleuse.

Il s'était dit qu'il fallait à tout prix unir ces deux amoureux trop fiers pour accepter un bienfait, et il avait résolu de recourir à un pieux mensonge.

Rien ne l'empêchait, après tout, d'annoncer un beau jour à ses jeunes amis que les recherches avaient abouti et que le grimoire dont se composait pour le moment l'héritage de feu Moulinier contenait l'indication d'un placement d'argent.

Il pouvait arranger à cet effet une petite comédie avec maître Galmard, préparer une histoire plausible et apporter à l'orpheline le produit de

sa prétendue trouvaille, c'est-à-dire une trentaine de mille francs que, bien entendu, il comptait prendre sur son propre capital.

Tout allait à souhait jusqu'à présent, puisque Paul et Marthe n'avaient pas l'air de rejeter l'espoir qu'il leur offrait.

C'était le moment ou jamais d'achever de capter leur confiance par des concessions adroites.

— Maintenant que vous connaissez le fond de mon sac, dit-il gaîment, je ne fais plus difficulté de confesser, ma chère enfant, que j'approuve complètement votre projet de vous assurer, à tout événement, une existence indépendante. La vente du mobilier est une excellente idée, et je suis sûr qu'elle sera productive.

L'excellent homme avait de bonnes raisons pour n'en pas douter, car il était décidé à faire pousser vigoureusement aux enchères pour son compte.

— Je vais m'occuper, reprit-il, de chercher un logement qui vous convienne et qui ne soit pas trop éloigné du mien. Je veux qu'avant huit jours vous soyez chez vous. Quant aux élèves, vous en aurez bientôt, je vous en réponds. Ce cher Galmard est fort répandu dans le monde du palais et dans celui des affaires; il nous trouvera cela. Et d'ailleurs... j'y pense... je puis déjà vous en procurer une... oui, oui... La nièce de mon pauvre Léridan est à Paris, et je sais qu'elle veu'

apprendre beaucoup de choses, car son éducation a été assez négligée. J'espère même qu'elle deviendra promptement votre amie... Que dites-vous de mes plans?

— Que nous vous devons notre bonheur, répondit Marthe en sautant au cou du vieillard.

La froide attitude qu'elle s'efforçait de garder n'avait pas tenu devant les offres si cordiales de Jean-Marie, et elle ne cherchait plus à résister aux entraînements de son cœur.

— Je vous devrai aussi la vie, car j'étais résolu à mourir, dit tout bas Paul Gilbert.

— Non pas, non pas; je veux que ma chère Marthe soit un jour la femme d'un général, et je commence par refuser votre démission, s'écria joyeusement l'ancien magistrat en déchirant la lettre adressée au ministre de la guerre.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

	Pages.
I. Comment le <i>Goëland</i> porta malheur à son capitaine.	1
II. Trois neveux et une nièce.	24
III. Comment M. Hingant trouva ce qu'il ne cherchait pas.	34
IV. Part à deux.	78
V. La chasse aux millions	98
VI. Où il est prouvé qu'on a quelquefois tort d'obliger son semblable.	117
VII. Conversation sur un banc.	147
VIII. Comment finit la promenade au Luxembourg.	167
IX. Où l'on voit que M. Hingant s'était trop pressé de s'en aller et pas assez de revenir.	188
X. Cherchez, et vous trouverez.	212
XI. Où maître Galmard entre en scène.	237
XII. Marthe et Paul.	295



11'23592

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CHOISIE
à 1 franc le volume

LE
Pignon Maudit

PAR
FORTUNÉ DU BOISGOBEY

TOME PREMIER



140

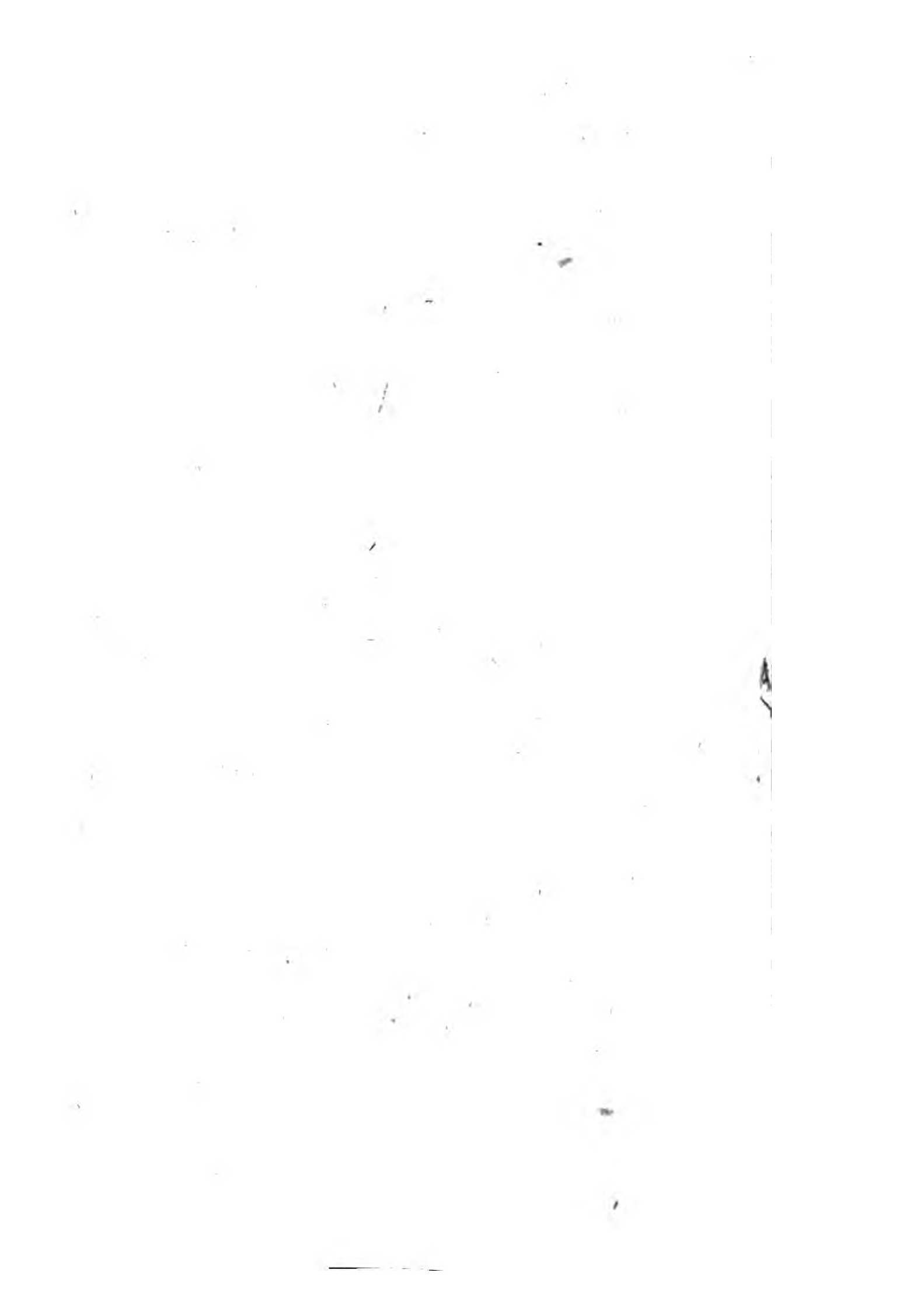
PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS



I/m 281

A.1



22

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

A 1 FRANC LE VOLUME

ALFRED ASSOLLANT.

Une ville de Garnison 1 vol.
Un Mariage au Couvent 1 —
Deux amis en 1792 1 —
La mort de Roland 1 —

UN ANCIEN MAGISTRAT.

Le Dernier des Réfractaires 1 —

ELIE BERTHET.

Richard le Fauconnier 1 —
Le Crime de Pierrefitte 1 —

F. DU BOISGOBEY.

La Peau d'un autre 2 —
Une Affaire Mystérieuse 1 —
L'Auberge de la Noble Rose 1 —

ALEXIS BOUVIER.

Monsieur Trumeau 1 —
L'autot le garde-chasse 1 —

CHAMPPLEURY.

Les Bourgeois de Molinhard 1 —
Bien-Caillon 1 —
Les Aventures de Mlle Mariette 1 —
L'Usurier Blaizot 1 —

JULES CLARETIE.

Mademoiselle Cachemire 1 —
Terrille 1 —

E. COUPPEY.

L'orpheline du 41^e 1 —

ERNEST DAUDET.

Une Femme du Monde 1 —
Un Martyr d'Amour 1 —
Les Aventures de 3 Jeunes Parisiennes 1 —
Les Amoureux de Juliette 1 —

CHARLES DESLYS.

Les Dix-sept ans de Marthe 1 —
La Fille à Jacques 1 —
L'enfant Latulipe 1 —
Les compères du Roy 1 —

LOUIS DESNOYERS.

Jeunes filles et jeunes femmes 1 —

CHARLES DICKENS.

Le Crime de Jasper 2 —

ÉTIENNE ÉNAULT et L. JUDICIS.

Le Vagabond 1 —
L'Homme de Minuit 1 —

ÉTIENNE ÉNAULT

Danielle 1 —

J. FIEVÉE.

La Dot de Suzette 1 —

ÉMILE GABORIAU.

Le Capitaine Contanceau 1 —

CONSTANT GUÉROULT.

Les Aventures Cavalières 1 —
La Bourgeoise d'Anvers 1 —

EMMAN GONZALES.

Les Sept baisers de Buckingham 1 —
Les Mémoires d'un Ange 2 —
Les Frères de la Côte 1 —
Le Vengeur du Mari 1 —
Les Deux Favorites 2 —
La Sorcière d'amour 2 —

THÉODORE DE GRAVE.

Les drames de l'Épée 1 —

ROBERT HALT.

Une Cure du docteur Pontalais 1 —

H. ESCOFFIER.

Le Mercier de Lyon 1 —
Le Collier maudit 1 —

CHARLES JOLIET.

Une Reine de Petite Ville 1 —
Le Novice de Trianon 1 —
Le Roman de deux Jeunes mariés 1 —

LOUIS JUDICIS.

La Folle d'Apremont 1 vol.

HENRI DE KOCK.

Un Drôle de voleur 1 —

ALPH. DE LAMARTINE.

Fior d'Aliza 1 —

G. DE LA LANDELLE.

Un Corsaire sous la Terreur 1 —
L'amour de Ninette 1 —
Une Haine à Bord 1 —

ARMAND LAPOINTE.

La Reine du Faubourg 1 —

ALEX. DE LAVERGNE.

La Belle Aragonaise 1 —

HIPPOLYTE LUCAS.

Les cahiers Roses de la Marquise 1 —

E. M. DE LYDEN.

Maître ou maîtresse 1 —

AUGUSTE MAQUET.

La Maison du Baigneur 2 —

MARY LAFON

La Boîte d'Or 1 —

XAVIER DE MONTÉPIN.

Une Fleur aux enchères 2 —

MICHEL MASSON.

La Jeune Révènte 1 —

EUGÈNE MULLER.

Madame Claude 1 —

PAUL DE MUSSET.

Une Vie du Diable 1 —

NADAR.

Quand j'étais étudiant 1 —

VICTOR PERCEVAL.

Les Feux de Paille 1 —
Les Vivacités de Carmen 1 —

PAUL PERRET.

Histoire d'un honnête homme, etc. 1 —

Monsieur Faust 1 —

PONSON DU TERRAIL.

Diane de Lancy 1 —

E. RICHEBOURG et E. DE LYDEN.

Les Amoureuses de Paris 2 —

EMILE RICHEBOURG.

Histoire d'un Avare, d'un Enfant, etc. 1 —
Quarante mille francs de dot 1 —

TONY RÉVILLON.

Le bon Monsieur Jouvencel 1 —
Deux compagnons 1 —
Histoire de 3 Enfants 1 —

PAUL SAUNIÈRE.

Un Gendre à tout prix 1 —
Le Capitaine Belle-Humeur 1 —
Le roi Misère 2 —
La Capote Rose 1 —

ALBÉRIC SECON.

La Jeunesse dorée 1 —
Les Demoiselles du Ronçay 1 —

ANAI SÉGALAS.

Les Rieurs de Paris 1 —

ANDRÉ THEURIET.

Madame Véronique 1 —

FRÉDÉRIC THOMAS.

Un Coquin d'Oncle 1 —

PIERRE ZACCONE.

Les Aventuriers de Paris 1 —
La Dame d'Auteuil 1 —
Mémoires d'un Commis de police 2 —
Les Mansardes de Paris 1 —



